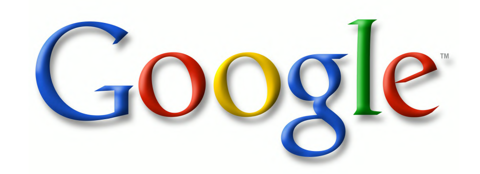
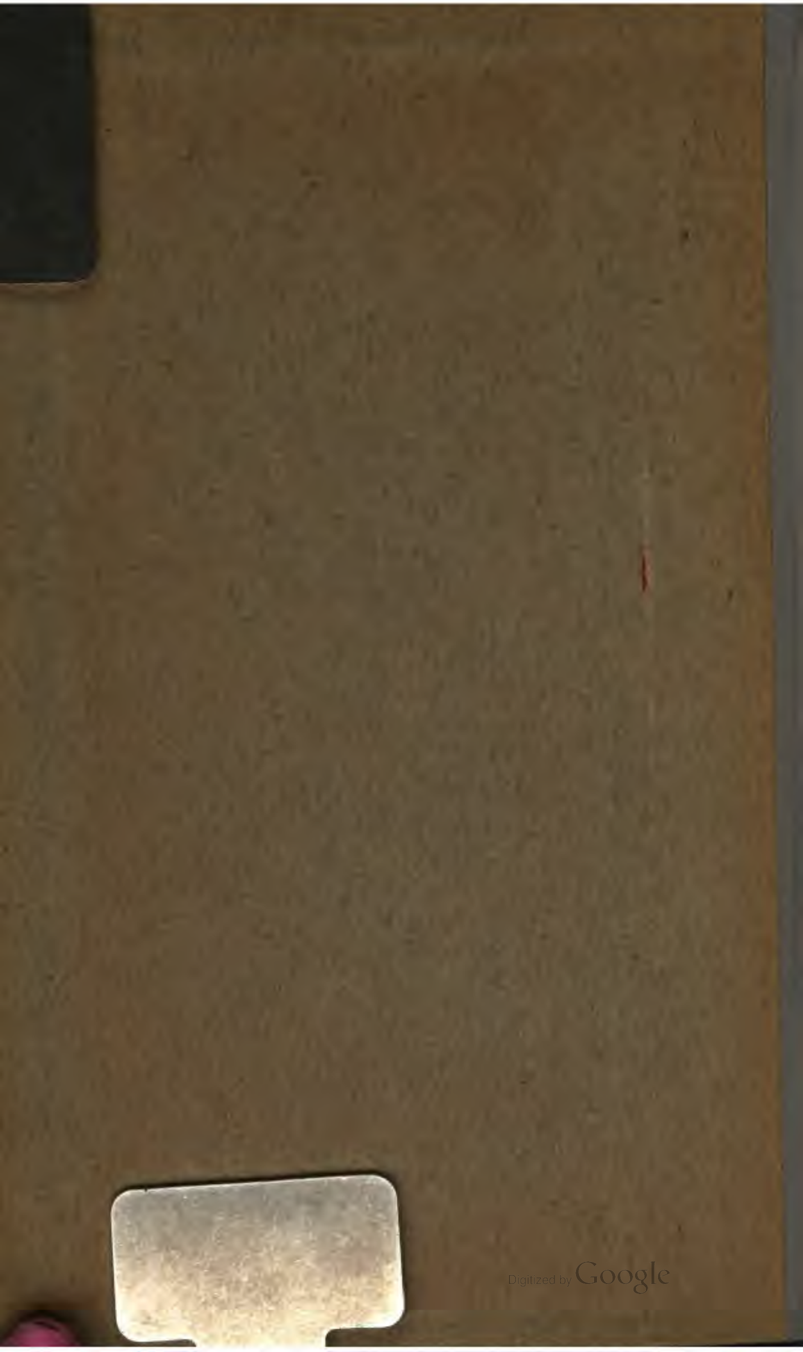

Google





SAINT GILLES

ET

SON PÈLERINAGE

PAR

L'Abbé Pierre-Émile d'ÉVERLANGE

Chan. hon. de Nîmes et de Digne, Curé de St-Gilles (Gard).

Lætabitur deserta et invia et exultabit solitudo et florebit sicut lilium.

La terre déserte et sans chemin se réjouira, la solitude sera dans l'allégresse et elle fleurira comme le lis. (Is. xxxv, 1).

TROISIÈME ÉDITION

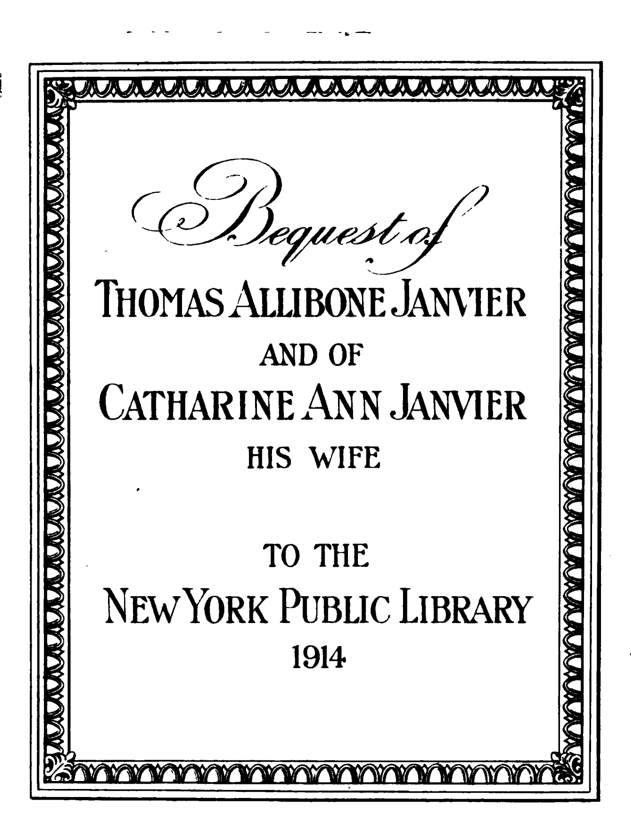
AVIGNON

SEGUIN FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

rue Bouquerie, 13.

1878





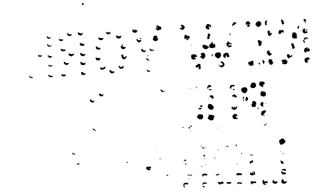
Bequest of
THOMAS ALLIBONE JANVIER
AND OF
CATHARINE ANN JANVIER
HIS WIFE
TO THE
NEW YORK PUBLIC LIBRARY
1914

SAINT GILLES

ET

SON PÈLERINAGE





SAINT GILLES

ET

SON PÈLERINAGE

PAR

L'Abbé Pierre-Émile d'ÉVERLANGE

Chan. hon. de Nîmes et de Digne, Curé de St Gilles (Gard).

Lætabitur deserta et invia et exultabit solitudo et florebit sicut lilium.

La terre déserte et sans chemin se réjouira, la solitude sera dans l'allégresse et elle fleurira comme le lis. (Is. xxxv. 1).

TROISIÈME ÉDITION

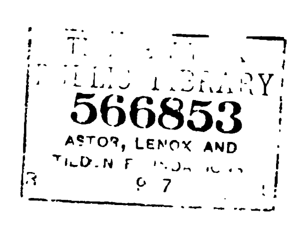


AVIGNON

SEGUIN FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

rue Bouquerie, 13.

1878



Libenti et benevolenti animo, hunc librum approbamus et commendamus.

† Fr. M. Anatolius,

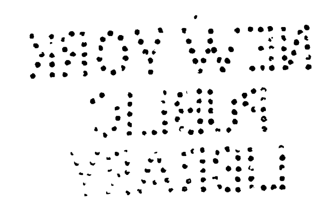
Episcopus Montis Pesullani, ad tumulum Beati Ægidii peregrinus.

Visum, approbatum et multâ laude dignum.

Die VI[a] Nov. 1877.

† Ludov.,

Episc. Nem. Uce. et Ales.



Très-Saint-Père,

Daignez agréer l'humble hommage que le curé de St-Gilles est heureux de déposer, en son nom et au nom de ses paroissiens, aux pieds de Votre Sainteté.

La cité de St-Gilles, toujours fidèle au Saint-Siége, ressentit dans tous les siècles les effets de sa protection.

Benoît II accepte, en 685, la donation qui lui est faite de son monastère et de ses dépendances, par saint Gilles lui-même. Il l'accepte, l'exempte de toute juridiction et veut que ses abbés soient bénis par le Pape. Jean VIII fait mention de cet acte, qu'il a vu au Vatican.

Urbain II, en 1098, Adrien IV, en 1159, et Grégoire IX, en 1223, accordent des in-

dulgences au Monastère, qui devient le centre d'un grand pèlerinage.

Jules II exhorte les fidèles à concourir, par leurs offrandes, à l'érection de la Basilique qui doit s'élever sur le tombeau de saint Gilles. Elle sera, dans sa pensée, la plus belle des Gaules.

Clément IV donne à saint Gilles des preuves d'un dévouement plus grand encore. On le ressent dans chacune des pages de ces 40 bulles contenues dans le bullaire précieux de l'antique abbatiale. 138 bulles sont renfermées dans cette riche collection.

St-Gilles est rangé par les Souverains Pontifes parmi les grands pèlerinages de la chrétienté.

Mais ce qui touche plus profondément nos cœurs aujourd'hui, Très-Saint-Père, c'est le témoignage de sollicitude que vous avez daigné donner à St-Gilles, en accordant à perpétuité une indulgence plénière à tous ceux qui visiteront la crypte de saint Gilles au jour

anniversaire de la découverte de son tombeau ; indulgence accordée le 10 décembre 1869.

C'est devant ce tombeau que vint s'agenouiller, quelques jours avant sa mort, le grand évêque de Nîmes, Mgr Plantier, cet intrépide et éloquent défenseur de vos droits sacrés, ô immortel Pontife, notre Père bien-aimé !

Daignez donc, Très-Saint-Père, bénir cet humble ouvrage. Alors il deviendra un instrument utile à la gloire de Dieu. Votre bénédiction se répandra par lui sur cette paroisse de St-Gilles, dont elle ressuscitera l'antique gloire, presque anéantie par le souffle destructeur des révolutions et de l'hérésie.

Nos cœurs abattus se relèveront, sous la main protectrice du Vicaire de Jésus-Christ; notre antique et célèbre pèlerinage revivra dans toute sa splendeur.

Voilà ce que nous attendons de vous, ô Père bien-aimé, successeur infaillible de tant de Pontifes, nos bienfaiteurs et nos modèles.

Et nos prières, s'élevant alors vers le ciel

dans la ferveur et la reconnaissance de nos âmes consolées, unies aux saintes prières du Père commun de tous les fidèles, obtiendront le triomphe de sa cause, qui est aussi la cause de l'Église et de notre infortunée patrie.

C'est dans ces sentiments qu'humblement prosterné à vos pieds, je vous prie d'agréer, Très-Saint-Père, l'hommage du plus entier dévouement et de la plus filiale affection, avec lesquels je suis,

De Votre Sainteté,

le fils très-humble, le serviteur le plus obéissant.

D'ÉVERLANGE,

Curé de St-Gilles, diocèse de Nîmes.

Rome, le 18 mars 1877.

Monsieur le Curé,

Je m'empresse de vous faire savoir que j'ai remis entre les mains de Sa Sainteté votre ouvrage intitulé *Saint-Gilles et son pèlerinage.*

J'ai à la fois porté à la connaissance du Souverain Pontife le contenu de la lettre que vous lui avez adressée.

Celle-ci lui ayant fait connaitre la pureté et la rectitude de vos intentions, ainsi que le zèle qui vous anime pour le service de la sainte cause de l'Église, il m'a autorisé à vous en louer et à vous transmettre en signe de son auguste satisfaction sa sainte bénédiction apostolique qu'il daigne étendre à tous vos paroissiens.

Très-heureux de pouvoir vous en donner l'assurance, je saisis cette circonstance pour me recom-

mander à vos pieuses prières, et vous prier d'agréer les meilleures expressions de ma parfaite considération.

WLADIMIR CZACKI,

Secrétaire de la Ste Congregation des aff. ecclés. extraordin.

Monsieur l'abbé Pierre-Emile d'Everlange, chanoine, curé de Saint-Gilles.

Bordeaux, le 2 février 1877.

Monsieur le Curé,

Votre livre intitulé *Saint-Gilles et son pèlerinage* est tout à la fois une vie du grand solitaire et une histoire de l'Abbaye, de la basilique, de la cité et du pèlerinage de St Gilles.

Plus que tout autre, il appartenait au curé de St-Gilles de faire connaître à la France le saint Ermite.

Vous nous le montrez issu du sang des rois, fuyant Athènes, sa ville natale, pour trouver Dieu dans la solitude de la vallée Flavienne. C'est là qu'il fonde un monastère, où accourent de nombreux disciples; c'est là que tout entier à Dieu, à la prière, aux austérités de la pénitence et à l'amour le plus filial pour le Saint-Siége apostolique, il se transfigure et s'élève à la plus éminente sainteté.

Canonisé par le pape Jean VIII, il voit du haut du ciel son tombeau devenu glorieux sur la terre, des miracles s'y opèrent, des flots de pèlerins, et des plus illustres, s'y pressent de toute part, une grande ville se forme autour de son abbaye.

Et tous ces grands événements, vous les racon-

tez, Monsieur le Curé, avec un talent et une éloquence inspirés par une grande foi.

J'espère qu'avec le secours de Notre Seigneur et avec l'aide de votre grand évêque, et aussi avec votre zèle pastoral, si ardent et si intelligent, sera renouée de nos jours la chaîne brisée des antiques pélerinages au tombeau onze fois séculaire de l'illustre anachorète St Gilles.

Agréez, Monsieur le Curé, l'assurance de mes sentiments dévoués et affectueux en N. S.

† FERDINAND, CARD. DONNET,
Arch. de Bordeaux.

Alby, le 1 *septembre 1876.*

Cher Monsieur le Curé,

Comme vous employez bien les rares loisirs de la charge pastorale! Votre livre très-remarquable sur St Gilles en est une preuve touchante. Il révèle de l'érudition, des études sérieuses, un vrai patriotisme, une plume élégante et ce qui vaut mieux encore, un excellent pasteur.

J'estime que cette intéressante histoire est une bonne œuvre, puisqu'elle doit étendre un religieux pèlerinage en faisant mieux connaître le grand Saint qui en est l'objet. Que Dieu vous récompense de cet acte intelligent et religieux.

Recevez, cher curé et vieil ami, l'assurance de mon affectueux dévouement.

† Cl.-Em., Arch. d'Alby.

Agen, le 11 octobre 1876.

Monsieur le Curé,

Je vous remercie d'avoir bien voulu me faire hommage de votre volume sur St Gilles. La retraite pastorale que je préside en ce moment ne m'a permis que de l'examiner rapidement ; mais je ne veux pas attendre de l'avoir lu en entier, pour vous féliciter de votre travail, qui me paraît être un résumé savant de tout ce qui a été écrit sur la vie, le culte, l'abbaye et le pèlerinage de St-Gilles. Si j'en juge par les pages que j'ai parcourues, il ne dénote pas seulement de longues et patientes recherches,

mais il porte le cachet d'une bonne et belle littérature.

Agréez, Monsieur le Curé, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués en N. S.

† JEAN-EMILE,
Ev. d'Agen.

Montauban, le 1er septembre 1876.

Cher Monsieur le Curé,

En vous remerciant de votre bon souvenir, je vous félicite de votre travail sur le patron de votre église. J'ai parcouru avec intérêt votre livre, je le relirai avec soin dès que j'en aurai le temps, soit à cause des grandes vertus du Saint, soit à cause de mon affection pour l'auteur de sa vie.

Vous êtes digne de louange pour avoir su vous reposer des fatigues pastorales en étudiant et en faisant connaître le grand serviteur de Dieu. La piété et la reconnaissance ont donné son nom à la ville qui lui doit l'existence et dont il est le plus noble et la plus belle illustration.

Puissiez-vous, sous la protection de saint Gilles, ramener à la vraie religion tous les habitants que l'hérésie en a détaché.

Veuillez agréer, mon cher Monsieur le Curé, l'assurance de mes sentiments affectueux en N. S.

† Théod.,

Év. de Montauban.

Luxembourg, le 16 octobre 1876.

Monsieur le Chanoine,

Vous avez eu la grande bonté de m'offrir votre intéressante monographie sur St-Gilles et son pèlerinage. Je vous remercie très-cordialement de ce témoignage d'attention dont vous avez bien voulu m'honorer. Il ne m'appartient pas, Monsieur le Chanoine, après les approbations mieux autorisées qui ornent la première page de votre publication de porter un jugement sur la valeur de ce beau travail. Mais ce que je ne puis m'empêcher de vous dire, c'est que j'ai été très édifié de la piété filiale qui vous a pressé de publier les éloges du

grand patron de votre paroisse, piété que vous réussirez parfaitement à inspirer à vos lecteurs.

Je m'associe aux vœux que vous exprimez dans la conclusion de votre ouvrage, tout en vous souhaitant que le grand Saint dont vous vous êtes fait le panégyriste, veuille bien vous combler de ses faveurs particulières, vous personnellement ainsi que la paroisse que vous dirigez.

Permettez-moi aussi, Monsieur le Chanoine, de vous demander une prière sur le tombeau de saint Gilles pour ce pays de Luxembourg, la patrie de vos illustres aïeux et pour

Votre très-humble affectionné et reconnaissant serviteur,

† NICOLAS,
Év. de Luxembourg.

Nîmes, le 6 novembre 1877.

Mon cher Curé,

Les lettres de mes vénérés collègues attestent assez haut l'intérêt puissant qui s'attache aux pè-

lerinages de saint Gilles et le service que vous rendez au pays en essayant de les rétablir.

Que Dieu bénisse ce livre, qu'il favorise vos nobles projets et qu'il vous donne de voir auprès du tombeau du Saint encore plus de fidèles que le portail de l'antique abbatiale n'attire d'amateurs et de curieux.

Les pages que vous avez écrites portent avec elles leur édification.

Je m'explique très-bien que l'enthousiasme de votre piété n'ait pas toujours été contenu dans les bornes d'un simple récit.

On doit pardonner au curé de St-Gilles de chanter quand il parle en présence du plus beau monument que l'architecture romane ait laissé dans notre midi. Vous prêchez même en plus d'un endroit, mais personne ne s'en plaindra, car on retrouve partout l'élan de la foi et la générosité du cœur.

Agréez, avec tous mes remerciments, l'expression de mes plus affectueux sentiments en N.-S. J.-C.

† Louis,

Év. de Nîmes, Uzès et Alais.

Les Angles, le 11 janvier 1877.

Monsieur le Chanoine et cher confrère,

Je me reprochais depuis longtemps de ne pas vous avoir écrit au sujet de votre belle monographie sur *Saint Gilles et son pèlerinage.* Jamais il n'y eut d'harmonie plus parfaite entre l'auteur et le sujet. Vous étiez digne d'apprécier le monument confié à votre garde, et, en l'étudiant avec la passion d'un artiste et la foi d'un prêtre, de grouper autour de vous quiconque n'est pas insensible aux chefs-d'œuvre de l'art chrétien.

Aujourd'hui j'apprends avec un vif plaisir le succès de votre ouvrage, et, si je n'ai pas eu l'honneur d'y contribuer, je comprends du moins toute la joie que doit vous causer ce succès si légitime. C'est, Dieu merci ! un sentiment bien meilleur que le vulgaire amour-propre d'auteur, c'est la certitude d'avoir fait une bonne œuvre et d'avoir ravivé dans l'âme de vos paroissiens, comme dans celle de nombreux pèlerins, le souvenir du saint patron de votre église et le goût de tous les merveilleux détails qui se rattachent à son histoire. Un homme à qui ses

adversaires eux-mêmes n'ont jamais contesté le titre de grand artiste et de grand écrivain, M. de Montalembert, me disait un jour que la littérature et l'art contemporains échapperaient à leur décadence s'il y avait dans toutes les localités remarquables, auprès de tous les berceaux d'une légende ou d'une tradition édifiantes, un homme capable de disputer à l'oubli ces trésors, de cueillir pieusement ces reliques et de les remettre en lumière avec une grande sincérité de sentiment et de langage. C'était, à ses yeux, une sorte de décentralisation catholique, la meilleure de toutes, et il suffit, pour lui rendre justice et hommage, de voir où nous ont conduits les méthodes contraires. Vous avez réalisé avec un rare bonheur, Monsieur le Chanoine et cher confrère, ce que désirait ou regrettait l'illustre auteur des Moines d'Occident. Que ne suis-je plus jeune et plus valide? St Gilles et son digne biographe auraient eu déjà ma visite, et vous m'auriez aidé à mieux admirer tous les détails de votre église, que vous avez si heureusement transportés dans votre livre. Quoique vous soyez bien au-dessus de la gloriole humaine, laissez moi vous dire, en finissant, que votre nom est désormais associé à celui du grand saint qui vous a si bien ins-

piré. Vous ne sauriez avoir ni meilleur compagnon dans ce monde, ni meilleur patron dans le ciel. Priez-le, s'il vous plait, pour notre pauvre France qui expie si cruellement le sort d'avoir voulu rompre avec toutes les croyances et toutes les poésies de son passé.

Priez-le aussi pour ceux qui vous honorent et vous aiment, et veuillez compter au premier rang le vieux critique qui, malgré ses habitudes de chicane et de maussaderie, parlera de votre livre comme tout le monde.

Agréez aussi, Monsieur le Chanoine et cher confrère, le sincère témoignage de ma respectueuse amitié.

ARMAND DE PONTMARTIN.

DÉDICACE

AUX FIDÈLES DE SAINT-GILLES

C'est à vous que je dédie ce livre, bons et fidèles paroissiens de St-Gilles.

Depuis le jour où quittant, à la voix de mon Évêque, la paroisse de Villeneuve, riche en souvenirs chrétiens, il me fut donné de devenir le Pasteur de vos âmes, la gloire de saint Gilles, votre patron, devint la grande préoccupation de mon cœur de prêtre.

Je viens dans ce modeste et imparfait travail vous offrir le témoignage de ma sollicitude.

Vous l'accepterez, je l'espère, avec bonheur,

Tout ce qui célèbre le nom de saint Gilles vous est cher; tout ce qui rappelle ses vertus vous enflamme d'un saint enthousiasme.

Soyez bénis de ce pieux attachement! Votre patron est à la fois le fondateur de votre cité et le père de vos âmes. Ne lui êtes-vous pas redevables de tout ce que vous possédez? Vous lui devez le titre d'enfants de St-Gilles, dont vous êtes justement fiers; vous lui devez les biens de la terre et les bénédictions du Ciel, le territoire immense fertilisé par le travail de saint Gilles et votre foi, principe de toute gloire, de toute force et de tout bonheur.

Le patronage de saint Gilles a été pour vous l'origine des plus flatteuses distinctions. Notre grand Pape, l'immortel Pie IX, a daigné vous donner des témoignages particuliers de sa paternelle affection; vos Évêques vous ont regardés comme une des portions les plus glorieuses de l'antique Église de Nîmes; les pieux pèlerins, les artistes les plus renommés se sont donné rendez-vous dans votre ville pour prier

sur le tombeau de votre patron ou pour admirer l'église monumentale qui abrita longtemps ses reliques.

Vous lirez donc avec intérêt, et, je le souhaite plus encore, avec profit pour vos âmes, l'humble ouvrage de votre Pasteur. Il vous apprendra à mieux connaître l'histoire de votre pays. C'est celle de votre Saint, de votre pèlerinage, de votre célèbre basilique.

St-Gilles, 29 août 1876.

Onzième anniversaire de la découverte du Tombeau de saint Gilles.

AVANT-PROPOS

Pourquoi ce livre? St-Gilles et son pèlerinage ont-ils manqué jusqu'à ce jour d'historiens et de panégyristes? Ce n'est pas nous qui oserions l'affirmer. Établi par la Providence gardien du tombeau de saint Gilles, ne devions-nous pas nous livrer, sur ce sujet, à une étude approfondie, pour satisfaire aux aspirations ardentes du peuple confié à nos soins, comme aux exigences légitimes des pèlerins? Nous avons voulu nous montrer fidèle à notre mis-

sion : répondre à la confiance des uns et éclairer la religion des autres.

Avant nous, bien des plumes autorisées ont mis en lumière ce que tant de souffles d'orages s'étaient efforcés d'obscurcir. Il convient de placer en première ligne la « *Notice historique sur saint Gilles avant et après sa mort,* » que nous devons aux laborieuses recherches de M. l'abbé Teissonnier, enfant de St-Gilles, directeur au Grand Séminaire de Nîmes (1).

L'archéologie, dans ce qu'elle a de plus élevé en appréciations savantes et en saine critique, a montré sous un jour nouveau l'histoire de saint Gilles, retracée avec splendeur sur les restes mutilés de sa basilique. M. Révoil, l'éminent architecte du département du Gard, dans un ouvrage que l'on ne saurait trop louer (2), con-

(1) *Notice historique sur saint Gilles avant et après sa mort, ou saint Gilles, son monastère et son culte,* par Teissonnier, prêtre. — Nîmes, imp. Soustelle, 1862.

(2) *Architecture romane du Midi de la France,* par Henry

sacre à l'église de St-Gilles des pages remarquables, dignes de vivre autant que ces merveilles décrites par son talent supérieur.

A côté de ces deux œuvres importantes, nous devons placer l'intéressant mémoire de M. F. Béchard, sur la Fabrique de St-Gilles, dont les droits avaient été méconnus (1).

Pourrions-nous oublier les précieuses brochures de M. l'abbé A. Goubier, curé de St-Gilles ? N'y retrouvons-nous pas, en effet, exprimés avec la chaleur d'une grande âme, les efforts de son zèle pour rendre à l'antique pèlerinage de St-Gilles sa gloire éclipsée, et à ses enfants la ferveur et la sainteté des premiers jours ? (2)

D'honorables habitants de la paroisse, à

Révoil, architecte du gouvernement, 3 vol. in-folio. Veuve A. Morel, éditeur, 13, rue Bonaparte, Paris.

(1) *Consultation pour la Fabrique de St-Gilles*. — Nîmes, Clavel-Ballivet, 1866.

(2) *Mémoire aux fidèles de St-Gilles*. — *Vie admirable du grand saint Gilles.*

l'exemple de leur pasteur, ont voulu contribuer, dans la mesure de leurs forces, à cette œuvre de restauration. Nous voulons parler ici de M. le baron de Rivière (1), de M. Chèvremont (2) et du capitaine A. Delmas. Mais ce dernier n'a jamais livré à la publicité les nombreuses et utiles pages qu'il écrivit en faveur de saint Gilles.

Un dernier ouvrage, remarquable par le fond et la forme, vient de paraître au Mans, à l'occasion de la restauration d'un sanctuaire dédié à St-Gilles de la Plaine, près d'Alençon. Il est dû à M. Jules de Kerval (3).

La Providence, qui veille sur ses Saints et garde leurs ossements, réservait un grand honneur à la mémoire de saint Gilles. L'illustre

(1) *Antiquités du Midi*. Tombeau, d'Αἰγίδιος, St-Gilles. Marseille, Marius Olive, 1866.

(2) *Crypte de la Basilique abbatiale et monumentale de St-Gilles, notes et souvenirs*. Nîmes, typ. Soustelle, 1866.

(3) *Vie et culte de saint Gilles, l'un des quatorze saints les plus secourables du Paradis*, par Jules de Kerval. Le Mans, Leguicheux Galienne, imp. 1874.

évêque de Nîmes, Mgr Plantier, dans deux lettres pastorales aux fidèles de son diocèse (1), a rendu à notre célèbre crypte et aux deux tombes qu'elle renferme plus d'éclat que ne leur avaient ravi plusieurs siècles d'indifférence et de persécutions. Tous les sujets traités par ce grand Prélat se couronnent d'immortalité.

Nous ne dirons rien de ce que les Bollandistes ont écrit sur saint Gilles. D'autres hagiographes moins célèbres ont aussi traité ce sujet. Mais on se procure difficilement ces grands ouvrages, et les opuscules dont nous venons de parler sont presque entièrement épuisés. (2)

Il est vrai, une dernière étude hagiographi-

(1) *Lettres pastorales* de Monseigneur l'Évêque de Nîmes sur la découverte du tombeau de saint Gilles, et sur l'établissement, dans son diocèse, du culte du Bienheureux Pierre de Castelnau, 1867.

(2) M. Réveillé de Beauregard, membre correspondant de plusieurs Académies, vient de faire paraître sur saint Gilles un poëme peu étendu, il est vrai, mais qui réunit toute son histoire dans sa remarquable et louable précision. (*Saint Gilles et son tombeau*. Marseille, Cayer et Cie, 1877).



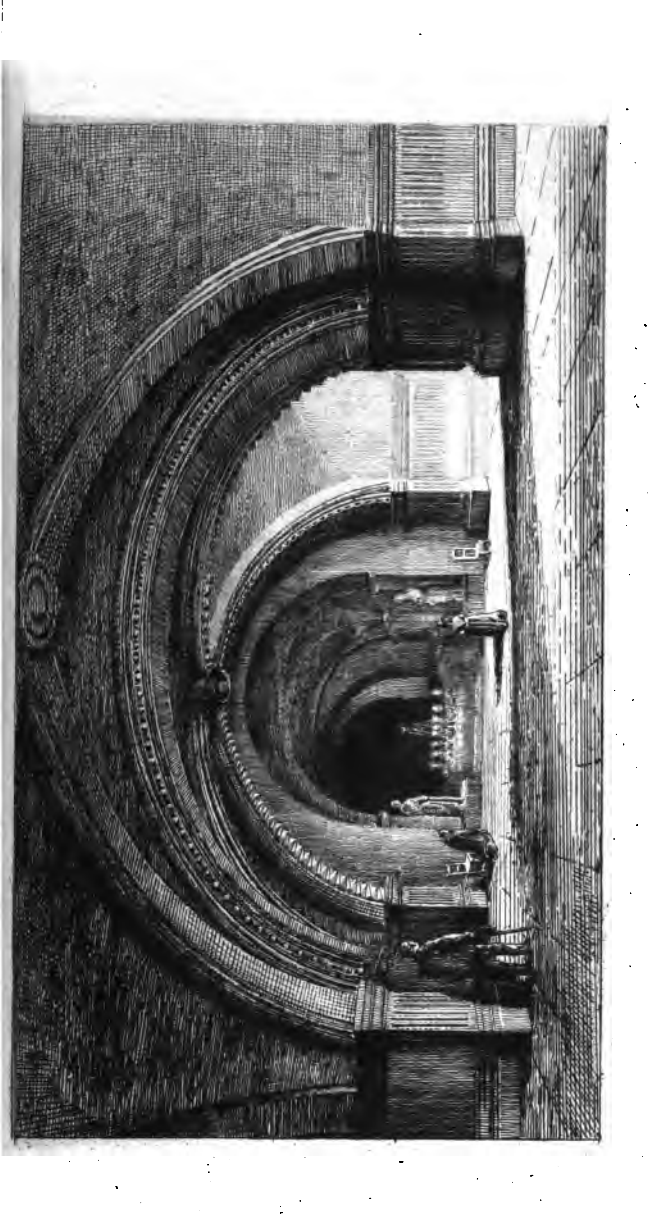
que sur saint Gilles et son culte est depuis longtemps attendue. Mais l'auteur, le pieux et savant abbé Rembry, secrétaire de l'Évêché de Bruges, n'a pas encore livré son travail à la publicité. Tous ces motifs nous ont fait juger opportun d'écrire une nouvelle notice historique sur le pèlerinage de St-Gilles.

Faire connaître saint Gilles est la pensée qui domine ce travail. N'est-il pas, en effet, dans sa vie, dans ses œuvres et dans sa mort, la pierre fondamentale de tout ce que nous trouvons à St-Gilles? Le tombeau et la crypte qui lui sert de sanctuaire; la Basilique et la Cité; enfin le pèlerinage de St-Gilles placé autrefois par les Papes au rang des plus célèbres de la chrétienté, mais aujourd'hui si tristement déchu de son ancienne splendeur : tel est l'ordre d'idées que nous suivons dans cet ouvrage.

Puissent ces pages atteindre leur but! Puissent-elles glorifier Dieu dans l'un de ses plus grands serviteurs et ramener dans les âmes le zèle de la sanctification! Enfin, et c'est le vœu

le plus ardent de notre cœur, puissent-elles faire renaître les pèlerinages autrefois si nombreux auprès de cette tombe dont la vertu est loin d'être tarie ! (1)

(1) Le monde religieux et artistique nous saura gré des améliorations notables apportées à cette nouvelle édition ; nous n'en citerons qu'une ici : les cinq gravures à l'eau forte, gravées par M. G. Bourges, d'Avignon, artiste d'un incontestable talent, et tirées par M. Ch. Delâtre, le célèbre imprimeur aquafortiste de Paris.



CHAPITRE PREMIER

SAINT GILLES — SA NAISSANCE — SES ŒUVRES — SA MORT

> *Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine.*
>
> Je me suis éloigné par la fuite et j'ai demeuré dans la solitude.
>
> Ps. LIV., v. 8.

PREMIÈRES ANNÉES DE SAINT GILLES

C'est vers le milieu du VIIe siècle que la ville d'Athènes eut l'insigne honneur de donner le jour à saint Gilles (Αἰγίδιος). Issu des anciens rois de la Grèce, doué d'une riche et précoce intelligence, Ægidius fit de rapides progrès dans

les sciences humaines, au sein de cette ville fameuse appelée avec raison le foyer des lumières, le centre de la civilisation et des arts.

Mais Dieu, « *admirable dans ses saints* (1) », les prédestine à un progrès plus glorieux. « *Il place dans leur cœur des degrés d'ascension* (2) » et leur fait franchir les espaces immenses qui séparent les régions éclairées par les pures lumières de la foi des sentiers ténébreux de l'erreur.

Nous voyons saint Gilles, à cet âge où la « *fascination de la bagatelle* (3) » exerce un trop funeste empire sur le cœur humain, s'arracher aux dangers du monde. Il a entendu ces paroles de l'Évangile : « *Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres et vous aurez un trésor dans le ciel* (4). » Non content de les en-

(1) « *Mirabilis Deus in sanctis suis.* » Ps. LXVII, 36.

(2) « *Ascensiones in corde suo disposuit.* » Ps. LXXXIII, 6.

(3) « *Fascinatio nugacitatis.* » Sap. IV, 12.

(4) Math. XIX, 21.

tendre, il les prend pour règle de sa conduite, et le voilà, pauvre volontaire, n'aspirant qu'au bonheur de se donner à Jésus, le divin roi des pauvres.

Dieu a daigné répondre déjà à la fidélité de son serviteur par le don surnaturel des miracles. Le miracle,ce signe révélateur de la vérité, n'appartient qu'à l'Église catholique ; il brillera avec splendeur sur le front de saint Gilles, s'attachera à tous ses pas et enfin à son tombeau comme une couronne glorieuse, récompense de ses admirables vertus.

Un jour, allant à l'église, il rencontra un pauvre malade, couvert à peine de quelques méchants haillons; le Saint lui donna sa robe qui lui rendit aussitôt la santé. — Sortant une autre fois de l'église, il guérit un homme piqué d'un serpent dont la blessure devait être mortelle. — Enfin une troisième fois, étant à l'église, il chassa le démon du corps d'un pos-

sédé, qui troublait le service divin par ses cris et ses hurlements (1).

IL QUITTE SA PATRIE

Bientôt saint Gilles se trouve trop à l'étroit dans la ville d'Athènes pour suivre les aspirations de son cœur. L'admiration que provoquent autour de lui ses miracles et son désintéressement l'embarrasse et le confond, les louanges le blessent et l'épouvantent. Il veut fuir dans le désert et « *faire de ses ténèbres son habitation* (2) » préférée et chérie. Il s'éloigne donc de la terre qui l'a vu naître ; il dit adieu à sa patrie terrestre pour s'assurer la possession de l'immortelle patrie. Il suit les sentiers de cette mer intérieure qu'avaient tratraversée avant lui les Marthe, les Madeleine, les Lazare, membres illustres de la famille du

(1) *Vies des Saints*, par le P. Giry, t. IX, p. 9.
(2) « *Posuit tenebras latibulum suum*. Ps. XVII, 12.

Christ ; il apaise une furieuse tempête qui met son vaisseau à deux doigts du naufrage et aborde aux rivages célèbres et déjà sanctifiés de la Provence (663).

L'Église d'Arles, célèbre dans l'univers entier, attire les pas de saint Gilles. Dieu veut encore ici glorifier son serviteur par le don des miracles : au contact de ses vêtements les malades recouvrent la santé. Notre jeune Saint est obligé de se dérober par la fuite aux honneurs que lui prodigue la reconnaissante vénération des peuples. Il passe le Rhône au-dessus d'Arles et se réfugie dans une solitude profonde sur les bords escarpés du Gardon. Il y trouve, dans le solitaire saint Vérédème, grec comme lui, les exemples et les leçons dont il est saintement avide.

Quand Dieu prédestine une âme à une vertu sublime, et veut en faire le guide et la mère d'une nombreuse famille de saints, il la prépare par le sacrifice et la perfectionne par l'immolation. Saint Gilles quitta bientôt cet asile

et ce maître, tous deux si chers à son cœur. Auprès de Vérédème, comme dans la ville d'Arles, les populations attirées par ses miracles s'étaient attachées à ses pas. Il veut échapper à la gloire en se retirant dans la vallée Flavienne. Là, du moins, il espère jouir de cet oubli des hommes que recherchaient avant tout son humilité et son union avec Dieu. Une caverne perdue au fond des bois va lui servir de demeure, tandis que Vérédème, ce maître vénéré dans les voies de la perfection, dont il est devenu l'émule, semblable *à la lumière placée sur le chandelier* (1), est destiné au redoutable honneur de l'épiscopat. Appelé à occuper le siége d'Avignon par son saint prédécesseur Agricol, il ne se soumet à cette charge *formidable pour les épaules des anges eux-mêmes* qu'à son corps défendant (2). C'est pour cette raison sans doute, que fortifié par

(1) Luc, ch. XI, v. 33.

(2) *Invitum et reluctantem* (propre du diocèse 31 août).

Dieu qui *résiste aux superbes et donne sa grâce à l'humble* (1), Vérédème ajoutera aux gloires d'Avignon, et préparera, en quelque sorte, la grande place qu'elle doit tenir dans l'histoire de l'Église.

LA VALLÉE FLAVIENNE

Pour décrire la vie de saint Gilles dans cette solitude, il faudrait retracer celle des solitaires de l'Égypte et de la Thébaïde. Son oraison continuelle élève ses pensées au-dessus de la terre; dans les ravissements d'une contemplation sublime, son cœur se livre sans partage aux ardeurs de son amour. L'eau des fontaines étanche sa soif. Il se nourrit de racines sauvages et du lait d'une biche, seul témoin de ses austérités. Il dort sur la terre nue, ne cessant,

(1) *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam* Jacob. IV.6.

à l'exemple de l'Apôtre de « *châtier son corps et de le réduire en servitude* (1). » Telles sont les saintes rigueurs de sa pénitence, qu'il en laissera les preuves certaines dans ses reliques vénéréés.

SAINT GILLES DÉCOUVERT PAR LE ROI WAMBA

Il n'est pas hors de propos de remarquer ici l'alliance étroite qui a toujours existé, dans les desseins de la Providence, entre la vie des saints et les événements les plus considérables de l'histoire. Établis en Espagne, les Wisigoths gouvernaient une partie de la Gaule. Ils avaient pour roi Flavius Wamba qui se glorifiait de compter l'empereur Vespasien parmi ses ancêtres.

Nîmes, la Rome des Gaules, obéissait au prince Wisigoth. Mais bientôt, lasse du joug, la

(1) Cor. IX, 27.

vieille cité se révolte contre son souverain légitime. A cette nouvelle, Wamba accourt à la tête de son armée et la ville rebelle ne tarde pas à rentrer dans le devoir (673).

Pour se distraire des fatigues d'un siége sanglant, le roi veut se livrer au plaisir de la chasse dans la forêt voisine. Il s'y rend accompagné d'une suite nombreuse. Une biche a été aperçue : les chiens s'élancent à sa poursuite, tandis que l'animal effrayé par ces cris inaccoutumés vient se réfugier auprès du solitaire qu'elle nourrissait de son lait. Ce solitaire était saint Gilles. Tout à coup une flèche lancée par un bras vigoureux frappe la main du serviteur de Dieu. Les gens du roi se précipitent, croyant avoir atteint la biche. Quel étonnement pour eux, à la vue du saint anachorète couvert de sang et répandant des larmes, moins à cause de sa blessure, qu'à la pensée du danger auquel vient d'être exposé ce pauvre animal, le compagnon et l'ami de sa solitude !

« Scène ravissante, empreinte d'une inexpri-

« mable poésie ! Trait le plus populaire de la « vie de saint Gilles, dans lequel on a vu une « image touchante du rôle de l'Église proté- « geant le faible contre le fort, l'innocent con- « tre l'oppresseur (1).

Informé de ce qui vient de se passer, le roi s'empresse de visiter le solitaire. Il trouve saint Gilles en prière et la biche étendue à ses pieds. Ému par ce spectacle, il tombe à genoux et implore son pardon. Ce n'est pas assez de l'avoir obtenu pour cette offense involontaire. Wamba, après s'être humilié, se montre généreux et magnifique. Il fait don à saint Gilles de la vallée Flavienne et y ajoute tout l'argent nécessaire pour y bâtir une abbaye. Cette munificence royale touche moins notre saint que la crainte de se voir encore exposé aux regards des hommes. Il redoutait par

1) *Saint Gilles et son culte*, par Jules de Kerval, p. 6.

dessus toute chose « *cette hauteur du jour* » (1), qu'il avait fui au prix de tant de sacrifices.

FONDATION D'UN MONASTÈRE DANS LA VALLÉE FLAVIENNE (674)

La sainteté a pour caractère essentiel la soumission aux desseins de la Providence. Elle voit dans les causes secondes les moyens dont Dieu se sert toujours pour arriver à ses fins. Wamba peut donc élever dans la vallée Flavienne un monastère, à la place de l'humble grotte du solitaire. Saint Gilles accepte tout ; là il vient de voir le « *doigt de Dieu* (2). »

Bientôt de nombreux disciples accourent se placer sous sa direction. Le redoutable fardeau du sacerdoce lui est imposé ; il est élu Abbé du monastère ; et désormais, père des âmes, il va

(1) « *Ab altitudine diei timebo.* » Ps. LV, 4.

(2) « *Digitus Dei est hic.* » Exod., VIII, 19.

en remplir vis-à-vis de ses enfants la sublime et salutaire mission.

Saint Gilles est destiné à occuper une grande place dans les fastes de l'Église. Il se rend à Rome, en 684, pour visiter le Souverain Pontife Benoît II. Afin de montrer son attachement inviolable à l'Église de Dieu, il remet entre les mains du Vicaire du Christ les possessions considérables qu'il venait de recevoir du roi Wamba. Une bulle du 20 avril 685 relate ce témoignage de soumission et de générosité filiales. En retour d'une si noble conduite, le Siége Apostolique condescend aux vœux de saint Gilles : son monastère est placé sous la juridiction immédiate des Pontifes Romains.

SAINT GILLES ET CHARLES MARTEL

Mais l'œuvre de saint Gilles devra passer par le feu de l'épreuve et de la tribulation. Les

farouches sectateurs du Coran venaient d'envahir l'Arabie. L'Asie et l'Afrique avaient accepté leur joug odieux, et le calife de Damas se promettait de soumettre l'Europe entière. A la tête d'une armée formidable Zama a franchi les Pyrénées (719) : les églises sont détruites, les monastères démolis, les villes ravagées. C'était partout massacres horribles, la terre était inondée de sang humain (1).

Saint Gilles est rempli d'effroi à la pensée des malheurs dont ses fils sont menacés. Emportant les reliques et les vases sacrés, il fuit cette terre que l'impie Musulman va bientôt profaner. Il se réfugie vers Orléans, où le duc d'Autrasie tenait sa cour. Charles-Martel prend saint Gilles et les siens sous sa protection ; et bientôt, aidée par les prières des enfants de l'Église, l'armée chrétienne est victorieuse des soldats de Mahomet.

(1) Bolland., *Septemb.*, t. 1, col. 293.

C'est sans doute à cette époque qu'il faut rapporter le séjour que St Gilles fit en Espagne, cette vieille terre de la fidélité, travaillée, hélas ! aujourd'hui comme les autres contrées du globe, par tous les souffles de tempête de la révolution cosmopolite. C'est une tradition reçue en Espagne et dans les contrées qui l'avoisinent, que St Gilles l'a visitée et l'a habitée pendant quelque temps. La montagne de Nuria lui offrit pour demeure une grotte profonde. Sanctifiée par la présence de notre saint, elle fut illustrée par un nombre considérable de prodiges. Il n'entre pas dans notre sujet de nous étendre beaucoup sur ce détail, si intéressant toutefois, de la vie de notre grand patron, mais il ne nous a pas paru possible de le passer sous silence.

Un livre manuscrit de la plus haute anti-

quité, est la première preuve qu'apportent les auteurs espagnols en témoignage du séjour de St Gilles en Espagne. Une sainte et miraculeuse image de Marie, attribuée à St Gilles, fut trouvée dans la grotte de Nuria. Ce livre, cette image, le récit des miracles opérés par le saint, le nom que porte la grotte, tout concourt à attester le passage de St Gilles.

La fontaine qui coule près de la grotte porte aussi le nom de fontaine de St Gilles, et l'on voit les pèlerins accourir des régions les plus lointaines pour se désaltérer à ces eaux sanctifiées par la présence de notre saint patron.

A la date du 8 Mai 1338, le Pape Benoit XII résidant alors à Avignon, publie, à la demande de douze archevêques et évêques d'Espagne, une bulle accordant des indulgences à tous ceux qui feront l'aumône à la sainte maison de Nuria, « à la louange de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, de sa glorieuse Mère, des bienheureux apôtres St Pierre et St Paul, et de St Gilles, sculpteur de la glorieuse image

de Marie de Nuria, faite dans une très-grande antiquité, et que l'on vénère en un lieu appelé vulgairement les sept vallées de Nuria où la glorieuse Mère de Dieu continue d'opérer une quantité innombrable de miracles. »

Le souffle de la persécution avait arraché St Gilles à la vallée Flavienne, le même souffle le ramènera dans cette solitude qui a fleuri comme le lis sous l'influence de ses vertus. Son zèle apostolique le rendit odieux aux ennemis de l'Église, et il lui fallut hâter son retour dans la terre qui portait déjà son nom.

Le cruel Witissa, qui régnait en Espagne, s'était déclaré persécuteur acharné de la vraie foi. S'éloignant des traditions du bon roi Récarède, qui avait soumis l'Espagne à l'Église, il donnait le funeste exemple du plus honteux libertinage. St Gilles, à l'exemple de Jean-Baptiste, s'opposa aux désordres monstrueux qui se répandaient comme un torrent dévastateur. On résolut de le faire périr ; mais, suivant le conseil du divin Maître, il quitta cette

terre inhospitalière et cruelle qui menaçait de le dévorer. St Gilles de retour d'Orléans et de Nuria, put, grâce aux largesses de Charles Martel, relever les ruines de son monastère et s'y préparer un tombeau.

Associés pendant leur vie, les noms de Wamba, Charles-Martel et saint Gilles le sont encore après leur mort dans la reconnaissance des peuples et de l'Église. Tous trois nous rappellent un admirable dévouement à la cause de Dieu et au bonheur des peuples. Avec quelle autorité ne condamnent-ils pas ces puissants du jour qui, au mépris de leur foi et des nobles traditions de leurs ancêtres, donnent la main aux spoliateurs sacriléges de l'Église, et vont dans l'aveuglement de leur impiété, jusqu'à dépouiller le Vicaire du Christ de cette royauté temporelle, condition nécessaire à l'exercice de son autorité spirituelle et infaillible (1) !

(1) Discours du Souverain Pontife aux élèves des colléges étrangers, 21 juillet 1876 : « Je ne cesserai jamais de répéter que le pouvoir temporel est nécessaire au Saint-Siége dans l'ordre actuel de la Providence. »

MORT DE SAINT GILLES

Saint Gilles put jouir quelques années encore du fruit de ses travaux, heureux de la paix et de la concorde qui règnaient au milieu de ses enfants. Mais l'heure de la mort est arrivée. Il s'écrie avec la même joie que le Prophète : « Je mourrai dans le petit nid que je me suis bâti (1), » oubliant ces autres paroles : « Et ma gloire se renouvellera d'âge en âge dans la postérité (2). »

Instruit par Dieu du moment de sa mort, comblé de grâces et l'âme inondée d'une joie céleste, saint Gilles s'endort paisiblement dans le Seigneur le 1er septembre 721.

St Gilles eut pour successeur dans sa charge d'abbé le moine Atticus. Après lui, durant

(1) *In nidulo meo moriar.* Job XXIX, 18.

(2) *Gloria mea semper innovabitur.* Ibid. 20.

une période de 817 années, de 721 à 1538, époque de la sécularisation du monastère par Paul III (17 août 1538), tous ses successeurs, jusqu'à Jean-Théodore de Clermont qui fut le dernier, se montrèrent, dans l'exercice de cette charge, dignes par leurs vertus d'un tel honneur.

SAINT GILLES ET L'ORDRE MONASTIQUE

St Gilles a donc appartenu à l'ordre monastique, il en a été une des gloires les plus pures. Descendant des princes d'Athènes, il a recueilli à son tour, dans cette vie humble et cachée, plus de gloire que ne lui en eût offert le monde avec toutes ses richesses.

N'en soyons pas surpris, il a embrassé cette vocation sublime à laquelle le Christ, son divin fondateur, a voulu attacher toutes les bénédictions de la terre et du ciel, « ici-bas le centuple et la vie éternelle. » N'est-ce pas pour cette raison que le monde et l'enfer jaloux, ont voué

une haine implacable aux moines, ces valeureux soldats du Christ, qui portent, dans leur vie humble et pénitente, l'étendard du grand roi déployé à tous les vents du Ciel, et sur lequel on lit ces mots terreur de l'enfer et condamnation du monde : pauvreté, obéissance, chasteté.

Et cependant, n'est-ce pas à la vie religieuse que le monde est redevable des plus grands, des plus nombreux bienfaits ?

Oui, le monde, et tout particulièrement notre France, lui doivent ses plus grands hommes, ses plus florissantes cités, ses plus belles institutions. Que l'on déploie la carte de l'ancienne France, a dit un célèbre auteur (1), on y rencontrera à chaque pas des noms d'abbayes, de couvents, d'ermitages, qui marquent l'emplacement d'autant de colonies monastiques. Quelle est la ville qui n'ait été fondée ou enrichie par quelque communauté ? Quelle est l'église qui

(1) Le comte de Montalembert.

nè lui doive un patron, une relique, une pieuse et populaire tradition ?

INFLUENCE DES MOINES

La solitude, on l'a dit, est la patrie des forts; le silence, leur prière (1). Comment donc ces natures d'élite, retrempées à chaque instant dans cet élément surnaturel et fécond de la solitude et de la prière, n'auraient-elles pas enfanté des prodiges et produit des merveilles! Oui, sans doute, le contraire serait plus étonnant que la chose elle-même, et osons le répéter à ce siècle contempteur du passé : les moines furent les bienfaiteurs de leurs semblables, la gloire de leur patrie, l'honneur de leurs peuples.

Quel service rendu à la civilisation en préservant du naufrage de la barbarie les lettres et les sciences, et en les dotant des productions incomparables de leur génie!

(2) P. de Ravignan ; *De l'Institut des Jésuites*, p. 31.

Et cependant il faut remarquer ici, avec le savant Mabillon (1), que les communautés monastiques n'ont pas été établies pour être des académies de science, mais de vertu, et que l'on n'y faisait cas des sciences qu'autant qu'elles pouvaient contribuer à la perfection religieuse ou à l'édification du prochain.

Ce qui a donné naissance à ces saints établissements, c'est l'amour de la retraite et de la vertu, le mépris des choses du monde, la fuite de sa corruption, le renoncement à soi-même, et par-dessus tout, le désir de se livrer à Jésus-Christ en quittant tout pour le suivre.

INFLUENCE DES MOINES SUR LES ARTS

Leur influence sur les arts n'est pas moins incontestable. On a pu même dire qu'ils ont eu plus d'attraits pour les arts que pour les sciences. Ne sont-ils pas, en effet, l'efflorescence la plus pure de la pensée religieuse?

(1) Mabillon; *Études monastiques*, p. 1.

Aucun n'ignore la part immense que les moines ont prise dans le progrès des arts libéraux. Il faudrait des volumes entiers pour citer les chefs-d'œuvre qu'ils ont produits. La musique a-t-elle jamais résonné d'une manière plus émouvante que sous les voûtes des églises des monastères ? L'architecture ne s'est-elle pas surpassée dans ces poëmes religieux écrits sur ces forêts de pierres, qui s'élèvent vers les nues en y portant, avec la pensée immobilisée de l'homme, les accents de la prière la plus sublime et la plus puissante ?

Toiles inspirées par le génie des moines, ne semblez-vous pas encore après des siècles, parler à l'homme qui vous contemple ? Ah ! c'est que l'âme du religieux ne dirigea jamais son pinceau sur la toile qu'après avoir parlé à Dieu en implorant ses lumières. Faut-il dès-lors s'étonner que sous l'influence de cette lumière céleste, ces pinceaux aient en quelque sorte participé à la puissance créatrice de Dieu même ?

Mais le travail préféré du moine était le travail des mains, sans doute parce que c'est le travail imposé par Dieu à l'homme pécheur : tu gagneras ton pain à la sueur de ton front : « *In sudore vultus tui vesceris pane* (1). » N'est-ce pas le travail qui laisse à l'esprit une plus grande liberté pour la prière, au cœur plus de ressources pour s'élever à la contemplation de Dieu même, dans ce miroir resplendissant de la nature où veut se peindre la Beauté incréée ?

INFLUENCE DES MOINES SUR L'AGRICULTURE

Quel exemple admirable donné à notre siècle sensuel, que celui de ces légions de moines, dont plusieurs descendaient des marches d'un trône ! Ils se dirigent avec bonheur vers les campagnes les plus incultes, emportant le printemps de leur vie aux déserts les plus sauvages ; ils les cultivent en s'y sanctifiant, parce que l'air que l'on y respire est plus pur, parce que Dieu s'y

(1) Gen. III, 19.

fait sentir plus intimement à l'âme : « *In solitudine aer purior, Deus animæ propinquior* (1). » Tels les triomphateurs romains appliquaient leurs mains victorieuses des ennemis de la patrie, à l'humble et fortifiant labeur des champs, et c'est à la charrue qu'on allait les reprendre lorsqu'on avait besoin de nouvelles victoires. Ainsi de nos moines, ces triomphateurs plus héroïques, plus valeureux encore, car leurs ennemis c'était le monde, c'étaient les démons et leur propre cœur dont ils devenaient les maîtres. Aussi quels succès ont couronné leurs efforts !

Le tiers du territoire de la France a été mis en culture par les moines. Pour ne parler que de St-Gilles, regardez ces magnifiques campagnes qui s'étendaient jusqu'à la Méditerranée ; les moines ont défriché ce sol autrefois inculte et en ont fait un des pays les plus fertiles. Et ailleurs, le mont Cassin, en Italie, n'était

(1) S. Bernard.

qu'une profonde solitude quand St Benoit s'y retira. Ce pays changea de face en peu de temps. St Boniface commença toutes les cultures dans les quatre évêchés de Bavière. Les Bénédictins de Fulde, défrichèrent dans la Hesse et la Thuringe, un terrain bientôt couvert de dix-huit mille métairies. Les moines de St Benoît, près de Mantoue, employèrent au labour plus de trois mille bœufs, a dit le célèbre auteur du génie du christianisme.

Le spectacle de plusieurs milliers de religieux cultivant la terre, mina peu à peu ces préjugés barbares qui attachaient le mépris à l'art qui nourrit les hommes. Le paysan apprit dans le monastère à fertiliser le sillon. Les moines furent donc réellement les pères de l'agriculture, et comme laboureurs eux-mêmes, et comme les premiers maîtres de nos laboureurs (1). Aussi quel respect pour ces maîtres et les outils de labour sanctifiés au contact de ces mains ! Au

(1) Chateaubriand ; Génie du christianisme.

VIe siècle, un moine du nom de Théodulphe, qui s'occupait d'agriculture, s'étant reposé un jour pour réparer sa charrue, les paysans, dans un élan de respect pour ce saint personnage, la prirent pour la suspendre dans leur église comme une relique. « Noble et sainte relique, nous écrierons-nous avec le comte de Montalembert, que je baiserais aussi volontiers que l'épée de Charlemagne et la plume de Bossuet ! »

Peut-on, de nos jours encore, songer à nos couvents de Trappistes, à nos Chartreuses, sans se sentir profondément ému ? Peut-on les visiter sans en sortir meilleur ? Quel exemple donné aux libres-penseurs dont la vie peut se résumer à ces trois mots : orgueil, cupidité, sensualisme, par ces héros dont l'abnégation et la vertu, ne connaissent point de limites. Aussi, le protestant Johnson a-t-il écrit : « Je ne rencontre jamais un anachorète sans lui baiser les pieds, ni un monastère sans tomber à genoux pour en baiser le seuil. »

Nous aussi, nous aurions volontiers baisé les pieds de cet intrépide chrétien qui, du fond de la Russie, arrivait, il y a quelques années, à la Grande Chartreuse pour changer ses décorations et son titre d'aide de camp de l'empereur contre la bure et le titre de novice de saint Bruno. Volontiers nous aurions baisé les pieds de cet humble religieux de la Trappe qui nous avouait ingénument dans la réponse provoquée par une de nos interrogations que, tout frêle et délicat qu'il était, il avait dû, peu habitué cependant au travail des champs, garder pendant toute une semaine ses habits trempés de sueur aux jours de la moisson. Nous nous rappelions alors avec attendrissement que saint Bernard versait des larmes de ne pouvoir travailler aux champs avec ses frères parce que les forces lui manquaient; et qu'avant lui saint Augustin regrettait que le fardeau de l'épiscopat ne pût lui permettre de se livrer aux travaux des prêtres de sa communauté. Ils souffrent, on l'a dit,

mais ils sont heureux ces héros chevaleresques et sacrés. Il est suave sous son écorce amère, le fruit qu'ils ont cueilli sur l'arbre de la douleur. Homme d'abnégation et de travail, le moine était encore l'homme de la prière et de la charité, l'homme heureux dans sa paix, l'homme qui sait aimer et comme il faut aimer au point que, subjugué par la vue de cette paix céleste des hommes du siècle se sont avoués impuissants à s'arracher à ces douceurs après les avoir goûtées un seul jour. Que d'exemples à citer ! C'est sans doute sous l'empire de ces pensées qu'un poète que l'on ne saurait taxer de mysticisme écrivait ces lignes :

Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,
C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer,
Ce sont vos froides nefs, vos parvis et vos pierres,
Que jamais lèvre en feu n'a baisés sans pâmer ;
Trempez-leur, vous, le front dans vos eaux baptismales,
Dites-leur donc un peu ce qu'avec vos genoux,
Il leur faudrait user de pierres sépulcrales,
Avant de soupçonner qu'on aime comme vous.
Oui, c'est un vaste amour qu'au fond de vos calices

Vous buviez à plein cœur, moines mystérieux,
Vous aimiez ardemment ! ah ! vous étiez heureux ! (1)

Comment expliquer après cela cette haine satanique des ennemis irréconciliables de l'Église contre les ordres religieux ? Nous ne nous arrêterons pas à cette parole sévère d'un auteur, juste admirateur des ordres monastiques et vengeur des outrages dont notre société moderne s'est rendue coupable envers eux : « Vous serez condamnés à bâtir des bagnes avec les ruines des couvents détruits. » Mais nous répèterons avec autant de vérité et avec plus de bonheur ces paroles d'un apologiste allemand sur les moines : « L'exemple de ces hommes saints et de ces femmes pieuses, ne cherchant que l'unique nécessaire, a eu une influence immense. Quand ces âmes sublimes, quand ces grands cœurs firent défaut ; quand les sociétés religieuses ne furent plus que des formes vides, les couvents des demeures solitaires ; quand

(1) A. de Musset.

l'esprit du siècle pénétra dans les sanctuaires de prière, de chasteté, de travail, et les renversa de son souffle mortel, alors le monde lui-même tomba dans le marasme; la société affadie s'affaissa dans l'unique préoccupation des jouissances terrestres, la science s'arrêta à l'horizon borné de ce monde. Mais peu accessible à cet ordre d'idées que repousse aveuglément la libre pensée, elle en vient aujourd'hui, au nom de la liberté, jusqu'à contester aux moines le droit de vivre de la vie qui leur est propre, et ne leur accorde le privilége de ne pas être expulsés de leur pays qu'à une condition, c'est qu'ils cesseront de porter le nom de moine, de se vêtir de l'habit de moine, et de vivre avec des hommes de même condition. »

Nous ne saurions mieux répondre à ces prétentions qu'en invoquant le témoignage d'un homme peu suspect aujourd'hui en fait de tolérance vis-à-vis de la religion. Après avoir lu ces lignes osera-t-on préparer des listes de proscription ?

« Des hommes se réunissent et habitent en
» commun, en vertu de quel droit ? En vertu
» du droit d'association. Ils s'enferment chez
» eux, en vertu de quel droit ? En vertu du
» droit qu'a tout homme d'ouvrir ou de fermer
» sa porte. Ils ne sortent pas, en vertu de quel
» droit ? En vertu du droit d'aller et de venir
» qu'implique le droit de rester chez soi. Chez
» eux que font-ils ? Ils parlent bas, ils baissent
» les yeux, ils renoncent au monde, aux villes,
» aux sensualités, aux plaisirs, aux orgueils,
» aux intérêts ; ils sont vêtus de grosses laines
» ou de grosses toiles. En entrant là, celui qui
» était riche se fait pauvre, ce qu'il a, il le
» donne à tous. Celui qui était ce qu'on ap-
» pelle noble, gentilhomme ou seigneur est
» l'égal de celui qui était paysan. La cellule
» est identique pour tous. Tous subissent la
» même tonsure, portent le même froc, man-
» gent le même pain noir, dorment sur la
» même paille, meurent sur la même cendre.
» Ils ont le même sac sur le dos, la même

» corde autour des reins. Si le parti pris est
» d'aller pieds-nus, tous vont pieds-nus. Plus
» de titre : les noms de famille même ont dis-
» paru, ils ne portent que des prénoms. Tous
» sont courbés sous l'égalité du nom de bap-
» tême. Ils ont dissous la famille charnelle et
» constitué dans leur communauté la famille
» spirituelle. Ils n'ont d'autres parents que
» tous les hommes. Ils secourent les pauvres,
» ils soignent les malades, ils élisent ceux aux-
» quels ils obéissent. Ils se disent l'un à l'au-
» tre : mon frère; ils prient, qui? Dieu (1). »

Les esprits irréfléchis disent : A quoi bon ces figures immobilisées du côté du mystère? à quoi servent-elles? qu'est-ce qu'elles font? — Il n'y a pas d'œuvre plus sublime que celle que font ces âmes. Il n'y a peut-être pas de travail plus utile. Ils font bien, ceux qui prient toujours pour ceux qui ne prient jamais.

(1) Victor Hugo.

CHAPITRE SECOND

RAPIDE PROPAGATION DU CULTE DE SAINT GILLES

« *Justorum semita quasi lux splendens, procedit et crescit usque ad perfectam diem.* »

« Le sentier des justes est comme une lumière brillante qui s'avance et qui croît jusqu'au jour parfait. »

Prov. IV, 18.

SAINT GILLES PLACÉ AU NOMBRE DES SAINTS

Nous avons montré la gloire de saint Gilles pendant les jours de sa vie mortelle. En vain s'est-il efforcé de la fuir : la gloire s'est attachée à ses pas, et elle vient couronner son tombeau.

La foi des peuples proclame bien haut la sainteté de saint Gilles. La voix des Souverains Pontifes, la seule qui prononce en dernier ressort et qui soit infaillible, approuve ce titre et le sanctionne. Jean VIII, dans deux bulles datées de 878, place saint Gilles au nombre des saints. Son nom est invoqué, sa mémoire est en vénération, et de tous côtés on accourt, dans les afflictions et les maladies, pour implorer sa puissance.

Des miracles éclatent autour de son tombeau et augmentent, en la récompensant, la confiance des peuples. Des flots de pèlerins se pressent de toute part et viennent offrir chaque jour à ce sépulcre, devenu glorieux (1), l'hommage de leur foi et de leur amour. Bientôt le monastère ne suffit pas à recueillir les âmes jalouses de vivre à l'ombre de cette tombe illustre. Une ville se forme autour de l'abbaye et devient une des cités les plus populeuses du Midi de la France.

(1) « *Et erit sepulchrum ejus gloriosum.* » Is. XI 10.

PROSPÉRITÉ DE LA VILLE ET DU PÈLERINAGE DE SAINT GILLES

Plusieurs chartes du moyen-âge, citées par Mabillon, désignent le tombeau de saint Gilles comme un des trois grands pèlerinages d'Occident. « Les pèlerins, y est-il dit, visiteront les « sanctuaires des saints, c'est-à-dire celui de la « bienheureuse Vierge Marie et de saint Pierre « à Rome, celui de saint Jacques de Compos- « telle et celui de saint Gilles. »

A la multitude des pèlerins qui s'acheminaient vers le tombeau de Saint-Gilles, se mêlaient des personnages de la plus haute distinction. Nous pouvons citer le roi Robert, au commencement du XIe siècle, les comtes de Toulouse, Philippe comte de Flandre, en 1170 (1).

Parmi les conditions d'un traité conclu en

(1) Hist. des Gaules et de France, par les Bénédictins. T. X. p. 114, etc.

1326, entre le roi Charles-le-Bel et les Flamands, on remarque cette clause singulière, que les habitants de Courtrai et de Bruges devront envoyer trois cents pèlerins à Saint-Gilles et à d'autres sanctuaires fréquentés (1).

A ces témoignages précieux s'ajoute celui des papes. Dans plusieurs bulles que possède encore l'Église de Saint-Gilles, Urbain II, Adrien IV, Grégoire IX et Innocent IV placent le pèlerinage de Saint-Gilles au rang des plus célèbres de la chrétienté.

Sous l'impulsion puissante de la papauté, la ville de Saint-Gilles devenait de jour en jour plus florissante. Elle était administrée souve-

(1) Hist. de Nîmes, par Ménard. T. II. Preuves. p. 56.

En 1871, on a découvert dans la Loire, parmi les objets trouvés par les dragueurs, près le vieux pont d'Orléans, l'enseigne de Saint-Gilles, témoignage authentique des pèlerinages accomplis, dans le moyen-âge, par les peuples du Nord, au tombeau du grand Saint.

M. l'abbé Desnoyers, vicaire général d'Orléans, a bien voulu nous communiquer ce précieux document. C'est une médaille sur laquelle se trouve gravée l'image de Saint Gilles, tenant une crosse à la main et ayant la biche légendaire à ses côtés. Autour de la médaille on lit l'inscription : *Sanctus Egidius.*

rainement par des consuls élus par les notables, et l'on voyait avec admiration se conserver et s'accroître dans son sein deux biens après lesquels aspire vainement notre société moderne : la liberté et la paix.

Telle avait été la volonté expressément affirmée par Benoît II, dans sa bulle d'acceptation de la donation du monastère, en date du 26 avril 685. — « Nous voulons, avait-il dit, que « ce lieu et toutes ses dépendances demeu- « rent toujours libres et jouisseut de la paix. » Précieuse leçon donnée à notre siècle, auquel on voudrait faire entendre que l'autorité de l'Église, acceptée par les peuples, doit nécessairement produire la servitude ou la guerre !

La vallée Flavienne, que l'on a vue, pareille à ce désert dont parle le prophète, *tressaillant d'allégresse et florissant comme un lis* (1), se couronna bientôt des fruits merveilleux

(1) « *Lætabitur deserta et invia et exultabit solitudo et florebit sicut lilium.* » Is. XXXV. 1.

de la civilisation chrétienne. Les Templiers élèvent à Saint-Gilles de grands établissements. Nous y voyons ensuite fleurir l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Il y établit un des grands prieurés de la langue de Provence ; cinquante-quatre commanderies en dépendent, et plusieurs grands-maîtres de l'ordre se feront gloire d'en être sortis.

« L'art, » on l'a dit, « y rivalisait avec le « commerce des Croisades. Les lettres et les « sciences avaient aussi leurs représentants à « Saint-Gilles. Dès le XIIe siècle, la ville pos- « sédait une école de grammaire, de rhétori- « que et de dialectique. Les moines, fidèles « aux traditions bénédictines, distribuaient « avec une égale largesse le pain du corps et « de l'âme, l'aumône et la vérité. Enfin Saint- « Gilles reçut souvent dans ses murs les papes, « qui, chassés de Rome par la révolte ou par « le schisme, s'empressaient d'aborder aux ri- « vages hospitaliers de la France, si bien ap- « pelée par Baronius « le port de la bar-

« que de Pierre pendant l'orage. » Ainsi « a-t-on pu ajouter à la gloire de saint Gilles. « Les pèlerinages et les Croisades, les arts et « les sciences, les moines et la papauté, c'est- « à-dire toutes les gloires de l'Église et de la « société au XII[e] siècle, projetaient leur éclat « sur Saint-Gilles pour en faire une illustre « patrie (1). »

CRYPTE DE SAINT GILLES

Comment la reconnaissance des peuples ne se serait-elle pas manifestée avec éclat envers cet insigne bienfaiteur? Elle se traduisit par un de ces actes qui montent, dans leur magnificence, presque à la hauteur des bienfaits reçus.

Nous voulons parler de cette crypte incomparable où repose le tombeau du grand Saint. Elle existe encore, mutilée, dépouillée des or-

(1) *Vie du bienheureux Réginald, de S. Gilles*, chap. 1, pag. 17.

nements qu'y avaient prodigués la piété des habitants et la ferveur des pèlerins de toutes les contrées de l'Europe. Mais, depuis quelques années, elle a vu « *sa jeunesse se renouveler comme celle de l'aigle* (1). Son tombeau, voilé pendant trois siècles par les nuages qu'avait amoncelés autour de lui la haine de l'hérésie, a répandu en sortant de ses ruines, la lumière et la splendeur sur les murs désolés de ce riche monument.

La construction de la crypte date du XIe siècle. L'autel majeur en fut consacré par le pape Urbain II, en 1095. L'église haute, qu'elle était destinée à soutenir, devait être, dans la pensée d'un grand pape, la plus belle basilique du monde.

« La crypte ne s'étend pas sous toute la su-
« perficie de l'église haute ancienne. Elle cor-
« respond exactement aujourd'hui à la partie

(1) « *Renovabitur ut aquilæ juventus tua* », Ps. CII, 5.

« réédifiée, c'est-à-dire aux deux tiers de l'an-
« cien monument.

« Cette crypte, avec ses voûtes surbaissées,
« à arêtes dentelées richement, avec ses pi-
« lastres massifs et ornés, ses fenêtres cintrées
« et artistement appareillées, son puits devenu
« tristement historique, ses escaliers et rampes
« d'accès à l'église haute, présente un caractère
« mystérieux, particulier, qui impressionne vi-
« vement tout visiteur. Elle se compose de six
« arcades ou entre-colonnements. Au centre,
« l'arcade est d'un style sévère, mais tout sim-
« ple, qui contraste singulièrement avec la ri-
« chesse de décorations des trois arcades qui
« la précèdent et des trois arcades qui la sui-
« vent. Cette arcade centrale a tout l'air d'une
« humble chapelle. Elle est à plein cintre, sans
« ornements d'architecture, tandis que les ar-
« cades qui les enveloppent et lui font un cor-
« tége d'honneur sont surbaissées et richement
« décorées. C'est au milieu de cette arcade que

« repose encore aujourd'hui le tombeau de « saint Gilles (1). »

SAINT GILLES PENDANT LES CROISADES

Le monastère de Saint-Gilles, qui fixait depuis des siècles les regards de la catholicité, allait être appelé à jouer un rôle plus éclatant à l'heure à jamais mémorable où l'Église précipitait l'Europe entière vers l'Orient. Urbain II, inspirateur et prédicateur infatigable des Croisades, ne demeura pas étranger à la gloire de saint Gilles.

Il célébrait, le 1er septembre 1094, au monastère de Saint-Gilles, la fête de ce grand Saint, pour lequel il avait eu dès son enfance une dévotion tendre et fervente : « Je rends grâces à « Dieu », écrivait le pape au père Odilon, abbé de Saint-Gilles, « de ce que, dans sa miséri- « corde, il a daigné m'amener à votre monas-

(1) *Extrait des notes de M. le capitaine* A. Delmas.

« tère pour y célébrer avec vous la solennité « de saint Gilles. Depuis ce jour ma dévotion « à ce grand Saint n'en est que plus ardente, et « par là aussi est plus vif l'intérêt que m'ins- « pire le monastère dont il fut le fondateur. « Nous voulons le conserver, comme la pru- « nelle de l'œil (1). »

Ainsi parlaient de saint Gilles et de son monastère les pontifes de Rome; leurs témoignages sont conservés dans le bullaire original que possède encore l'antique basilique.

La confiance et l'amour des papes pour saint Gilles se rapportent à tout ce qui rappelle son nom et fait revivre, dans quelque mesure, sa grandeur et ses vertus. Le 12 septembre 1094, Urbain II traversait Avignon, la future cité des papes, d'où il datait un diplôme en faveur du monastère de saint Gilles (2).

Plus tard ce même pape a-t-il une mission

(1) Darras. *Hist. gén. de l'Église.* Tom. 23, pag. 257.
(2) Darras, *ibid.*

importante à confier à un homme capable, par ses hautes qualités, de la remplir, c'est à l'abbé de Saint-Gilles, Odilon, qu'Urbain II s'adresse. Il l'appelle « son vénérable frère », et le charge de rappeler au devoir le roi de Hongrie, Colomann, qui avait malheureusement pactisé avec le schisme et le Néron de l'Allemagne (1).

Les priviléges accordés par les papes au Monastère de Saint-Gilles portèrent leurs fruits. Un accroissement de piété pour son pèlerinage, toutes les grandeurs du XII° siècle prosternées devant ce tombeau, des milliers de pèlerins répandant au loin l'amour de saint Gilles, qu'ils avaient puisé auprès de ses reliques sacrées : tel fut l'heureux effet des bénédictions pontificales.

Toutes ces gloires nous paraissent se résumer dans un des héros de la première croisade, le comte Raymond IV de Toulouse. Le culte profond qu'il avait pour saint Gilles lui fit pré-

(1) Darras. *ibid. pag.* 224.

férer ce nom à celui, cependant si glorieux, des comtes de Toulouse ; l'illustre croisé ne voulut s'appeler que Raymond de saint Gilles.

Un prodige opéré devant l'armée chrétienne après la prise de Nicée, devait encore augmenter la confiance que les peuples et les rois témoignaient en saint Gilles. « Le comte de Tou-
« louse, atteint d'une maladie mortelle, venait
« de recevoir les dernières onctions des mains
« de l'évêque d'Orange. Ce fut alors dans l'ar-
« mée un désespoir comme il ne s'en verra
« jamais.

« Dès le début de sa maladie, Raymond de
« saint Gilles avait vu arriver sous sa tente un
« chevalier saxon qui l'entretint à peu près en
« ces termes : A deux reprises, votre patron
« saint Ægidius m'est apparu : « Va trouver, »
m'a-t-il dit, « mon serviteur le comte Raymond
« de saint Gilles. Qu'il soit sans inquiétude sur
« l'issue de sa maladie, il recouvrera la santé.
« J'ai obtenu de Dieu cette grâce, et je conti-
« nuerai à le protéger. » Le comte accueillit

« avec reconnaissance cette communication.
« Son état, cependant, loin de s'améliorer,
« empirait tellement qu'on crut sa dernière
« heure arrivée. Mais Dieu avait voulu le con-
« duire aux portes du tombeau pour mieux
« faire éclater la puissance de saint Gilles, que
« l'armée des Croisés se plut à bénir et à invo-
« quer davantage (1). »

Un sentiment de tristesse amère succède à l'étonnement le plus profond lorsqu'après avoir parcouru les appréciations des écrivains rationalistes sur les Croisades, on ne trouve chez eux que des motifs de blâme pour la pensée qui les enfanta, leur principe et leurs résultats.

Le nom de saint Gilles, si intimément lié à celui des Croisades, nous autorise à venger en passant ces guerres saintes dont les résultats furent immenses pour le salut de la civilisation chrétienne.

La Palestine et ses sanctuaires, objets d'un

(1) Darras, *Hist. gén. de l'Église*, Tom. 23, pag. 472.

ardent amour pour les chrétiens, dès les premiers jours de l'église, indignement profanés par les infidèles ; les fidèles de l'Orient persécutés par les farouches sectateurs du Coran ; le mahométisme enfin se dressant en regard du christianisme comme un rival audacieux et une menace perpétuelle pour la foi du monde chrétien : ne sont-ce pas là les motifs plausibles qui donnèrent lieu aux Croisades ? Or, ces motifs ne portent-ils pas avec eux leur pleine et entière justification ?

La France et l'Angleterre eurent la plus grande part dans ces luttes gigantesques. Les peuples germaniques, déjà entraînés par le schisme, vinrent les derniers. La fidélité à l'Église et au St-Siége furent le garant de ces entreprises hardies qui commencèrent, on l'a dit, par les victoires d'un Godefroi de Bouillon, le plus pur des chevaliers, refusant de ceindre le diadème là où le Sauveur avait porté la couronne d'épines, et qui se terminèrent par les plus glorieuses défaites du plus saint des rois.

Les Croisades furent entreprises à une heure qui allait être le témoin d'une lutte terrible. Elles substituèrent l'amour du Christ et de l'Église aux vieilles haines, l'union au schisme; elles rendirent plus indissoluble l'alliance de la chevalerie et de l'Église; elles réalisèrent la sublime idée d'une famille européenne, en lui donnant un seul cœur, une seule âme, une seule tête: l'Église mère des nations, sous un seul chef, pasteur suprême des rois et des peuples, le Pape, sous un seul drapeau, la croix.

Que nous sommes loin des Croisades! Quels seront les résultats des événements qui préoccupent le monde? Rassurons-nous toutefois et espérons. Le chef visible de l'Église offre au Ciel ses prières et ses larmes; et de même qu'un jour Soliman disait: Je crains plus les prières du Pape que tous les efforts de l'armée, Pie IX, successeur de St Pie V, héritier de sa foi et de sa sainteté, prie pour l'Église, et sa prière, comme celle de son illustre patron, sauvera l'Europe de la domination musulmane, l'Église

du schisme moscovite et la France de l'hérétique et implacable Allemagne.

Devant ces raisons et ces préoccupations trop légitimes des enfants de l'Église, il est donc très-facile d'oublier les reproches que l'on n'a pas craint de faire aux Croisades, au point de vue surtout des sacrifices qu'elles ont imposés à l'Europe et en particulier à la France de Charlemagne et de St Louis. Non, que l'on ne vienne plus nous dire : Pourquoi tant d'or, pourquoi tant de sang prodigués dans ces entreprises aventureuses et inutiles ? Il nous serait alors glorieux de répondre avec un grand évêque : « Avec l'argent des Croisades, la France « a acheté une influence qui dure encore après « 600 ans. Malgré nos fautes et nos écarts, le « nom français couvre encore tout l'Orient de « son prestige et de sa puissance. Ah ! que nos « hommes d'État et nos financiers soient donc « plus indulgents pour les siècles qui ont « consacré l'argent de la France à lui con- « quérir de la gloire, et qu'ils réservent leur

« blâme pour les siècles inexcusables, si jamais « il s'en trouvait de tels, qui ruineraient le pays « en le déshonorant. Que l'on ne l'oublie pas, « l'affermissement des trônes, la liberté des « peuples ont été un des résultats des Croisa- « des, et la littérature, les arts, le commerce, « l'agriculture, en ont retiré d'inestimables et « merveilleux trésors. D'ailleurs est-ce que le « chrétien peut restreindre ses vues au temps « présent et oublier l'horizon qui s'ouvre par « delà la tombe ? Hommes du temps vous « me parlez de chiffres, et moi homme de « l'éternité je ne connais qu'un chiffre qui « m'intéresse et qui soit placé à ma hauteur, « c'est le chiffre éternel des élus (1). »

SAINT LOUIS ET CLÉMENT IV

De tous les noms qui ont illustré à la fois la patrie et l'Église, nul ne peut égaler saint Louis ;

(1) Mgr Pie.

et comme saint Gilles eut avec les Croisades des rapports intimes, nous ne serons pas surpris de voir le grand roi accomplir, avec son armée, un pèlerinage si célèbre et si cher à son cœur.

Aucun n'ignore que le secrétaire particulier de saint Louis et son ami, Guy de Foulques, qui passait pour le premier jurisconsulte de son temps, et qui, plus tard, devint pape sous le nom de Clément IV, était de St-Gilles. De là, sans doute, cette prédilection de saint Louis pour une ville à laquelle il devait tant, au double point de vue de sa foi et de son amitié.

Nous ne saurions écrire le nom de Clément IV sans nous arrêter quelques instants aux traits principaux de cette grande et illustre vie, qui mériterait plus qu'une notice rapide et incomplète. Nous espérons qu'une monographie plus digne de ce grand pontife paraîtra plus tard au milieu de nous. Saint-Gilles, on peut le dire, est rempli de sa gloire et son nom vénéré plane comme un astre radieux sur la cité qui l'a vu naître.

Clément IV, (Guido Fulcodi, ou Guy de Foulques), naquit au commencement du XIII[e] siècle, à St-Gilles, d'un gentilhomme d'une grande piété, qui après la mort de sa femme, alla finir ses jours dans un cloître de chartreux, digne père d'un tel fils, qui devait succéder à Urbain IV en 1265, et monter comme 189[e] successeur de saint Pierre sur la chaire pontificale. Mais avant de ceindre la tiare, Dieu voulut le faire toucher, ce semble, à toutes les conditions de la vie civile et humaine pour qu'il les illustrât, au contact de sa grande âme.

Guy de Foulques fut successivement militaire, jurisconsulte, secrétaire de saint Louis, marié, père de famille, veuf, prêtre, chanoine, archidiacre, évêque, cardinal, et pape.

Est-il un pape, dans cette série de souverains pontifes, aussi nombreuse qu'illustre qui ait été décoré de tant de titres, et, ce qui est plus admirable encore, qui les ait tous honorés par les vertus et les mérites particuliers qui leur conviennent et les distinguent. Il eut la

valeur qui fait le soldat, la science du jurisconsulte consommé qui le fit surnommer par Durand : la lumière du droit ; il eut l'insigne honneur d'être le conseiller sage du plus sage et du plus valeureux des rois. Engagé dans les liens du mariage, il fut le modèle des époux par la pureté de ses mœurs, le dévouement le plus absolu à sa famille. Ses regrets après la mort de la femme vertueuse qu'il avait choisie pour la compagne de sa vie furent tels, qu'il honora sa mémoire par un deuil éternel, ne voulant d'autre alliance que l'alliance surnaturelle et divine contractée avec Dieu et l'Église par son entrée dans les saints ordres. Toutes les vertus sont sœurs, a dit Lacordaire, et quand on a illustré une vocation par l'accomplissement de toutes les vertus qu'elle exige, quelle présomption en faveur de l'homme qui, en embrassant une vocation plus sublime, y entre avec l'habitude du devoir, l'amour de la règle, la soif du sacrifice ! C'est un état nouveau, mais c'est le même cœur. Avant Guy de

Foulques, les églises du Puy et de Narbonne n'eurent jamais de pasteur plus vigilant et animé d'un plus grand amour pour les âmes. Revêtu de la pourpre, il la regarda comme un engagement plus étroit encore à la pratique des vertus évangéliques, à une immolation plus grande de tout lui-même, à l'accomplissement des devoirs les plus austères. Cardinal évêque de Sabine, Guy de Foulques, fut envoyé en Angleterre en qualité de légat, et préluda à l'exercice de l'autorité pontificale par cette importante mission. Chargé de défendre les droits de Henri III contre Leicester, il lança l'excommunication contre ceux qui, au mépris de son autorité, s'étaient opposés à son débarquement. S'il ne fut pas assez heureux pour réussir et si l'obstination des esprits révoltés fit échouer pour un moment les énergiques efforts de son zéle, Foulques n'en reçut pas moins la récompense de sa noble conduite. Le conclave des cardinaux, réunis à Pérouse après la mort d'Urbain IV, fut unanime à élire le cardinal de Ste-Sabine

pour pape, le 25 février 1265. L'histoire nous montre Guy de Foulques, alarmé de cette nouvelle, tombant aux pieds des cardinaux, les suppliant de rouvrir le conclave. Mais ces alarmes et ces refus ne prouvaient qu'une chose, l'excellence du choix qui avait été fait et les rares mérites du nouvel élu.

Clément IV fut un modèle accompli de toutes les vertus qui recommandent un chef de l'Église universelle à l'admiration des siècles chrétiens. Tout entier à cette grande sollicitude de toutes les églises qui incombe au vicaire du Christ, il ne permit à sa famille ni d'absorber son temps, ni de spéculer sur les ressources dont il pouvait disposer comme pape. Si l'on a reproché à quelques-uns des Pontifes romains, d'avoir usé de trop de condescendance à l'égard de leurs parents, ne pourrait-on pas taxer Clément IV d'une vertu peut-être trop austère à l'égard des siens ? Il écrivit à son neveu Pierre le Gros quelque temps après son élection : « Bien des gens se réjouissent de mon élévation; quant à moi, je

n'y trouve qu'un motif de crainte et de larmes, car je sens toute l'énormité d'une charge pareille. Cette élévation ne doit être pour toi qu'un motif de t'humilier. Je défends à toi, à toi mon frère, à tous nos parents de me visiter sans mon ordre formel. Ne cherchez pas à marier plus avantageusement votre sœur par des espérances qu'on fonderait sur moi; car je ne ratifierais pas un tel mariage et je ne pourrais rien faire en sa faveur. Que Mabille et Cécile prennent les maris qu'elles auraient obtenus si j'étais resté un simple ecclésiastique (1). »

En effet, il n'accorda à ses filles que ce qu'il leur aurait donné s'il était resté dans sa condition première; aussi les aspirants disparurent, et ses deux filles se retirèrent dans l'abbaye de St-Sauveur, de Nîmes, où elles embrassèrent la vie religieuse. Il obligea un de ses neveux qui possédait trois bénéfices à en résigner deux, disant à ceux qui intercédaient en

(1) Mansi XXIII, 1124.

sa faveur : Ce n'est pas à la chair, ni au sang, mais c'est à Dieu qu'il faut que j'obéisse. Un de ses frères n'obtint de lui qu'une cure de paroisse. Mais en revanche sa libéralité se signalait en faveur des pauvres, et sa volonté ferme ne cédait ni aux instances de ses amis, ni aux recommandations des souverains.

Quel honneur pour l'Église de St-Gilles d'avoir donné un tel pape au monde catholique, et quelle gloire pour cette patrie si un jour, en regard de la maison qui l'a vu naître, dans cette crypte séculaire, où bien souvent il vint s'agenouiller, où il puisa sans doute les germes bénis de sa sublime vocation, il pouvait reposer près du tombeau de St-Gilles, au milieu de ses concitoyens ! Les restes vénérés de Clément IV sont conservés dans l'église de Ste-Marie de Gradi, à Viterbe. Un sarcophage de marbre, travaillé en mosaïque, renferme sa dépouille mortelle ; mais hélas ! cette église privée de ses gardiens naturels, les fils de St Dominique expulsés par le gouvernement d'Italie,

est destinée, comme beaucoup d'autres, à la destruction ou à une profanation non moins redoutable. Devant une telle situation, le conseil de fabrique de la paroisse de St-Gilles a émis le vœu de donner suite aux premières démarches faites par M. le curé auprès de son Éminence le cardinal évêque de Viterbe. Une lettre de ce prince de l'Église nous a transmis ces précieux détails et son Éminence a bien voulu nous adresser le 5 avril 1877 la remarquable inscription qui décore le tombeau de Clément IV et que nous sommes heureux de pouvoir transcrire ici (1) :

(1) « Lector, fige pedes admirans quam brevis ædes
« Pontificem quartum Clementem contegit arctum.
« En datur in cineres Petri successor et hæres,
« Cujus si memor es, mundi non gaudia quæres,
« Hic judex primum, quem sic successus opimum
« Reddidit, ut fertur, miles probus efficitur ;
« Taleque sortitus nomen jurisque peritus
« Virginis unius fuit unicus ipse maritus
« Qui viduatus ea, mox Christi sorte potitus
« Aniciensis ita dignus fuit archilevita.
« Præsul ibi factus, post archiepiscopus actus ;
« Pastor ut egregius Narbonnæ præfuit auctus ;
« Atque Deo gratus vir Cardinibus sociatus
« Papatus nomen Urbis suscepit et omen ;

« Lecteur, arrête-toi, regarde étonné combien est exigu le monument qui contient le pape Clément IV. Le voilà réduit en poussière, le successeur et l'héritier de Pierre : en songeant à lui tu ne rechercheras pas les joies du monde. Juge célèbre dans le droit, soldat sans peur et sans reproche, il fut le mari d'une épouse vertueuse. Devenu veuf, il ne voulut plus contracter d'autre alliance que celle de Jésus-Christ. Revêtu des saints Ordres, il fit éclater une sainteté si éminente comme archidiacre du Puy, que, fait évêque de Narbonne, il en remplit les fonctions avec un zèle admirable. Béni de Dieu, il fut revêtu bientôt après de la pourpre cardinalice ; enfin il fut décoré du nom de souverain Pontife et devint ainsi le protecteur de la ville éternelle. Ainsi exalté et couronné d'une si admi-

« Sic sublimatus, sic denique clarificatus,
« Perficiendo, gradus censetur ad astra levatus.
« Annis sex denis octo cum mille ducentis
« Transactis Christi, Clemens tumulo datur isti
« Agyos quare qui transis corde precare,
« Ut finalis ei det gaudia summa diei. Amen. »

rable splendeur, en le voyant parcourir tous les glorieux degrés de cette magnifique carrière, on le croirait élevé au-dessus de la terre et arrivé jusqu'aux cieux. C'est le 29 novembre de l'an de Notre-Seigneur 1268 que descendit dans le tombeau l'illustre Clément. O toi qui passes ici avec des sentiments pieux, demande au Seigneur que le bonheur suprême du dernier jour lui soit donné. Ainsi soit-il. »

Tel fut ce grand Pape qui mourut à Viterbe le 29 novembre 1268. Il avait succédé au pape Urbain IV, après une vacance du St-Siége de près de trois ans.

Il exhorta les rois et les peuples à entreprendre une croisade, qui fut la dernière; il mourut sans avoir vu Rome en qualité de pape. Tous ses contemporains louent sa piété, son humilité, sa fermeté et son talent pour la parole. Les critiques formulées contre cette belle vie ne sauraient prévaloir contre cette grande voix des siècles qui s'élève unanime en faveur de Clément IV et qui est pour nous ici la voix même de Dieu, *vox populi*, *vox Dei*.

Clément IV n'oublia jamais, de son côté, ce qu'il devait au roi très-chrétien. Monté sur le trône pontifical (1265), il lui écrivait ces lignes à jamais mémorables : « Autrefois, nous vous « appelions notre maître : rien de plus juste ni « de plus agréable à notre cœur. Vous fûtes « en même temps notre ami ; rien de plus vrai « ni de plus flatteur pour nous. Maintenant que « la divine miséricorde nous a élevé, elle seule, « au faite du trône apostolique, nous vous don- « nons un nom plus doux. Vous êtes notre « fils ; et ce nom rend mieux que tous les autres « la douceur de la dilection que nous ressen- « tons pour votre auguste personne. »

Ce double lien d'amitié pour Guy de Foulques et de vénération pour Saint-Gilles peuvent expliquer les séjours prolongés de Louis IX dans l'antique abbaye. Le passage de saint Louis à Saint-Gilles est attesté par un curieux monument. On voit sur le fût d'une des colonnes du porche de la basilique au milieu de divers noms de pèlerins, gravés sur la pierre à l'aide d'une

pointe d'acier, le nom de Joinville, écrit sans doute de sa main; et à côté, la silhouette du roi grossièrement tracée. Il est revêtu d'une cotte de mailles, porte la couronne sur la tête et à la main le sceptre surmonté de la fleur de lys.

COUVENTS, PAROISSES, CHAPELLES ET ABBAYE.

Dès le XI[e] siècle, la ville de St-Gilles avait pris des proportions telles que le nombre des paroisses s'élevait à sept. Quatre maisons religieuses avec des églises, remarquables presque toutes par leur architecture élégante lui formaient comme une couronne d'honneur, que le souffle des révolutions a arrachée de son front mutilé.

Un couvent de Trinitaires pour la rédemption des captifs, un hôpital pour les lépreux, une maison des chevaliers du Temple, un grand prieuré de l'Ordre de St-Jean-de-Jérusalem, le premier fondé en Europe et le plus considérable de la langue de Provence, offraient à Saint-

Gilles les plus précieuses ressources de la charité catholique.

Mais la paroisse a toujours été et sera toujours l'établissement le plus cher et le plus indispensable à la communauté chrétienne. N'est-elle pas le berceau et en même temps la tombe du chrétien régénéré en Jésus-Christ ? Et entre ces deux extrémités de la vie, le combat, dont l'éternité heureuse ou malheureuse est la redoutable issue n'est-il pas soutenu par le chrétien fervent sous le regard maternel de cette église qui sourit à ses triomphes, le relève dans ses chutes, guérissant ses blessures, cicatrisant ses plaies et l'encourageant de nouveau à la victoire ?

Sept paroisses se partageaient le gouvernement spirituel des âmes à Saint-Gilles :

Saint-Jacques, qui partait de la porte du Macel jusqu'au chemin montant de l'Abattoir. Cette paroisse comprenait tout le quartier dit La Gallinarié, et en longueur la partie des maisons comprises entre le commencement de la ville

jusqu'au Luxembourg. Son cimetière était, il y a un peu plus de cent ans, à la hauteur de la croix de l'Abattoir, du côté d'Espeyran ;

Saint-Nicolas, sur les quartiers hauts qui s'étendent de la place de l'église actuelle jusqu'à l'hospice, dans la direction de l'Ouest ;

Saint-Privat, sur les hauteurs près le Château, en descendant ensuite au chemin de Beaucaire ;

Saint-Jean l'évangéliste, en descendant à l'extrémité de la rue actuelle de l'Abbaye ;

Saint-Pierre, au Nord du Château, dans la direction du cimetière ;

Saint-Martin, vers l'extrémité Nord de la Grand'rue ;

Saint-Laurent, enfin, qui comprenait toutes les rues et les maisons situées au quartier et sur la place qui porte encore le nom de Saint-Laurent.

Plusieurs églises ou chapelles s'élevaient encore dans la ville, comme des secours précieux offerts à ces nombreuses paroisses. La rue de

l'Ancienne Poste nous offre quelques restes d'une chapelle dite de Saint-Louis. Dans la rue Porte-des-Maréchaux, en face de la rue de l'Abbaye, existait une église appelée chapelle de la Congrégation des filles. Mais celle qui doit nous tenir le plus au cœur est la Chapelle qui s'élevait autrefois sur le terrain qui porte le nom de Baume du grand Saint-Gilles. Malgré son nom de Baume, ainsi qu'on l'a très-judicieusement écrit, la nature du sol s'oppose à ce qu'il y ait jamais eu de grotte en cet endroit. Rien n'empêche de supposer, avec certains auteurs, que la grotte dans laquelle Saint-Gilles fut découvert par le roi Wamba, fût située au lieu même où s'élève aujourd'hui l'antique Abbatiale, qui nous offre, dans la partie Nord de la crypte, une anfractuosité creusée dans le rocher, conservé peut-être dans cet état par un dessein prémédité. Le lieu appelé Baume de Saint-Gilles est un bassin de 1 mètre 50 de profondeur et de 7 mètres de diamètre. Il est entouré de quatre chênes qui tombent de

vétusté. Quelques débris de tuiles, de pierres et de tronçons de colonnes de marbre jonchent ce sol béni et sanctifié par la présence du solitaire de la vallée Flavienne. Notre saint se nourrissait d'herbes sauvages et de racines ; il buvait l'eau pure d'une source que la tradition nous indique parmi celles qui coulent entre Saint-Gilles et le bois de la Ribasse, au fond même des collines, au Nord desquelles on voit la Baume de Saint-Gilles. M. de Baumefort pense que ce bassin antique est un de ces *nimihi*, lieux d'asile dans le moyen-âge, mais autrefois demeures solitaires de ceux des druides qui, séparés du monde, se livraient à leurs contemplations dans des bois solitaires, *Insolitis locis* (Lucain). Combien ce lieu fut cher à la piété des siècles qui s'écoulèrent depuis ! Cette terre n'avait-elle pas été détrempée par les larmes de Saint Gilles ? Aussi on ne peut qu'accepter la tradition qui nous montre une chapelle élevée dans ce lieu célèbre. Là on se rendait autrefois processionnellement et l'on y venait prier dans les temps de calamité ou de

sécheresse, et la tradition rapporte que ce n'était jamais en vain. On aime aujourd'hui encore à fouiller ce sol de la Baume pour y rencontrer de petites pierres qui ont la forme de cubes, dont on attribue sans trop de fondement la taille à saint Gilles. On attache une pieuse confiance à porter sur soi ou à garder ces reliques de la Baume; on aime à voir dans ces petites pierres les restes de mosaïques qui servirent de pavé à cette chapelle, élevée en ces lieux. Pourquoi la piété envers le grand saint Gilles serait-elle aujourd'hui impuissante à relever les ruines de cet antique sanctuaire ?

Nous ne pouvons passer sous silence l'église de la Madeleine, située en dehors des anciens remparts, au-dessus de la croix du chemin de Nîmes. Un testament, datant du XII[e] siècle et dont la teneur est gravée sur une pierre arrachée depuis peu à une destruction déplorable, a été déposée dans l'ancien chœur de la basilique de Saint-Gilles. Nous sommes heureux de pouvoir placer cette précieuse inscription sous les yeux de nos lecteurs ;

(1) Anno Dominicæ Incarnationis MCLVIII. II Nonas Februarii, Boneta et filii ejus Johannes Cornutus ac Guillelmus Jordanus, dederunt pro animabus suis Domino Deo et Sante Marie Magdalene hanc terram in qua hec ecclesia fundata est cum domibus et pertinenciis suis. Hanc donationem fecerunt in manibus Gislaberti, institutoris predicte ecclesie, qui promisit eis ut habitatores hujus loci presentes et futuri in perpetuum in predicta die faciant septem missas celebrare pro animabus predictorum donatorum et eorum parentum et omnium fidelium defunctorum (2).

(1) L'an de l'Incarnation MCLVIII (1158) le 2 des nones de février (4 février), Bonéta et ses fils Jean Cornut et Guillaume Jordan ont donné pour (le salut de) leur âme au Seigneur Dieu et à Sainte-Marie Madeleine la terre où cette église a été bâtie avec ses maisons et ses dépendances. Cette donation a été faite entre les mains de Gislabert, recteur de la susdite église, lequel a promis que les habitants (desservants) présents et futurs de cette église feraient célébrer à perpétuité au jour susdit (4 février) sept messes pour le repos des âmes des donateurs pour celles de leurs parents et de tous les fidèles défunts.

(2) Inscription lapidaire placée dans l'ancien chœur de l'église abbatiale.

Nous avons vu l'amour tout particulier qu'Urbain II portait au monastère de Saint-Gilles. Clément IV ne lui céda en rien en dévouement et en amour pour cette célèbre abbaye. La faveur des papes et des rois valut à l'abbaye de Saint-Gilles une prospérité toujours croissante. Les vertus et les grands exemples que lui avait légués son saint fondateur la maintinrent dans une régularité que rien ne put jamais amoindrir et qui en fit un des premiers monastères de l'Église.

Nous avons dit que Saint-Gilles avait fait don de son monastère au St-Siége; en retour de ce bienfait, le St-Siége lui accorda le privilége de l'exemption. Ce don constituait un titre de propriété parfaitement légitime; l'exemption était un bienfait précieux. Ainsi l'abbaye échappa à ce despotisme féodal qui ne respectait plus rien, pas même la divine majesté du sanctuaire. Qu'elle serait longue à raconter l'histoire des collations sacriléges dont se rendirent coupables certains princes, qui se déco-

raient cependant du titre pompeux de protecteurs de l'Église! Toutefois Charlemagne et Louis-le-Débonnaire reconnurent par des chartes authentiques accordées au monastère de Saint-Gilles des priviléges considérables qui remontaient plus haut (1).

A l'avénement de ce dernier, Chrestien, évêque de Nîmes, obtient de ce prince un nouveau diplôme, daté de l'an 814, dans lequel nous lisons que le roi, prenant sous sa protection spéciale non-seulement l'église de Nîmes mais encore le monastère de Saint-Gilles avec toutes ses dépendances, fait défense à tous juges et officiers royaux de dresser leur tribunal sur les lieux ci-indiqués ou de mettre la main sur quelqu'un de leurs habi-

(1) Le monastère de Saint-Gilles était dispensé de fournir à l'État tout contingent au service militaire, toute prestation en espèces, et n'était tenu que d'offrir des prières pour le salut de l'empereur, de ses enfants et la prospérité de l'Empire. (Louis-le-Débonnaire, en 817)

Nos frères libres-penseurs ne préfèreraient-ils pas encore ce tribut de la prière à l'impôt du sang par les conscriptions.

tants, pour les retenir comme ôtages, d'exiger d'eux aucune sorte de tributs à l'occasion de la guerre ou d'une autre nécessité publique. Si Saint-Gilles n'eut pas, comme tant d'autres monastères, son abbé chevalier ou comte, ne dut-il pas cet avantage au prestige dont le couvrait encore l'autorité du St-Siége ? Nous lisons en effet parmi les *œuvres* de Charlemagne que le monastère de Saint-Gilles figure comme exempt de tout impôt, parce qu'il *est du droit propre de Saint-Pierre.* Lorsque plus tard l'évêque de Nîmes, Gilbert, émit des prétentions sur la juridiction qu'il voulait exercer à Saint-Gilles, alléguant des diplômes de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire et même une prétendue donation du pape Nicolas 1[er], les archevêques d'Arles, de Narbonne et d'Embrun et plusieurs autres évêques furent délégués par le Pape pour juger de cette affaire. Il leur fut adjoint plusieurs magistrats. Dieudé, duc de Ravenne, fut chargé, en qualité d'avocat ou d'avoué pour le Pape, de la poursuivre.

Les juges déclarèrent que rien de ce qui avait été produit dans la défense ne pouvait légitimer les prétentions qui avaient été élevées contre les prérogatives du monastère. Tous les détails de ce jugement furent consignés par le pape Jean VIII dans une bulle datée du 20 juillet 878. Cette première bulle fut confirmée le 18 août suivant, par une seconde, promulguée au Concile de Troyes, en présence du roi Louis-le-Bègue. De plus le Pape fit souscrire cette nouvelle bulle par cinquante-deux évêques présents, parmi lesquels se trouvait Gilbert lui-même (1).

Il n'y a rien d'étonnant dès lors à ce qu'une des maisons les plus florissantes de France, celle des comtes de Toulouse, ait tenu à honneur de voir les plus illustres de ses fils placés à la tête de cette grande cité. On sait que la munificence de l'un des comtes de Toulouse, Raymond IV, alla jusqu'à

(1) Ménard, Histoire de Nîmes, tome 1, preuves, col. 2.

doter la cathédrale de Nîmes, après avoir doté l'église de Saint-Gilles de la gloire de son nom, de l'éclat de ses vertus et de ses exploits militaires. O jours bien glorieux pour notre antique abbatiale, où l'on vit le plus illustre de ses fils entrer dans cette cathédrale à la tête des chevaliers et du peuple, monter à l'autel, y déposer un anneau en signe de l'alliance qu'il voulait contracter avec elle! On nous saura gré de placer ici la nomenclature des comtes de Toulouse (1). Elle est intimement liée à l'histoire de Saint-Gilles et de son

(1) Guillaume 1er fait comte de Toulouse par Charlemagne en 801. — Bérenger, 820. — Bernard 1er, ministre de Louis-le-Débonnaire, 838. — Guillaume II, 884. — Raymond 1er, 848., — Bernard II, 865. — Eudes, 875. — Raymond II, 920. — Pons Ier, 937. — Raymond III, 1030. — Guillaume IV, 1062. — Raymond IV, un des chefs de la première Croisade, 1091. — Bertrand, 1105. — Guillaume V, gendre de Guillaume IV. — Alphonse Ier, 1120. — Raymond V, 1145. — Raymond VI, défenseur des Albigeois, excommunié et réconcilié avec l'Église, 1194. — Raymond VII; il donne sa fille Jeanne en mariage au comte de Poitiers, frère de Saint-Louis, 1219; il meurt sans enfant, 1249. — Le comté de Toulouse et celui de Provence sont réunis à la couronne, 1272. — Durée, 471 ans.

pèlerinage, et jette un grand jour sur plusieurs points des plus importants de son histoire civile et religieuse.

Il serait trop long d'énumérer ici les propriétés immenses que possédait l'abbaye de Saint-Gilles; la plupart des lieux mis sous sa dépendance n'ont pas changé de nom après bientôt mille ans. Saint-Gilles, Générac, Costaballens, ancien village situé près de Marguerites, Aiguesvives, le Cailar, nous en fournissent de nombreuses preuves.

Le pape Jean VIII, déjà cité, détermine les droits et les priviléges du monastère et les attributions de l'Abbé. A la mort de ce dernier, les religieux procèderont par la voix du suffrage à l'élection de son successeur, qui recevra du Pape la bénédiction abbatiale; défense même à l'évêque diocésain, à moins qu'il ne soit invité par l'Abbé, d'y célébrer publiquement la messe, de lui imposer des réceptions officielles ou d'y séjourner avec sa suite. Le pape recommande toutefois d'exercer l'hospitalité et la charité à

l'égard des fidèles, des prêtres ou autres qui seraient dans le besoin. Pour ce qui est de l'admission des sujets, le Pape recommande à l'Abbé de la modération et un prudent discernement, de manière à éviter en même temps une excessive sévérité, qui tendrait à dépeupler le monastère et une facilité trop grande, dont la conséquence serait l'accroissement trop considérable du nombre des religieux. Telle fut la règle que le monastère conserva toujours, avec le privilége d'exemption et quelques modifications qu'elle subit après son union à l'abbaye de Cluny dans le XI[e] siècle, jusqu'à la décadence qui prépara sa sécularisation au commencement du XVI[e] siècle (1).

L'abbaye usa toujours noblement de ses richesses. Elle nourrissait tous les jours treize pauvres dans son réfectoire et distribuait trois

(1) Voir la notice historique, par M. le chanoine Teissonnier, p. 50 et suiv.

fois par semaine d'abondantes aumônes. Le Jeudi-Saint, l'aumônier lavait les pieds de treize lépreux et donnait à chacun d'eux un denier, de la nourriture et le linge dont il s'était servi pour essuyer leurs pieds. L'Abbé donnait la nourriture à trois cents pauvres le même jour ; à cent dans l'octave de Pâques et à cent vingt-huit à la Pentecôte. Tous les lundis, pendant plus de la moitié de l'année, il faisait l'aumône à tous ceux qui se présentaient. Lorsqu'un religieux mourait, on donnait à manger à douze mendiants.

Telle fut l'abbaye de Saint-Gilles, placée sous la protection des pontifes romains, ses légitimes propriétaires, exemptée par le roi de France, de toutes charges, redevances ou impôts, sous la direction de ses Abbés, dont les vertus et les mérites furent dignes de la grande renommée de leur immortel fondateur, le glorieux saint Gilles. Elle fut sécularisée par une bulle du pape Paul III, le 17 août 1538. Au

moment de sa sécularisation, Jean Théodore de Clermont en était abbé.

Voici le nom des religieux qui furent les dignités, personnats et chanoines du Chapitre de Saint-Gilles : Jacques Bérenger, doyen dignité ; Bernard de Crus, archidiacre majeur dignité ; Amblard d'Espinasse, archidiacre mineur dignité ; Antoine Reboul, sacristain personnat ; Pierre Valentin, précenteur ; P. Jean Bellon, trésorier ; P. Pierre Buade, chanoine ; Jean Portal, id. ; Pierre Saunneri, id. ; Philippe Arboussel, id. ; Bernard Barthélemy, id. ; Jean de Mandegoto, id. ; Jean Despinasse, id. ; Guirand Duvernet, id. ; Nicolas Philipon, id.

CULTE DE SAINT GILLES EN EUROPE.

Il était impossible qu'un sanctuaire en faveur duquel le ciel et la terre, Dieu et les hommes avaient tant fait, n'eût pas un grand retentisse-

ment dans l'univers. La voix des miracles d'une part, de l'autre les grâces innombrables obtenues par l'intercession de l'humble ermite de la vallée Flavienne; les peuples nombreux qui s'étaient pressés autour de son tombeau, devaient nécessairement populariser le nom de saint Gilles. Il serait difficile d'énumérer tous les sanctuaires élevés en son honneur.

Parmi les plus anciens de France, on cite l'église de Portes, près d'Alais, celles d'Abbeville, du monastère de St-Quentin, près Péronne et de St-Leu-St-Gilles à Paris, construite au XII[e] siècle. L'Ouest s'est montré en tout temps très-dévoué à saint Gilles. Dans le diocèse de St-Brieuc, quatre localités portent le nom de St-Gilles, et dans l'église cathédrale un autel lui est dédié. Mentionnons encore ici l'Église paroissiale de St-Gilles-sur-Vie (Vendée); le sanctuaire antique et nouvellement restauré de St-Gilles de la Plaine (Orne), enfin l'Eglise paroissiale d'Auceaumerville (Seine-Inférieure). On voit dans cette église un autel très-ancien

dédié à St-Gilles, un pèlerinage et des associations en son honneur. (1)

En Belgique, en Pologne, en Allemagne, de nombreuses églises s'élèvent, témoignage éclatant de la confiance et de la vénération des peuples pour ce grand Saint.

L'Angleterre eut toujours un culte particulier pour saint Gilles. Après saint Georges, il est un des saints les plus populaires dans ce pays et marche presque l'égal de saint Guillaume, de saint Thomas de Cantorbéry et même de saint Augustin, le premier apôtre de ces contrées. Un des plus grands quartiers de Londres porte le nom de St-Gilles, et sa statue se voit dans l'une des rues de la paroisse qui lui est dédiée, malgré le peu de sympathie de la Réforme pour de semblables monuments (2).

Il ne nous est pas permis de passer sous si-

(1) *Etampes*, du diocèse de Versailles, et *Beauconzè*, dans Maine-et-Loire, ont encore des églises dédiées à Saint Gilles.

(2) Cf. l'opuscule de M. Jules de Kerval sur saint Gilles et son culte et l'ouvrage de M. l'abbé Teissonnier.



lence la nouvelle église de saint Gilles élevée par les soins du comte de Shrewsbury à Chéalde, d'après les plans du célèbre Puzin. M. Jules Gondon a fait mention de ce magnifique sanctuaire dans son livre intitulé : *Du mouvement religieux en Angleterre.* — Des sommes considérables ont été employées par le noble comte à cette œuvre d'art chrétien.

SAINT GILLES INVOQUÉ DANS LES AFFLICTIONS ET LES MALADIES

Les peuples ont aimé à considérer les Saints comme des amis et des protecteurs. Ils ont cru que Dieu s'était plu à communiquer à certains d'entre eux une part de sa puissance sur les maladies et les fléaux. Des grâces obtenues, des miracles opérés par leur intercession avaient surtout désigné aux âmes affligées quatorze Saints, appelés pour cette raison les Saints auxiliateurs. Saint Gilles trouve sa place parmi eux.

On l'invoquait contre ce mal terrible qui se nomme la peur. La mère plaçait son enfant sous sa protection, à la pensée des dangers nombreux qui menacent sa faiblesse et sa pusillanimité.

Louis XIII et Anne d'Autriche ordonnèrent, en 1638, des prières solennelles à saint Gilles, lors de la naissance de Louis XIV ; et, pendant neuf jours, le clergé et la noblesse se rendirent à l'église St-Leu-St-Gilles de Paris, pour demander au ciel la conservation du prince nouveau-né.

Saint Gilles était encore invoqué contre le respect humain. Cette crainte des hommes, on l'a dit, ne fait nulle part plus de victimes qu'au tribunal de la pénitence ; elle donne la mort là où les âmes espéraient trouver la vie.

Les *Actes des Saints* rapportent le trait suivant de la puissance de saint Gilles sur ce mal désastreux. « Pendant le séjour de l'humble « moine à la cour de Charles-Martel, un duc « de la suite du roi commit une faute grave,

« qu'il n'osait confesser à aucun prêtre. Il se « recommandait néanmoins aux prières de saint « Gilles. Or, il arriva qu'un jour, tandis que « le Saint disait la messe, un ange lui apparut, « lui révéla la faute du prince et lui remit un « écrit. Aussitôt saint Gilles va trouver le duc « et le supplie de songer à son âme. Celui-ci « touché confesse sa faute et reçoit l'absolution. « L'écrit de l'ange est ouvert : qu'y lit-on ?.... « Dieu a ratifié la sentence de son serviteur ; « et désormais, à sa prière, les plus grands pé- « cheurs obtiendront le courage de confesser « leurs crimes et la grâce du pardon (1). »

Ce que l'on ignore trop universellement, c'est que le mal terrible regardé comme incurable et malheureusement héréditaire, l'épilepsie, a été souvent guéri par saint Gilles. Dans certaines localités, ces guérisons ont été si nombreuses que l'épilepsie est appelée le *mal saint-*

(1) *Acta Sanctorum*, 1er Septemb.

Gilles, c'est-à-dire le mal contre lequel il faut implorer la protection de notre saint.

On l'invoque encore contre la fièvre, au souvenir sans doute du soulagement qu'il accordait de son vivant contre ce genre de maladie.

On le regarde enfin comme un puissant intercesseur dans les orages, les incendies et la sécheresse. On se rappelle que, fuyant sa patrie, une affreuse tempête s'éleva, menaçant d'engloutir le vaisseau qu'il montait, mais qu'à sa prière le calme se rétablit.

Vers la fin du XIe siècle, au monastère de Saint-Quentin, en Picardie, un moine, animé d'une tendre dévotion pour saint Gilles, ayant laissé un cierge allumé sur l'autel de ce saint, le feu se communiqua à la chapelle. Mais, grâce à sa protection puissante, l'autel de saint Gilles fut respecté par les flammes et n'en subit aucune atteinte.

La grotte que Saint Gilles a habitée dans la vallée Flavienne est parfois encore le but de pieux pèlerinages accomplis dans les temps de séche-

resse et toujours bénis par le ciel. Comment pourrait-on oublier que, de son vivant, sa prière puissante, unie à celle de saint Vérédème, obtint la cessation d'une désolante aridité qui affligeait ce pays depuis de longs jours (1) !

NAISSANCE MIRACULEUSE DE BOLESLAS III

Voir les êtres chéris que le ciel nous accorde préservés de maux et de dangers justement redoutés, est une grâce précieuse, sans doute, aux yeux d'un père et d'une mère. Mais obtenir la fécondité à une tige qui, desséchée jusque dans ses profondeurs, semblait condamnée à une désolante stérilité, voilà une faveur d'un prix inestimable et dont l'histoire des peuples s'est montrée plus d'une fois reconnaissante envers saint Gilles. Nous n'en citons qu'un exemple emprunté aux chroniques de la Pologne :

(1) Cf. *l'opucsule de M. Jules Kerval*, déjà cité.

« Le duc Wladislas, roi de Pologne (1085), « dans le désir ardent, partagé par son épouse, « la princesse Judith, de donner un héritier au « trône de saint Casimir, persévérait dans le « jeûne et la prière, faisant d'abondantes aumô- « nes pour obtenir du ciel ce fils si impatiem- « ment attendu pour le bonheur et la prospé- « rité de la Pologne.

« L'évêque Lambert, témoin de ces bonnes « œuvres leur dit : Écoutez, ô prince et vous « princesse, il est un Saint, aux extrémités de « la Gaule, à l'endroit où le Rhône entre dans « la mer, que l'on n'invoque jamais en vain, « tant son pouvoir est grand auprès de Dieu. « C'est saint Gilles. Faites donc une statue d'or « qui ait la forme d'un enfant ; joignez-y d'au- « tres dons, et envoyez-les, en présents, au mo- « nastère où reposent ses restes vénérés. Le « conseil de l'évêque est suivi. Des messagers « fidèles quittent la Pologne, emportant de ri- « ches offrandes et l'enfant d'or qu'ils déposè- « rent sur le tombeau de saint Gilles.

« Les religieux, à la réception du message
« royal, se mettent en prières et s'imposent un
« jeûne de trois jours.

« Entendez-les s'écrier tous ensemble, dans l'u-
« nanime ferveur de leur prière : Ah ! grand
« Saint, vous êtes puissant pour obtenir les
« grâces, comblez les vœux que vos serviteurs
« vous adressent en ce jour. Allons, enfant
« pour enfant : prenez l'image, donnez-nous la
« réalité. Donnez-nous un enfant de chair, pre-
« nez celui qui est d'or.

« Que dirons-nous encore ? Les pieux céno-
« bites n'avaient pas achevé le jeûne, et déjà
« au fond de la Pologne, la princesse commen-
« çait à être mère et se réjouissait d'avoir
« conçu un fils (1).

L'enfant naquit le 23 décembre 1085 et de-
vint roi sous le nom de Boleslas III.

Après sept siècles, le souvenir ce ce miracle
est encore vivant au sein de la malheureuse Po-

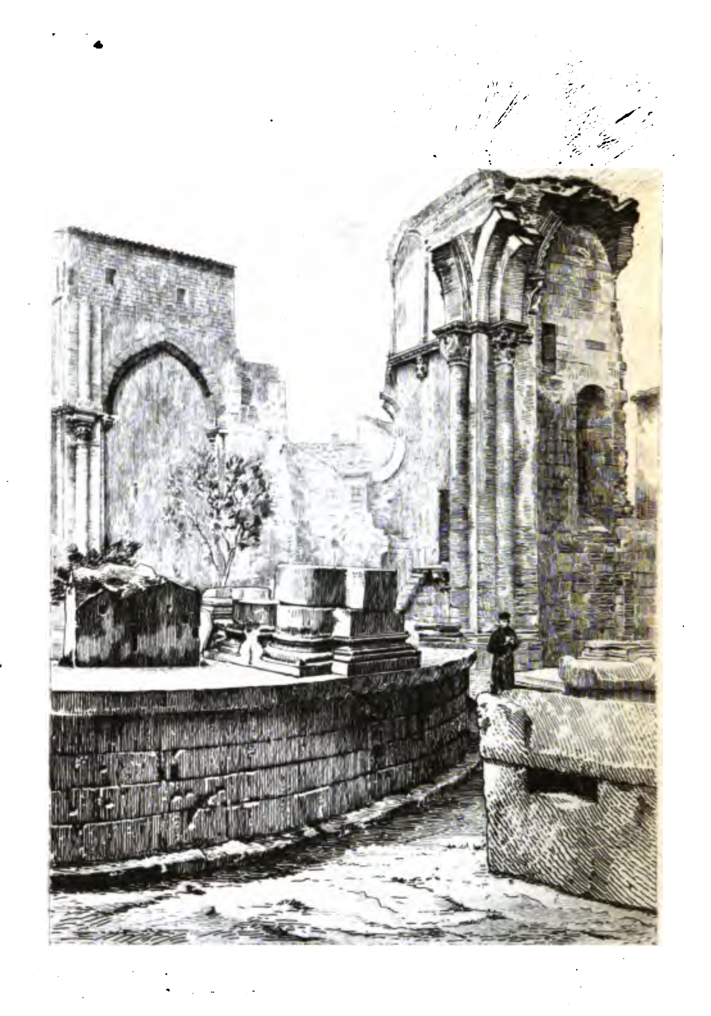
(1) *Patrologie* de l'abbé Migne, t. 160, col. 874.

logne. En 1851, M. le comte Alexandre Przezdziecki fit don à l'église de St-Gilles d'un magnifique ciboire. « Pour transmettre à la « postérité, » dit-il dans son acte de donation, « le souvenir de la naissance de Boleslas III, « due aux prières de saint Gilles, et renouve- « veler un acte de gratitude des ancêtres envers « la divine Providence, j'offre à l'église de St- « Gilles un saint ciboire en vermeil. Puisse ce « vase sacré servir longtemps pour la plus « grande gloire de Dieu et la sanctification des « fidèles! »

Le noble comte était venu lui-même à St-Gilles le 28 août 1851, attiré par cette tendre dévotion envers notre Saint qui l'animait dès son berceau, et dont il avait respiré les parfums dans les nombreuses églises fondées en Pologne, au XII[e] siècle, sous le vocable de St Gilles. Il quittait une patrie désolée par le souffle de la persécution Moscovite, pour ne retrouver en France, dans ce pays de Gilles si aimé de son cœur, que le magnifique portail roman, la pré-

cieuse collection de nos bulles et les ruines amoncelées par les guerres civiles (1).

(1) Un manuscrit relatant le miracle de la naissance de Boleslas III a été laissé par le comte dans les archives de la paroisse de St-Gilles.



CHAPITRE TROISIÈME

DÉCADENCE DU PÈLERINAGE DE SAINT GILLES

« *Viæ Sion lugent, eo quod non sint qui veniant ad solemnitatem.* »

Les voies de Sion pleurent, parce que personne ne vient plus à ses solennités.

(Thren. I, 4.

Nous venons d'admirer la prospérité toujours croissante de l'église de Saint-Gilles. Mais telle n'est pas ici-bas la condition permanente des œuvres de Dieu. Tôt ou tard, l'épreuve doit se faire sentir, pour leur donner ce caractère de perfection que rien ne saurait remplacer : « *Virtus in infirmitate perficitur* (1). »

(1) 2 Cor. XII, 9.

Il est même à remarquer, dans l'histoire de l'Église, que les fondations les plus célèbres ont eu une plus large part dans les persécutions. Il devait en être ainsi pour Saint-Gilles.

LES ALBIGEOIS

« Une hérésie d'origine orientale venait d'as-
« seoir son camp principal dans le midi de la
« France. Cette hérésie toujours combattue et
« toujours vivace remontait à la fin du IIIe siè-
« cle. Repoussés de dessous le soleil, les Ma-
« nichéens se réfugièrent dans les tènèbres, y
« formèrent une société secrète, seul état qui
« permette à l'erreur de se perpétuer long-
« temps (1). »

Nous croyons opportun de donner ici une notion de cette hérésie, qui couvrit l'Europe de sang et de ruines, vis-à-vis de laquelle l'Eglise

(1) Lacordaire, *Vie de St Dominique*, chap. I.

employa tous les moyens de conciliation et de douceur, mais que ses sectateurs déshonorèrent par la mort du plus saint et du plus inoffensif des hommes, Pierre de Castelnau.

Malgré les assertions audacieuses des libres-penseurs et des protestants tendant à innocenter les Albigeois, qu'ils se glorifiaient d'avoir eus pour ancêtres, on doit affirmer sans crainte que parmi les sectes qui désolèrent l'antiquité chrétienne, aucune ne fut plus *abominable,* suivant le mot de Bossuet, dans ses doctrines et dans ses mœurs. Et cependant quel ne fût pas l'ascendant de ces séducteurs sur le peuple! Quels furent les pays qui purent se préserver de la funeste contagion de cette hérésie? — Deux principes coéternels, l'un bon, l'autre mauvais, étaient le fondement de cette abominable doctrine. De même qu'il y a deux principes créateurs, de même il y a deux Christs, l'un bon, l'autre mauvais. Le premier, qui n'a jamais eu de corps, ni d'extérieur visible, n'a résidé qu'une fois spirituellement dans le

monde; c'est dans l'apôtre St Paul. Au second, se rapporte tout ce que l'Évangile raconte de Jésus-Christ... Nous ne dirons rien de l'immoralité effroyable qui découlait nécessairement d'un dieu dépravé. Les superstitions auxquelles ils s'adonnaient le disputaient en horreur avec leurs principes et leur immoralité.

De même qu'ils avaient condamné le mariage, de même ils condamnèrent la chair des animaux, les laitages et le vin, traitant avec mépris les catholiques qui ne s'imposaient pas les mêmes privations. Cette austérité affectée n'était qu'un masque hypocrite par lequel les Manichéens voulaient en inspirer aux peuples. Ils affectaient une grande austérité de mœurs, et il serait honteux de révéler les mystères d'iniquité auxquels ils se livraient. Seuls continuateurs de la vie apostolique, disaient-ils, ils ne possèdaient ni maisons, ni champs, ni trésors, et ils se précipitaient sur les biens de l'Église, dont ils s'emparaient sans rougir.

Mais à tous ces caractères odieux les Albi-

geois en ajoutaient un autre : leur secte était une secte révolutionnaire. Ils prêchèrent leurs doctrines impies, subversives de la foi et de la société, par la violence et à main armée. On l'avait vu à St-Gilles, dès leur première apparition, l'hérésiarque Pierre de Bruys rebaptisait, fouettait les prêtres, emprisonnait les moines, profanait les églises, renversait les croix. Il avait eu la sacrilége audace de mettre le feu aux statues, aux tableaux et à tous les objets sacrés qu'il avait amoncelés sur la place de l'église. Exaspérés de l'injure faite à leur foi, les catholiques de St-Gilles s'étaient précipités sur le coupable et l'avaient fait brûler à leur tour (1147).

Pierre de Castelnau fut envoyé dans le Midi pour combattre cette secte monstrueuse et révoltée contre l'ordre religieux et civil. La prière, la discussion furent d'abord les armes dont le légat d'Innocent III fit usage. Ce ne fut qu'après de longs jours de vexations subies par les catholiques, que l'on eut recours

à la répression civile. Quant à la sentence qui déliait les sujets de Raymond du serment de fidélité, personne n'ignore que cette prérogative était attribuée au pontife de Rome. C'était, dit Mgr Plantier, l'œuvre du suffrage universel dans son extension la plus absolue et son expression la plus sincère : siérait-il bien à notre époque de la condamner ? Le bienheureux Pierre de Castelnau succombant sous le fer des sicaires, soudoyés par le comte de Toulouse, fut donc un vrai martyr de la foi. Fidèle à sa mission, qu'il remplit dans les limites des instructions qu'il avait reçues, courageux défenseur des droits de l'Eglise, il lutta aussi pour les saintes libertés de la conscience, pour la restauration des mœurs, pour le respect des traités. Ce lâche assassinat ne sera-t-il pas l'éternelle honte de l'hérésie qui l'a commandé (1) ?

On sait le rôle que Saint-Gilles allait jouer à

(1) Instr. Past. de Mgr l'Évêque de Nîmes sur les Albigeois.

cette triste époque et les douleureuses humiliations qu'il devait subir pendant ces jours de luttes sanglantes.

Raymond VI, comte de Toulouse, oublieux de l'héritage de gloire, que lui avait légué son aieul, Raymond de Saint-Gilles, le Nestor de la première croisade, était à la tête des Albigeois. Et quel temps, plus que le nôtre, fut aussi tristement fécond en pareilles apostasies ! Le cœur honnête et chrétien, indigné par le spectacle contemporain de semblables défections, ne saurait être surpris des faiblesses criminelles des siècles antérieurs.

MORT DE PIERRE DE CASTELNAU

L'histoire nous représente les Albigeois semant sur leur passage toutes les désolations et tous les malheurs. Il n'entre pas dans notre plan de les raconter. Mais il nous est facile de les montrer tous réunis dans un seul exemple. Nous

voulons parler de la mort de Pierre de Castelnau, si intimement lié par sa vie, ses luttes contre l'erreur, et son martyre, avec les destinées de l'église de Saint-Gilles.

Investi par le pape Innocent III de la mission de pacifier nos contrées, Pierre de Castelnau était venu à Saint-Gilles en qualité de légat, déjà convaincu que sa parole serait impuissante et que le sang d'un martyr pouvait seul faire triompher la vérité. Il devait être cette victime choisie du ciel : il en avait eu le pressentiment.

Le comte de Toulouse, naguère excommunié par lui, témoignait le désir de se réconcilier sincèrement avec l'Eglise. Mais son dessein était plutôt d'obtenir par l'intimidation un pardon dont il n'était pas digne. Dans ces circonstances, le légat Pierre de Castelnau, après avoir célébré les saints mystères sur le tombeau de saint Gilles, se disposait à passer le Rhône pour continuer sa mission. Un chevalier le joignit sur les bords du fleuve et le poignarda. C'était le 15 Janvier 1208. Le légat devint ainsi martyr.

« Que Dieu te pardonne, » s'écria-t-il en s'adressant à son meurtrier, « comme je te par-
« donne. »

Le corps de Pierre de Castelnau fut enseveli avec honneur dans le cloître de l'illustre abbaye de Saint-Gilles. Plus tard on le transporta dans l'église souterraine du monastère. « Quand on fit sa translation, » écrit Mgr Plantier dans son instruction pastorale pour l'établissement dans son diocèse du culte du saint martyr, « ses chairs
« étaient intactes, son sang paraissait vif en-
« core ; on eût dit qu'il était inhumé de la veille,
« et de ses reliques, aussi bien que de ses vête-
« ments, sortit une odeur tellement suave et
« pénétrante, que la foule crut qu'on avait rem-
« pli de parfums la pieuse enceinte où l'on dé-
« posait le martyr. Le cercueil de marbre qui le
« reçut touchait presque au tombeau de saint
« Gilles lui-même et semblait vouloir reposer à
« l'ombre de sa gloire.

« Il garda jusqu'au XVIe siècle le trésor
« qui lui avait été confié. Si d'odieuses profa-

« nations le lui ravirent alors, la mémoire de
« celui dont il avait contenu la dépouille n'a
« cessé de planer jusqu'à ce jour sur sa pierre
« mutilée pour la rendre chère à la piété des
« peuples ; et lorsqu'en visitant la crypte si-
« lencieuse qui l'abrite, vous arrivez devant l'ar-
« ceau où ce sépulcre est enchâssé, le gardien
« du sanctuaire vous dit avec émotion : Voici
« la tombe où pendant plus de trois siècles
« dormirent les restes bénis de Pierre de Cas-
« telnau. »

A la nouvelle de la mort de son légat, Innocent III écrivait aux évêques de la province :
« Frère Pierre de Castelnau qui a répandu
« son sang pour la foi et pour la paix a vrai-
« ment souffert le martyre. Nous vous exhor-
« tons par l'Esprit-Saint, nous vous ordonnons,
« au nom de l'obéissance, de faire fructifier la
« semence qu'il a répandue par sa prédica-
« tion. »

PÉNITENCE PUBLIQUE DE RAYMOND VI

Le comte Raymond excommunié promit bientôt, avec seize de ses vassaux, de réparer ses fautes. Il accepta la pénitence qui lui était imposée ; et ce fut alors que la crypte de Saint-Gilles et le perron de sa basilique offrirent le spectacle émouvant d'une expiation publique et royale dont on n'avait pas vu d'exemples depuis les premiers siècles de l'Église.

« On convint, dit le P. Lacordaire, que sa « réconciliation solennelle avec l'Église aurait « lieu à St-Gilles, selon les formes usitées dans « ce temps-là. On le vit donc présenter ses « épaules nues aux verges du légat, aux portes « de l'abbaye de St-Gilles, devant un peuple « immense (1). » Et, circonstance mémorable, qui n'a pas échappé au génie de l'illustre histo-

(1) 18 juin 1209.

riographe de saint Dominique, « quand il vou-
« lut sortir de l'église, la foule était si pressée
« qu'il ne put faire un pas. On lui ouvrit une
« issue secrète à travers l'église souterraine, et
« il passa devant le tombeau de Pierre de Cas-
« telnau (1). » Ses épaules encore découvertes portaient l'empreinte des coups qu'il venait de recevoir. On put croire qu'il faisait amende honorable pour la mort du martyr, et qu'il lui rendait, dans sa dernière demeure, les honneurs qu'il lui avait refusés de son vivant.

Nous n'avons fait qu'indiquer à grands traits les phases principales de cette guerre déclarée par les Albigeois à l'Église de Dieu, et déjà que d'enseignements en ressortent, pour nous convaincre des suites désastreuses qu'elle devait avoir pour le pèlerinage de St-Gilles! En effet, la guerre et ses horreurs sont, dans tous les temps, une cause trop certaine de ruines et de dépopulation. Mais quand elle est suscitée

(1) *Vie de saint Dominique*, ch. v.

par le fanatisme religieux, — esprit propre aux hérésies, ainsi que le constate l'histoire, — ses terribles effets se font ressentir dans des proportions plus effrayantes. Funestes à la prospérité matérielle, ils le deviennent surtout à la vie des âmes, dont l'aliment est la vérité. Il en fut ainsi pour saint Gilles. Les pèlerins, fuyant le souffle meurtrier de l'erreur, s'éloignèrent de son sanctuaire. Semblable aux voies de Sion, son pèlerinage, devenu désert, pleura l'absence de fils bien-aimés au jour de ses fêtes solennelles.

LA RÉFORME AU XVIe SIÈCLE

On s'étonnera peut-être que la guerre des Albigeois, si désastreuse pour nos contrées du midi de la France, n'ait pas été plus funeste à St-Gilles. Mais Dieu, dont les desseins sont impénétrables, lui réservait dans d'autres temps de plus grandes épreuves.

Le vieux serpent de l'erreur, dit saint Augustin, change de couleur au soleil de chaque siècle. Il s'efforce ainsi par de nouvelles séductions d'accréditer le mensonge et de pervertir les âmes.

Trois siècles étaient à peine écoulés, et déjà une nouvelle doctrine faisait son apparition dans le monde. Enfantée par l'orgueil, elle était soutenue par le souffle des passions, dont elle flattait les instincts pervers : c'était le Protestantisme.

Malgré les efforts et les violences des Albigeois, la foi ne fut jamais éteinte dans les cœurs. La fidélité des enfants de St-Gilles, la tombe de son glorieux patron, son monastère à jamais célèbre, attestaient la vitalité de cette église. Le nouvel orage allait détruire ce qu'avaient respecté les Manichéens du XIIe siècle.

Excité par les prédications insidieuses des émissaires de Genève et appuyés par le glaive, les Réformateurs ne tardèrent pas à faire ressentir les tristes effets des doctrines qu'ils ve-

naient d'embrasser. Sous le nom spécieux de Réforme, ils venaient, comme le sanglier féroce, ravager l'Église, la vigne bien-aimée du Christ, et corriger ses abus vrais ou supposés, par la destruction.

« Les Religionnaires, » dit Ménard, « n'épar-
« gnèrent pas les églises du voisinage. Les tré-
« sors qu'elles possédaient furent aussi l'objet de
« leur cupidité. De ce nombre fut, entr'autres,
« l'église de St-Gilles. Après s'être emparés de
« cette ville, ils y firent un ravage étonnant.
« Outre les maux infinis qu'ils firent au chapi-
« tre, ils détruisirent le couvent des Frères Mi-
« neurs et celui des Trinitaires.

RELIQUES DE SAINT GILLES TRANSPORTÉES A TOULOUSE

« Le Consistoire de Nîmes, qui étendait son
« autorité sur tous les environs, songea d'a-
« bord à s'emparer des reliquaires de l'église

« collégiale de St-Gilles; mais les chanoines, « plus jaloux encore de la conservation des re- « liques que de celle des châsses, prévinrent « l'orage et mirent à couvert les reliques de « saint Gilles. Ils les remirent entre les mains du « sire de Pouzillac, gentilhomme du pays, dis- « tingué par sa naissance autant que par sa « piété. Celui-ci les fit passer secrètement à « Toulouse et sauva par là du naufrage ce « précieux dépôt, qui y est conservé au- « jourd'hui dans l'église de St-Sernin (1). »

L'église de Toulouse possède donc les reliques de notre saint patron. Mais cette possession qui remonte seulement à 1562, et non pas au temps des Albigeois, comme l'ont cru quelques historiens, ne vaut pas titre à nos yeux. Ce ne fut pas une cession, encore moins une aliénation. L'église de St-Gilles, en s'adressant à l'antique basilique de St-Sernin, lui disait en lui confiant ses reliques : « Gardez-moi ce dé-

(1) Ménard. *Histoire de Nîmes*, t. IV.

pôt. » Et ce dépôt était d'autant plus sacré, que des raisons de force majeure mettaient l'église de St-Gilles dans la cruelle nécessité de s'en séparer pour un temps.

En vain, pour se dispenser de restituer ce corps sacré à cette tombe illustre, dans laquelle ses enfants le déposèrent avec tant d'amour, en vain voudrait-on s'excuser sur les difficultés qui se dressent devant la réalisation de cette œuvre de justice ; ne voit-on pas que c'est excuser tous les détenteurs de dépôts et des biens placés sous la sauvegarde de la conscience et de la religion ? Ne savons-nous pas que des faits certains démentent cette prétendue impossibilité ? On se rappelle, en fait de translation ou de restitution de reliques, celles de St Louis, évêque d'une ville d'Espagne, à Toulouse, en 1854; de St Baudile Puechablon, près d'Aniane, à Nîmes; de St-Clair, évêque, de Ste Eulalie de Bordeaux, à Lectoure, diocèse d'Auch, en 1858.

Qui de nous, en visitant les cryptes célèbres de St Sernin, ne s'est pas prosterné avec amour

devant la châsse où sont renfermées les reliques de St Gilles. Ah! sans doute, à l'approche de ses enfants, ses ossements bénis doivent tressaillir! Que ne peuvent-ils reposer encore dans cette crypte onze fois séculaire, que leur consacra la piété de nos ancêtres!

RECOUVREMENT D'UNE PORTION DES RELIQUES DE SAINT GILLES

Il est vrai, la ville de Toulouse, cédant aux prières des fidèles de St-Gilles, qu'encourageaient les évêques de Nîmes, a bien voulu, à deux reprises, nous rendre une partie des reliques de notre saint patron.

Les premières parcelles, — quelques parties des os du corps de saint Gilles et une de ses dents, — furent apportées dans notre ville en 1817 par M. l'abbé Bonhomme, curé de la paroisse St-Charles de Nîmes, délégué par Mgr Périer, évêque d'Avignon, pour en reconnaître

canoniquement l'authenticité et présider à la cérémonie de la translation.

Mais la portion exiguë des reliques accordées à l'église de Saint-Gilles ne répondait pas à l'ardeur de sa foi et de sa piété. Au défaut d'une entière restitution, elle désirait au moins une portion notable des reliques de son illustre fondateur. Les évêques de Nîmes mirent tout en œuvre pour satisfaire un vœu si légitime. Mgr Cart, pendant la longue et cruelle maladie qui devait le ravir à son diocèse, écrivit plusieurs fois à l'archevêque de Toulouse à ce sujet. — « Je suis tout à fait de votre avis, » lui répondait l'archevêque, Mgr Mioland, le 13 Décembre 1854, « Saint Gilles vous est dû. Si « cela dépendait de moi, vous l'auriez déjà ; « mais je n'en suis pas le maître, Curé, fabrique, paroisse, surtout conseil municipal, « maire, ville, tout cela m'excommunierait, sans « aucun doute ; sans compter l'émeute et tout « ce qui s'ensuit. »

Après ces explications, il restait peu d'espoir

de réussir. Mais afin de pouvoir se rendre le témoignage de n'avoir rien négligé pour recouvrer ce trésor, Mgr Cart crut devoir recourir au Souverain Pontife. Il lui exposa l'histoire des reliques et de leur translation forcée à Toulouse, les droits des fidèles de Saint-Gilles, suppliant le Saint-Père d'appuyer de sa suprême approbation la demande qu'il se proposait de réitérer auprès de l'église de Toulouse.

Pie IX daigna, dans cette circonstance, adresser à Mgr Cart, en date du 6 juin 1855, un bref, où respire la plus grande affection pour l'évêque de Nîmes et son troupeau, comme aussi la plus profonde sympathie pour le projet dont on lui fait part. L'approbation du Saint-Père n'est pas douteuse, car l'équité de la demande est souveraine à ses yeux. Sa confiance est donc entière dans les démarches qui de nouveau seront tentées auprès de l'archevêque de Toulouse.

Deux mois après (6 août), Mgr Cart notifiait à l'archevêque de Toulouse cette réponse du Saint-Père. Il lui rappelait les instances faites

en son nom par Mgr Guibert, alors évêque de Viviers (1), et la promesse de l'archevêque de seconder ses désirs si le Saint-Père les ratifiait de son approbation.

Que restait-il à faire pour l'archevêque de Toulouse, sinon de se montrer empressé aux désirs d'un évêque qui lui écrivait ces lignes touchantes : « Ce que je réclame instamment, « en ce moment suprême où mes forces m'ont « abandonné et où il ne me reste plus qu'à ren- « dre mon âme à mon Dieu, c'est un insigne « relique de saint Gilles, dont le retour dans « mon diocèse doit combler les vœux d'une « portion du troupeau qui m'est confié (2). » Six jours après (3), Mgr Cart était enlevé à l'affection de ses diocésains.

Il était réservé à son successeur, Mgr Plantier, d'obtenir la relique depuis longtemps dé-

(1) Aujourd'hui cardinal archevêque de Paris.

(2) Détails empruntés à la notice historique sur saint Gilles et son culte par M. l'abbé Teissonnier.

(3) 12 août 1855.

sirée et d'en faire la translation solennelle à Saint-Gilles, le 27 juillet 1862.

Une châsse magnifique, destinée à recevoir le précieux trésor, avait été offerte par la fabrique et les pieux fidèles. Une grande fête, organisée par les soins du curé de la paroisse, M. l'abbé Corrieux (1), fut célébrée au milieu de l'enthousiasme indescriptible d'une population heureuse de retrouver dans ces reliques le souvenir d'un père bien-aimé et d'un puissant protecteur.

On nous saura gré, sans doute, d'avoir anticipé sur l'ordre chronologique des faits, pour apprendre à nos lecteurs l'histoire des reliques de saint Gilles. Hâtons-nous, maintenant, de reprendre le récit des malheurs et des épreuves qui devaient, longtemps encore, se prolonger pour nous.

(1) Aujourd'hui vicaire-général honoraire et archiprêtre de la basilique de Nîmes.

MASSACRE DES PRÊTRES ET DES CLERCS

On le comprendra sans peine, l'éloignement forcé des reliques de saint Gilles devait être le signe avant-coureur des calamités qui allaient fondre sur la cité et son antique sanctuaire. Le 27 septembre 1562, à la suite d'une victoire remportée à saint Gilles sur les troupes accourues de la Provence et commandées par les comtes de Suze et de Sommerives, les Protestants entreprirent de ruiner le catholicisme dans cette ville. Les traditions du pays nous apprennent que l'armée victorieuse fit son entrée à Saint-Gilles au moment où la population réunie dans l'église chantait l'office des vêpres. En pareille circonstance, comme toujours, les victimes étaient désignées par avance. Elles devaient être choisies parmi les prêtres et les pieux fidèles.

« En ce jour, » lisons-nous dans les fastes

ecclésiastiques de la religion réformée, « la ville « de Saint-Gilles fut mise au pillage, les prê« tres égorgés et jetés dans le puits qui est joi» gnant l'église intérieure; les enfants de chœur « précipités dans le même puits, chantant : « *Christe, Fili Dei vivi, miserere nobis* (1). » Trois siècles après, on reconnaît encore aux parois de la partie supérieure du puits les longues traces de leur sang. Puisse le sacrifice de ces victimes innocentes, dont la voix crie miséricorde, obtenir le pardon des bourreaux, la fin de nos discordes et la réunion de tous, selon le vœu le plus ardent du Christ, *en un seul troupeau sous la houlette du même pasteur !* (2)

Entre les deux dates néfastes de 1562 et de 1793, il en est une que la conscience chrétienne et soumise de cœur aux vœux de Notre-Seigneur Jésus-Christ, exprimés dans l'Évangile, aime à se rappeler, c'est celle de 1726. En cette

(1) *Calendrier des Psaumes*, 27 sept. 1562.
(2) *Et erit unum ovile et unus pastor*. Joan. X, 16.

année, près de cent calvinistes, après avoir suivi les exercices d'une mission, prêchée par M. de Salvador, renoncèrent à leurs erreurs et firent profession de la foi catholique par la réception des sacrements (1). L'histoire nous représente les ministres de cette secte, faisant des efforts inouis pour empêcher ces retours à l'unité; mais en vain. Ces chrétiens courageux et dociles à la voix du Seigneur comprirent qu'il n'y a jamais de raison de briser avec l'unité (2); et de rejeter l'autorité de l'Église (3). Ils comprirent aussi que l'on ne pouvait demeurer en sûreté de conscience dans une société qui, s'arrogeant la mission de réformer l'Église en la rappelant à la pureté des premiers siècles, s'établissait par la révolte, se propageait par la guerre et la violence et ne montrait au monde que des fondateurs superbes, corrompus, sans mission, parjures à leurs vœux, infidèles à l'É-

(1) *Vie de M. de Salvador.*
(2) *St Jean*, chap. XVII, 22.
(3) *St Mathieu.* chap. XVIII, vers 17.

glise (1), et qu'enfin la liberté d'examen, source féconde de divisions, d'erreurs et de corruption profonde, leur donnait au moins le droit que leur refusaient leurs ministres inconséquents avec leurs principes, d'embrasser l'enseignement de l'Église, qui leur paraissait la seule vraie, parce qu'elle remontait, par une succession non interrompue de Pasteurs, jusqu'à Jésus-Christ son divin fondateur.

Mais, depuis 1726, les raisons péremptoires qui déterminaient ces enfants courageux de St-Gilles à rentrer dans le sein de la véritable Église dont ils avaient été si cruellement séparés, sont devenues plus puissantes encore.

Le principe fondamental de la prétendue Réforme a mis dans son jour le plus triste et le plus évident la fausseté de ses doctrines par les fruits de mort qu'elle a produits, et qui se résument dans la négation audacieuse et officielle de la divinité de J. C., au grand scandale

(1) Ps. 75-12.

des âmes droites et honnêtes, que renferment encore ces 70 sectes protestantes, toutes unies cependant par la haine la plus aveugle vouée à l'Église romaine. Des ministres, des docteurs ont fait écho aux mille voix de la libre-pensée, de l'incrédulité la plus éhontée, et, l'Évangile à la main, ont osé nier la divinité de N. S. J. C (1). Dans la confusion indescriptible jetée dans les rangs du protestantisme par ce scandaleux enseignement, dans l'impossibilité de le condamner et de rejeter du sein de la Réforme des frères qui ont la même autorité, l'*inspiration* et l'*assistance du St-Esprit*, on a eu recours à l'autorité civile. Ces consciences si sûres, ces esprits si élevés et si fiers, ces hommes du progrès qui rougissent de reconnaître l'autorité du Pape, successeur de Pierre et héritier de ses prérogatives, de Pierre à qui J. C. a

(1) Christologie, *par le pasteur Coquerel*. — M. de Gasparin se félicite, comme d'un triomphe, de ce que sur 700 ministres, il s'en est trouvé 200 qui croient à la divinité du Christ. (Voyez *Intérêts du protestantisme*, avertissement, p. VII.

confié la conduite des âmes et la garde de son Église (1); ceux-là même ont recours au bras séculier pour mettre l'ordre dans leur sanctuaire désolé. Ainsi croule ce misérable édifice de la Réforme. N'en soyons pas surpris, il est bâti, non sur la pierre ferme, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas, mais sur le sable mouvant des opinions humaines.

Il serait injuste de dire que les religionnaires usaient de représailles. Ce ne fut pas là malheureusement un fait isolé, puisque nous lisons dans l'histoire de l'église de Nîmes par Germain : « Trois cents églises principales démo-
« lies, quatre mille sacristies pillées, un nom-
« bre infini de prêtres et de religieux massacrés,
« quatre batailles données contre leur souverain,
« et l'État exposé en proie aux étrangers, ont
« été les effets pacifiques de la patience de ces
« prétendus persécutés. Il n'y a proprement que
« la religion catholique qu'on peut dire véritable-

(1) Jean, ch. 21, v. 15.

« ment persécutée, non-seulement en Europe, « mais dans toutes les parties du monde; et « encore aujourd'hui il n'y a que les catholi- « ques qui prêchent l'Évangile à la Chine, au « travers de mille contradictions et fatigues, « sans cesse exposés aux souffrances et au mar- « tyre (1). »

DESTRUCTION DE LA BASILIQUE

Nous ne raconterons pas ici les longs et douloureux détails relatifs à la ruine de l'église abbatiale de Saint-Gilles. Qu'il nous suffise de dire que la ville fut assiégée, prise et reprise en 1562, 1567, 1570, 1574, 1575 (2). Comment exprimer l'état déplorable des catholiques durant ces tristes jours ? Les églises et les maisons des chanoines furent incendiées et démo-

(1) Germain. *Histoire de l'Église de Nîmes*. Tom. II, pag. 222.
(2) *Histoire du Languedoc*. Tom. V.

lies (1). L'église abbatiale, on le comprend, ne dut pas échapper à la fureur des Religionnaires. Les grands souvenirs religieux de l'histoire qu'elle rappelait, dans son incomparable majesté, la recommandaient assez aux coups de ces modernes Vandales. Mais d'une part la solidité exceptionnelle de ses murs, et, de l'autre, le refuge assuré qu'elle offrait à ses nouveaux maîtres devaient la conserver quelques années encore. Durant une période de près de quatre-vingts ans, pendant laquelle l'église demeura au pouvoir des Réformateurs, quelle succession de violences, de mutilations, avant d'arriver à une ruine complète !

En 1610, M. de Haupoul, délégué par le Parlement de Toulouse, en qualité de commis-« saire-expert, constate que « cette église offre « d'immenses ruines, qu'elle est découverte et « que toutes les voûtes de dessus sont rompues « et ruinées (2). »

(1) Ménard, *Histoire de Nîmes*. Tom. v, p. 41.
(2) *Notice historique sur saint Gilles et son culte*, par M. Teissonnier p. 174, 175.

Il existait du côté du midi un grand clocher. Un chef des Religionnaires, Abdias de Chaumont, seigneur de Bertichères, se maintint fort longtemps dans cette position formidable, d'où il exerçait sur les catholiques la plus détestable tyrannie (1).

Il est remplacé par de Roise, que nous trouvons encore en possession du fort de St-Gilles en 1622, lorsque Henri de Rohan, un des premiers chefs du parti, lui ordonna de démolir ce fort et de raser jusqu'à terre le vieux bâtiment de l'église (2).

L'histoire nous représente les bandes de démolisseurs arrivés de Sommières et de Marsillargues, s'appliquant avec un zèle digne d'une meilleure cause, à consommer leur œuvre de vandalisme.

Le pouvoir leur échappa enfin, mais trop tard pour notre célèbre et malheureuse église. Dé-

(1) *Notice historique sur saint Gilles et son culte*, par M. Teissonnier, p. 174, 175.

(2) Ménard, *Histoire de Nîmes*, t. V, p. 458.

mantelée en grande partie, privée de son magnifique clocher romano-bysantin, les pans de voûte et le clocher, que M. de Haupoul avait trouvés droits, étaient démolis. Il ne restait plus alors que la crypte, dont le tombeau avait disparu, une voûte du côté du nord, des arceaux surmontant encore les imposantes ruines du chœur, enfin l'incomparable façade avec ses figures d'apôtres, ses dentelures et arabesques, ses chapiteaux et ses lions, que d'autres mains barbares se plairont bientôt à outrager.

Autrefois, tristement penché sur les remparts détruits de Jérusalem, sa patrie, et de son temple renversé, le Prophète des douleurs exhalait sa plainte en ardentes prières et en longs cris de désolation, appelant des jours plus heureux pour ce sanctuaire profané. Tels durent être les sentiments des cœurs chrétiens à la vue de l'église de St-Gilles indignement mutilée, de ce monastère illustre, de toutes ces fondations pieuses qui formaient autour de l'abbaye comme

une couronne de gloire et d'honneur, et dont il restait à peine quelques ruines.

Le moment n'est pas venu encore de saluer sa résurrection. Tertullien disait en parlant du martyre : « Le soldat du Christ renversé dans l'arène subit mille tortures, est accablé par les coups mille fois répétés de ses tyrans persécuteurs ; mais on ne lui fait pas une blessure qui ne le couvre d'une palme, on ne répand pas une goutte de son sang qui ne soit voilée par une couronne ; le nombre de ses victoires l'emporte sur les violences de ses ennemis. » O église de St-Gilles, qui ne puis-je t'appliquer ces paroles d'un grand écrivain des premiers siècles ! Mais non, tu n'as pas livré tes derniers combats ; ton front mutilé est réservé à de plus tristes dégradations ; avant l'heure de ta résurrection glorieuse, de nouveaux outrages t'attendent !

La grande et magnifique façade de la basilique avait résisté aux efforts terribles des Albigeois ; les Réformateurs du XVIe siècle l'avaient

respectée, faisant pour elle une exception, dont l'histoire cependant ne leur doit aucun compte, car elle est obligée de constater que le temps leur manqua et non la volonté. Le nouvel orage qui grondait sur la France devait achever l'œuvre de destruction.

Héritière de la haine de toutes les hérésies contre le Christ et son Église, la Révolution allait renchérir sur le vandalisme des siècles précédents.

A sa voix, le marteau des démolisseurs se lève encore contre ce monument. Les statues qui décorent sa façade sont profanées et mises en pièces. Les saintes images de la Passion du Sauveur, de la Sainte Vierge et des Saints subissent le même sort.

Les restes de l'ancien Chœur, la partie la plus belle et la plus intéressante, majestueux débris qui, en 1622, échappèrent à la barbarie des Vandales commandés par Bertichère, ne trouvera pas grâce devant les impies niveleurs de 1793. Quelques vieillards encore se sou-

viennent d'avoir vu ou d'avoir entendu redire par leurs pères la beauté de ces arceaux élancés du vieux chœur, la hardiesse de ces voûtes à demi-ruinées et respectées par les siècles qui avaient passé sur leurs arcades mutilées sans oser les renverser. Plus impitoyable que les siécles, la révolution voulut avoir raison de ces reliques précieuses de l'art chrétien, témoins pour elle trop importuns d'une foi abhorrée !

La crypte et ses dépendances sont livrées à des usages profanes ; toutes les richesses artistiques que l'église de St-Gilles avait acquises par la générosité des fidèles et ses propres ressources sont impitoyablement livrées aux flammes. Une main pieuse a tracé sur un des arceaux de la crypte le récit de ces actes de honteux vandalisme. L'inscription est ainsi conçue : « *Les siècles à venir sauront qu'en 1793, l'église ci-dessus fut totalement ravagée et toutes les saintes images brûlées snr la place.* »

Dans cet affreux cataclysme, il est aisé de comprendre que le pèlerinage de St-Gilles dut

éprouver un dernier et suprême contre-coup. Désormais le silence des tombeaux va régner dans la crypte sainte, tandis que dans l'église supérieure s'accompliront les honteuses saturnales d'un culte inspiré par l'enfer et contre lequel proteste la raison indignée.

Qui ne souhaiterait à l'Eglise ces « *jours anciens* (1) » dont parle l'Écriture, pendant lesquels il lui était permis d'exercer sa douce influence sur les peuples soumis à son autorité ? Alors comblée des biens de la terre, forte de la protection des rois, elle usait de ses richesses pour soulager les pauvres et pour bâtir des sanctuaires dignes de la gloire et de la grandeur de Dieu. Mais on lui dispute aujourd'hui, avec ses droits et sa liberté, les humbles ressources qui suffisent à peine à l'honneur de son culte et au soulagement des membres souffrants de J.-C. (2). C'est que l'Église doit être jusqu'à

(1) *Rememoramini pristinos dies*, Heb. x, 32.

(2) Nous ne pouvons omettre ici un détail concernant ces dotations si nombreuses faites à l'Église de St-Gilles durant

la fin l'Église des combats. Mais Dieu, dans sa miséricorde, lui réserve par intervalle des jours de gloire et de triomphe. Elle se repose alors dans la paix et se réjouit dans la résurrection de ses œuvres. La découverte inespérée du tombeau de saint Gilles doit nous faire assister à une de ces heures d'ineffable consolation.

les siècles de foi. Une rente de 165 liv. avait été fondée vers l'an 1300 par un généreux Génois, Charles Almando-di-Ripalnado. Chose surprenante, unique peut-être, cette rente a été conservée, seule épave de tant de richesses dévorées par la Révolution, précieuse par son origine et ses souvenirs, bien que lourdement grevée et considérablement amoindrie par l'impôt italien.

CHAPITRE QUATRIÈME

DÉCOUVERTE DU TOMBEAU DE SAINT GILLES. RÉSURRECTION DES PÈLERINAGES.

> *Tu cognovisti sessionem meam et resurrectionem meam.*
>
> Vous avez connu, Seigneur, l'heure de mon abaissement et l'heure de ma résurrection.
>
> Ps. CXXXVIII, 2.

HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

Malgré la tempête qui, tant de fois, s'était abattue sur Saint-Gilles et son monastère, la crypte restait debout, dans un état de conservation presque miraculeuse. Elle avait perdu cependant son plus riche trésor : le tombeau

et les précieuses reliques qu'il renfermait avaient depuis longtemps disparu.

Mais ce monument de la foi et de la piété de nos pères envers l'illustre solitaire de la vallée Flavienne allait-il être voué pour jamais à l'oubli ? Pour la crypte de saint Gilles comme pour le Calvaire, les splendeurs d'une résurrection glorieuse ne devaient-elles pas succéder aux douleurs de la mort, aux humiliations du Prétoire ?

Écoutons à ce sujet les accents émus de Mgr Plantier racontant à ses diocésains l'histoire de la découverte du tombeau de saint Gilles. On croirait entendre saint Ambroise redisant aux fidèles de Milan l'invention des reliques des saints Gervais et Protais, qu'il avait retrouvées dans « *l'ardeur d'un pressentiment prophétique.* »

DÉCOUVERTE DU TOMBEAU DE SAINT GILLES

« Notre incomparable basilique de Saint-
« Gilles avait possédé, dans des siècles anté-
« rieurs, le tombeau de l'immortel solitaire dont
« elle portait le nom. Mais ce sépulcre avait
« disparu depuis le XVI° siècle, si funeste à
« tant de monuments sacrés dans nos provin-
« ces. Avait-il été détruit par le fanatisme de
« la Réforme ? avait-il été caché dans quelque
« abri tutélaire par la piété des fidèles ? Ques-
« tions auxquelles les annales écrites et les tra-
« ditions locales refusaient de répondre. Mais
« un jour vint, où Dieu daigna faire une grâce :
« *Dominus gratiam dedit* ». A peine installé
« dans cette paroisse comme curé, M. l'abbé
« Goubier sentit en son cœur je ne sais quoi
« qui ressemblait au secret présage de saint
« Ambroise « *Ardor præsagii* ». Un ins-
« tinct mystérieux le poussa, comme malgré

« lui, à faire commencer des fouilles dans l'é-
« glise souterraine de Saint-Gilles et sur un point
« désigné. Ingrates d'abord, ces recherches ne
« tardèrent pas à combler de joie celui qui les
« avait entreprises. Sous d'énormes ruines en-
« tassées dans un intelligent désordre, le pic du
« travailleur fit résonner un tombeau (1). A ce
« bruit sourd mais révélateur, un doux frisson
« court dans les veines. On arrive au sépulcre
« d'où il est parti ; nulle inscription ne se mon-
« tre au regard inquiet qui l'interroge ; mais on
« retourne bientôt la pierre qui le recouvre. O
« bonheur ! des lettres grossières, mais dont la
« date et la véracité sont attestées par leur
« grossièreté même, annoncent que c'est là que
« repose le corps de saint Ægidius (2). A l'ins-
« tant, sur notre appel, une commission formée
« d'hommes aussi compétents qu'honorables

(1) 29 août 1865.

(2) Voici l'inscription gravée sur le tombeau :

IN. H. TVML. Q. C.
B. ÆGD.

Dans ce tombeau repose le corps de saint Gilles.

« étudie ce monument avec autant de cons-
« cience que de lumière, et les conclusions de
« son travail proclament bientôt avec fermeté
« que cette tombe est très-authentiquement
« celle du grand solitaire.

« Mais cette tombe n'était pas entièrement
« vide. De nombreux débris d'ossements y re-
« posaient encore. Il s'agissait de savoir s'ils
« avaient appartenu au corps du saint abbé.
« Pour éclaircir ce point de fait, nous avons
« sollicité la nomenclature des reliques de saint
« Gilles, dont Toulouse est en possession. Mon-
« seigneur l'archevêque a daigné nous envoyer
« cet inventaire, muni du sceau de l'archevê-
« ché. Deux médecins ont comparé cette énu-
« mération soit avec les os que nous possédions
« déjà, soit avec ceux que nous avons décou-
« verts dans le sépulcre nouvellement retrou-
« vé ; rien ne se répétait, et tout coïncidait à
« merveille. Prenant ensuite l'histoire, nous
« nous sommes rendu compte des parcelles de
« reliques emportées autrefois chez divers peu-

« ples par la piété des pèlerins; aucun doute « n'est sorti de là pour nous empêcher de re- « garder comme authentiques celles que la Pro- « vidence venait, après trois siècles de dispa- « rition, de ramener sous nos yeux... Nous « n'hésitons plus à déclarer que le tombeau « découvert est le tombeau de Saint-Gilles, que « les fragments d'os contenus dans ce sépulcre « ont fait partie du corps du saint abbé; que « cette tombe et les reliques dont elle est dépo- « sitaire ont droit à retrouver les honneurs de « la vénération publique, et que, pour les si- « gnaler à cette dévotion populaire, dont nous « les estimons dignes, nous autorisons pour le « 22 octobre (1867) la célébration d'une céré- « monie triomphale dans cette crypte, où leur « gloire, si longtemps évanouie, vient de repa- « raître (1). »

(1) Lettre pastorale de Mgr l'évêque de Nîmes, sur la découverte du tombeau de S. Gilles. Octobre 1867.

RESTAURATION DE LA CRYPTE

Le tombeau découvert, il fallait rendre à la crypte quelque chose de cette beauté, ou tout au moins de cet air de décence et de propreté qu'elle avait perdu dans la disparition du tombeau. Un grand travail de réparation allait donc commencer.

Deux choses étaient nécessaires: un zèle ardent et soutenu, une direction intelligente qui disposerait de ressources proportionnées à la grandeur de l'œuvre.

Dieu avait suscité pour cette restauration difficile deux hommes capables de la mener à bonne fin. Le premier, nous l'avons nommé, était le curé de la paroisse, M. l'abbé Goubier. On le verra consacrer à ce travail de réédification tout le zèle de son âme ardente et les talents précieux que le ciel lui avait départis. Le second, M. Révoil, architecte des monuments

historiques, dirigera sans défaillir jamais, au milieu de difficultés sans nombre, les travaux délicats imposés à sa science et à son dévouement. Une subvention spéciale, ajoutée aux subsides de la fabrique par M. le préfet du Gard, seront les premières ressources employées à cette réparation majeure.

Laissons le digne et bien-aimé curé redire à ses paroissiens, dans ce langage que lui inspira toujours et la distinction de son intelligence et la noblesse de son cœur, les détails intéressants de cette grande œuvre.

« Au sud du vieux temple et non loin de la
« porte du cloître, une large pierre romaine re-
« couvrait le puits tristement fameux dans l'his-
« toire du XVI[e] siècle. Objet plein d'intérêt,
« surtout comme souvenir traditionnel du voi-
« sinage de la grotte de St-Gilles, qui, sans
« doute, usait de ses eaux, ce puits, fermé de-
« puis plus de trois siècles, ne pouvait toujours
« demeurer voué à l'anathème de l'oubli. Nous
« voulûmes qu'il fût ouvert : c'était le 1[er] octo-

« bre 1864. Un amas de décombres l'obstruaient « dans une profondeur de plus de sept mè-« tres ; et il fut consolant, depuis, de voir les « fidèles recourir à cette eau sanctifiée par le « sang des martys et d'en entendre louer la « salutaire bienfaisance.

« Plus tard, une transformation sensible s'o-« pérait dans la crypte, et la vie semblait y « renaître radieuse comme aux jours de ses an-« tiques fêtes. Nous ne devons pas oublier que « Dieu l'ayant destinée à être le théâtre de célè-« bres immolations, et plus tard la religion de « nos pères l'ayant convertie en cimetière, elle « devait toujours garder le caractère solennel-« lement grave et lugubre de son passé.......

....

« Or, une première cérémonie sous ces voû-« tes sépulcrales, avant l'heure d'une consécra-« tion définitive au culte des morts, que pou-« vait-elle être, sinon l'office des trépassés?... « (1). »

(1) Mémoires aux fidèles de Saint-Gilles sur les travaux

Mais les événements providentiels accomplis dans la crypte, et que nous avons racontés au commencement de ce chapitre, appelaient une transformation plus complète. Il s'agissait de remettre le tombeau en lumière et d'en faire la clef de voûte de l'édifice entier.

Les fouilles étant comblées et les plans définitivement adoptés, on se mit à réparer avec un art admirable les voûtes, les arcs doubleaux, les piliers et les corniches maltraités par les démolisseurs de diverses époques. On a dit, sans doute avec raison, qu'il était entré dans ce travail difficile autant de matériaux qu'il en faudrait pour édifier une église spacieuse.

Une chapelle rappelant les Confessions des basiliques romaines fut creusée dans la cavité du saint tombeau. Un pavé en mosaïque y fut placé, et une grille, semblable à celles que l'on voit autour des plus beaux monuments de ce

qui ont amené la découverte du tombeau de leur saint patron.

genre dans la capitale du monde chrétien, se dressa autour du sépulcre. Des candélabres à treize branches en surmontent les quatre angles. Les pieux fidèles aimeront, dans les jours de solennités, à les orner de flambeaux, touchant symbole de leur foi et de leur amour pour le grand saint Gilles.

A la tête du tombeau, on remarque un autel antique : c'est celui sur lequel le saint anachorète disait la messe. De l'autel on peut monter dans l'ancien chœur, où se célèbrent, à certaines époques de l'année, les offices solennels établis en l'honneur de la découverte glorieuse du tombeau, et pendant l'octave des morts.

Cinq fenêtres surbaissées et d'une harmonie parfaite avec le reste de l'église donnent une lumière douce à l'église souterraine.

On n'a garde d'oublier, en visitant la crypte, cet escalier à pente douce par lequel les moines descendaient de l'église haute pour celébrer l'office canonial (1).

(1) Extrait de l'*Histoire de l'invention du tombeau de saint Gilles*, par M. J-M. Trichaud.

Derrière l'escalier ont été recueillies en grande partie les pierres amoncelées sur le saint tombeau et que l'on peut appeler des pierres précieuses. Voici déjà un monolithe en pierre froide ; à la suite un sarcophage en marbre blanc, avec des sculptures d'une grande beauté, représentant l'entrée des rois Mages à Jérusalem ; il est du IVe siècle. Puis apparaissent successivement des débris d'anciennes chapelles, colonnes, chapiteaux, corniches, frises, figurines, etc. etc. On les croit des restes de la basilique supérieure.

Si nous rapprochons de ce tableau le triste état de la crypte avant ces réparations nécessaires, nous serons bien forcés de nous écrier : « *Digitus Dei est hic*, » le doigt de Dieu est ici. La main de l'homme s'était déshonorée en défigurant l'œuvre sainte des âges de foi ; la main de Dieu s'est révélée dans sa force et dans sa bonté ; elle a donné au monument sacré une seconde vie et l'a fait sortir de ses ruines. Hier encore, c'était en tremblant que le visiteur s'a-

venturait sous ses voûtes sombres, rendez-vous infect des oiseaux nocturnes : aujourd'hui en élevant les regards vers ces voûtes transfigurées, on croit voir une tente splendide dressée sur la tête du voyageur pour le protéger contre les feux ardents du soleil. Hier on ne respirait dans ces lieux abandonnés que des exhalaisons d'une humidité malsaine; aujourd'hui l'encens du sacrifice s'unit au parfum plus précieux de la prière des fidèles et du pasteur, pour offrir à l'âme chrétienne comme une émanation du ciel.

RÉSURRECTION DES PÈLERINAGES

Ne soyons pas surpris qu'une ère nouvelle s'ouvre pour cette crypte et ce tombeau onze fois séculaires. Les hérésies et les révolutions ont pu défigurer le marbre, briser les inscriptions, remplir les puits de victimes innocentes et pures : jamais elles n'ont pu complétement effacer de la mémoire ce que Dieu y

avait écrit par la vie de ses saints. Nous nous écrierons ici avec Lacordaire : « Ce qui est « gravé sur l'autel par le culte et dans le cœur « par la prière, dure plus que le marbre et que « l'airain ; et les rois qui n'ont que l'histoire « pour vivre, ont assurément moins que ne « donne à leurs apôtres l'âme des généra- « tions (1). »

Mgr Plantier, dans son remarquable mandement cité plus haut, avait surtout émis le vœu que la chaîne brisée des anciens pèlerinages au tombeau de saint Gilles, fût renouée par la découverte presque miraculeuse de ce même tombeau.

« Verrons-nous, » s'écriait l'illustre prélat, « un avenir stérile succéder à un passé si fécond ? « Ce sépulcre n'aura-t-il été rendu à nos hom- « mages que pour être solennellement convaincu « d'impuissance ?.... C'était autrefois une source « de résurrection et de vie qui jaillissait de

(1) *Sainte Marie Madeleine*, page 146.

« cette pierre, sur laquelle planait l'ombre du « grand anachorète, et ceux qu'il avait réjouis « par des prodiges s'en retournaient dans leur « patrie par tous les chemins du globe, chan- « tant en l'honneur de saint Ægidius des hym- « nes de reconnaissance et d'admiration. »

Votre parole sera entendue, ô saint Pontife; et le pèlerinage de saint Gilles, dont vous avez rouvert les voies par votre éloquence et votre exemple, deviendra de nouveau pour notre Saint une cause de gloire, et pour vos enfants, un principe d'édification et de ferveur.

Mgr Plantier voulut être le premier pèlerin de la crypte restaurée et se placer ainsi à la tête des foules pieuses qui viendront désormais s'agenouiller auprès du glorieux tombeau.

INAUGURATION SOLENNELLE DE LA DÉCOUVERTE DU TOMBEAU

C'était le 22 octobre 1867, l'heure du triomphe avait sonné; le sépulcre sacré allait retrouver les honneurs d'un culte public.

Les évêques de Nîmes et de Digne arrivaient à St-Gilles, au milieu des acclamations et des cris de joie de la population. Les rues avaient été transformées en longues et fraîches galeries de verdure. Les cloches lancent dans les airs leurs plus joyeuses volées, tandis que les prêtres, arrivant de toutes les avenues, se groupent autour de Mgr de Nîmes, qui va consacrer le nouvel autel de la crypte.

Après cette première cérémonie, une grand-messe pontificale fut célébrée à l'autel supérieur par l'évêque de Digne, Mgr Meirieu, que la ville de St-Gilies compte avec orgueil au nombre de ses plus illustres enfants.

Le soir aux vêpres, Mgr de Cabrières, aujourd'hui évêque de Montpellier, alors vicaire-général de Nîmes, monta en chaire, et, pendant quelques instants trop courts, tint sous le charme de sa parole sympathique l'immense auditoire qui remplissait la crypte.

Nous ne disons rien de cette magnifique procession qui se déroula, après les vêpres, à travers nos rues admirablement décorées, de cette façade de la basilique dessinée par des milliers de lumières. Ce qu'on n'oubliera jamais, c'est cet instant solennel où, du haut d'un autel splendidement orné et s'élevant sous la porte principale, la bénédiction du T.-S. Sacrement fut donnée à cette foule recueillie qui refluait au loin dans les rues adjacentes (1).

« Quelques jours après, à l'issue des vêpres, Mgr de Digne procédait à la cérémonie de la déposition dans le tombeau des reliques qui en avaient été extraites lors de la découverte. Une

(1) *Extrait de la Semaine religieuse de Nîmes*, 20 octobre 1867.

allocution appropriée à la circonstance fut prononcée par l'éminent prélat.

« En descendant de chaire, le pontife, revêtu de la chape et portant la mitre sur la tête, s'est dirigé vers l'autel provisoire sur lequel les restes sacrés de saint Gilles reposaient depuis le matin. Les prenant ensuite avec une piété touchante, Sa Grandeur vint se placer devant le tombeau déjà ouvert.

« Dès qu'elle s'est inclinée dans l'enceinte grillée pour déposer la boîte en plomb scellée par Mgr Plantier, il s'est produit au sein de la foule un tel frémissement de bonheur, que, n'était le respect imposé par la majesté de la cérémonie, l'ardeur de sa foi eût éclaté en transports. Aussitôt tous les enfants infirmes sont déposés sur la pierre qui venait de dérober les reliques du saint patron aux regards de la foule. Les sanglots, jusques-là comprimés, faisaient explosion et les larmes coulaient de tous les yeux (1). »

(1) Extrait des notes de M. l'abbé Goubier.

De si beaux commencements devaient être couronnés de succès, Depuis lors, chaque année, le jour anniversaire de la découverte du tombeau conduisit à St-Gilles de nombreux pèlerins. C'est d'abord la paroisse de Vauvert, puis celle de Valabrègues, sous la direction de son curé, M. l'abbé Bieau, enfant de St-Gilles; plus tard ce sont les membres de l'Œuvre du Suffrage de Nîmes et les Religieux de l'Assomption avec une partie de leurs élèves.

NOUVELLES TRISTESSES

Mais quelques mois après, l'église de St-Gilles devenait veuve. Une mort prématurée venait frapper son pasteur, le digne et regretté M. Goubier. Il avait restauré la crypte après lui avoir rendu son précieux trésor. « *Le zèle de la maison du Seigneur l'avait dévoré.* » Dieu trouva ses jours remplis et se hâta de l'appeler à lui pour le récompenser (1).

(1) 1er mai 1872. Ses restes ont été déposés dans la crypte,

Un successeur, digne de recueillir ce riche héritage, lui fut donné (1). La mort vint de nouveau frapper à ce presbytère, et ses coups plus imprévus encore ravirent à ce troupeau doublement désolé un pasteur que ses enfants connurent à peine, tant fut rapide son passage au milieu d'eux.

Ce voile de deuil jeté à deux reprises sur la paroisse de St-Gilles, retarda pour un temps l'élan des pèlerinages.

RÉSURRECTION DU PÈLERINAGE

Un troisième curé est nommé. Il se montre désireux de continuer l'œuvre de ses devanciers. Le ciel, après des jours de tristesse, semble vouloir bénir ses efforts. De précieux encou-

devant la Confession de saint Gilles. En face, depuis près d'un demi-siècle, se trouve la tombe d'un autre curé de St-Gilles, M. Dorthe, dont la mémoire vivra éternellement bénie au sein de la population.

(1) M. l'abbé Bastien, décédé le 25 juin 1873.

ragements lui viennent en aide. M. Baudon, président des Conférences de St-Vincent-de Paul, veut bien, à l'occasion du rétablissement de la Conférence à St-Gilles, recommander notre pèlerinage aux membres de cette association éminemment catholique (1). Quelques mois après M. Baudon venait lui-même accomplir un pèlerinage à saint Gilles.

L'organe officiel des pèlerinages en France (2) rappelle aux pèlerins des Saints Lieux le souvenir des Croisés, qui s'arrêtaient au tombeau de saint Gilles avant de partir pour la terre sainte ; il fait connaître les titres qu'offre encore à leur dévotion cette tombe d'un humble solitaire, auprès de laquelle tant de grandeurs vinrent se prosterner autrefois.

Ces éloges décernés au pèlerinage de St-Gilles par des voix aussi autorisées, produisent d'heureux résultats.

(1) *Bulletin des Conférences St-Vincent-de-Paul*, juin 1876.
(2) *Le Pèlerin*, n° du 11 mars 1876.

Déjà, le 29 août 1873, huitième anniversaire de la découverte du tombeau, M. l'archiprêtre d'Arles, curé de St-Trophime, arrivait à St-Gilles accompagné de sa maîtrise et d'un clergé nombreux et prêtait son honorable concours à la fête. Une messe était exécutée par les hommes et les enfants de St-Trophime. Le soir, dans un éloquent discours, M. l'archiprêtre montrait l'alliance qui avait uni, dès les premiers siècles, les deux églises de St-Gilles et d'Arles, alliance qui allait toujours se fortifiant, malgré le cours des âges et des révolutions.

L'année suivante, les fêtes de St-Gilles étaient rehaussées par la présence du Révérendissime Père Edmond, abbé des Prémontrés. Fils dévoué de saint Norbert, qui, lui aussi, avait visité St-Gilles et son antique basilique, il venait, à la tête de sa communauté, accomplir un pèlerinage précieux à son cœur.

On vit plus tard un grand nombre de pèlerins de Cette, conduits par l'infatigable curé de St-

Louis, M. l'abbé Gaffino, pèlerin des Saints Lieux, rendre au tombeau de saint Gilles les hommages de leur pieux respect et de leur ardent amour. Une année n'était pas encore écoulée, et la même ville de Cette offrait une seconde fois ce consolant spectacle.

Tous les ans, les nombreux fidèles qui accourent du fond de la Provence, lors des fêtes des Saintes-Maries-de-la-mer, font une halte à St-Gilles, pour y vénérer le saint tombeau.

PÈLERINS DIVERS

A côté de ces pèlerinages accomplis par les foules, que de noms recommandables n'aurions-nous pas à mentionner ici! Pèlerins isolés, il est vrai, touristes ignorés, mais unissant, pour la plupart, à leur foi dans l'intercession du grand Saint, l'amour passionné de l'art chrétien et une vive admiration pour les restes mutilés de l'antique basilique. Leurs noms sont

religieusement conservés dans les *Archives du pèlerinage.*

Mais le pèlerin que nous ne saurions oublier ici, c'est Mgr Plantier, l'illustre évêque de Nîmes. Quelques jours à peine le séparaient de la mort, et on le vit, malgré son état de faiblesse extrême, descendre dans la crypte et se prosterner devant ce tombeau, dont il avait inauguré la découverte presque miraculeuse et redit les gloires impérissables, dans l'admirable lettre pastorale que nous avons citée plusieurs fois. C'était le 11 mai 1875; le 25, Monseigneur rendait sa belle âme à Dieu.

MGR BESSON, ÉVÊQUE DE NIMES

Le Seigneur dans sa miséricorde, allait donner au pèlerinage de St-Gilles deux nouveaux témoignages de son amour pour nous, digne couronnement de tant de grâces précieuses et de visites illustres.

Le premier fut la visite de Mgr Besson notre évêque bien-aimé, digne à tous égards d'occuper le siége de Nîmes, illustré par la gloire immortelle de tant de grands prélats. Il nous fut doux d'entendre cette parole éloquente dire tout ce que son cœur éprouvait d'amour et d'admiration pour le grand Solitaire de la vallée Flavienne. Nous étions heureux de l'entendre parler, avec cette rare érudition qui le distingue, de toutes les gloires de notre pèlerinage, heureux surtout quand il affirmait que lui, évêque de Nîmes, voulait lui rendre tout son éclat que lui a ravi le malheur des temps, en rapportant, si Dieu bénissait son entreprise, les précieuses reliques de saint Gilles déposées pour un temps dans l'église de St-Sernin à Toulouse. Là, sans doute, elles sont honorées comme elles méritent de l'être; mais leur place est dans notre crypte, onze fois séculaire, élevée par la foi des générations, sous la bénédiction des Papes et avec les aumônes de toute la chrétienté pour les posséder et les conserver à jamais.

PÈLERINAGE DES CONFÉRENCES DU MIDI

La visite de Mgr Besson à St-Gilles porta bonheur à son pèlerinage, ses bénédictions produisirent bientôt leur fruit, sa prière de Pontife et de Père fut exaucée.

Monseigneur quittait St-Gilles le 15 avril, et le 29 du même mois un pèlerinage composé des conférences de St-Vincent-de-Paul, des trois diocèses de Montpellier, Nîmes et Aix, au nombre de quatre cents hommes, arriva à St-Gilles pour l'édifier et lui rappeler la gloire de ses anciens jours. — La presse de la province et même de Paris redit, pendant plusieurs jours, la beauté et la grandeur de ce pèlerinage, mais ce qui l'a rendu plus cher encore et plus impérissable dans le souvenir qu'il a laissé dans tous les cœurs, c'est la bénédiction qui lui fut envoyée de Rome par Pie IX, dans un télégramme adressé en son nom par le cardinal secrétaire

d'État, Mgr Siméoni, aux conférences de St-Vincent-de-Paul de Montpellier, Nîmes et Aix, réunies à St-Gilles.

Les membres des conférences, après avoir assisté aux offices solennels dans l'antique basilique et s'être occupés des pauvres et des classes ouvrières dans plusieurs séances, quittèrent St-Gilles au milieu des flots pressés d'une population sympathique et reconnaissante.

Une plaque commémorative en marbre a été offerte par les Conférences et placée au bas de la statue du roi saint Louis dans la crypte.

EMBELLISSEMENT DE L'ÉGLISE SUPÉRIEURE

Tandis que la crypte et son tombeau recevaient les témoignages d'un empressement unanime, l'église supérieure héritait d'une part non moins précieuse des mêmes hommages de dévouement généreux.

Douze fenêtres, fermées sans doute par un

motif de déplorable économie, ont été remises en lumière. De riches verrières dues, en partie, à la piété des familles chrétiennes de la paroisse, rappellent, avec la générosité des donateurs, la vie et les exemples de Jésus-Christ, le roi des Saints, de sa Mère Immaculée, de saint Gilles et des principaux Saints vénérés dans la paroisse. Des statues monumentales embellissaient le chœur, pendant que se dressaient dans la crypte, à côté du tombeau de saint Gilles, les deux figures les plus illustres et les plus chères à notre cité : nous avons nommé saint Louis et Clément IV.

PÈLERINS ÉTRANGERS

Cet élan religieux, en faveur de la basilique de St-Gilles, sera partagé par les chrétiens des pays les plus éloignés. Chaque jour amène dans notre crypte de nombreux anglais. Qu'il nous soit permis de citer M. et Mme John Ar-

cher Honblon, le noble possesseur du château d'Hallingbury, près Stortford, dont l'église est dédiée à saint Gilles; Henri Brid, H. R. Siddin, Révérend J. Veré Bagne, professeurs à l'université d'Oxford; Mlles Helen Taylor et Helen de Zoëte, G. W. de Lisle, C. San Key, H. Richardson, professeurs au collége de Marlborough; C. J. Kinght, architecte à Londres.

ENCORE LA BELGIQUE ET L'ANGLETERRE

Nous avions pu nous rendre compte, par les visites des pèlerins venus de lointaines régions à St-Gilles, des sentiments qui animaient leur cœur pour notre grand patron. Nous les voyions s'unir aux accents d'une prière commune à laquelle nous les avions conviés. Ils croyaient retrouver, devant le tombeau de saint Gilles, la patrie qu'ils avaient quittée, et, avec elle, les symboles du même culte, les images du même Saint que leur avaient légués leurs aïeux.

Des témoignages non moins consolants nous arrivaient aussi des extrémités de l'Angleterre et de la Belgique. Ils nous prouvaient d'une manière certaine la vitalité du culte de saint Gilles dans ces contrées. Un jour il nous fut donné de faire par nous-même la douce expérience de la réalité de ces sentiments qui devaient nous être si chers.

Bruges, une des villes les plus importantes de la Belgique, justement fière de posséder quelques gouttes du précieux sang du Sauveur, est, aux yeux des habitants de St-Gilles, célèbre à d'autres titres encore. Là s'élève une paroisse dédiée à saint Gilles, paroisse que sa piété, son zèle et son admirable organisation rendent digne de marcher en première ligne sous la bannière de l'illustre solitaire de la vallée Flavienne. Combien fut grande notre émotion à la vue d'une relique insigne de saint Gilles conservée dans cette église ! C'est un bras enchâssé dans le cristal, surmonté d'une main en argent ; il est de la part des fidèles l'objet de la plus grande vénération.

Mais au milieu de tous ces cœurs dévoués au culte de saint Gilles, il en est un que nous ne saurions oublier. C'est M. l'abbé Rembry, chanoine de la cathédrale de Bruges, et secrétaire à l'évêché.

A côté de ce prêtre nous aimons à placer le nom de M. l'abbé V. Vanaecke, chapelain du Précieux-Sang, digne émule du chanoine Rembry dans sa foi et sa confiance en saint Gilles.

Nous ne sommes pas tenté d'attribuer à notre humble personne les témoignages d'estime que nous ont valus, dans la cité de Bruges, nos rapports intimes avec plusieurs ecclésiastiques distingués, et en particulier avec M. l'abbé Rembry. Le titre de curé de St-Gilles était tout à leurs yeux. Le prêtre obscur qui passait au milieu d'eux appartenait au diocèse de Nîmes, alors en deuil de son premier pasteur, Mgr Plantier. Bruges avoit entendu l'illustre orateur, et les échos de cette voix éloquente étaient encore vivants dans toutes les âmes. C'est à ce double titre que nous pûmes agréer, pour les

renvoyer à ces deux grandes mémoires, à notre évêque regretté et au patron de notre église, les paroles bienveillantes de M. le représentant de Clerq, et les procédés pleins de délicatesse dont nous fûmes l'objet de la part du clergé réuni au presbytère de St-Jacques, dont Bruges célébrait la fête.

L'Angleterre, on le sait, a été dévouée dans tous les temps au culte de saint Gilles, et rien, malgré les ruines amoncelées par la Réforme, n'a pu lui arracher l'image vénérée et bénie de notre Saint.

Londres a donné au reste de l'Angleterre l'exemple de cette surprenante fidélité. Une paroisse importante est dédiée à saint Gilles; un quartier populeux porte son nom. Il nous a été donné d'y recevoir la bénédiction de l'illustre cardinal Manning. Son Éminence daigna nous admettre dans son palais et nous exprimer les vœux les plus ardents pour la restauration de l'antique basilique de St-Gilles, renversée, elle ne l'ignorait pas, par les prétendus

réformateurs du XVIᵉ siècle. « Oh ! priez pour « cette ville de Londres, » nous disait le cardinal en nous bénissant, « offrez mon souvenir « affectueux à John Archer Honblon, mon « condisciple d'Oxford, et que le ciel vous « aide dans votre pieuse entreprise, vous le « prêtre du grand évêque de Nîmes, qui fut mon « ami. »

Le lendemain, l'église paroissiale du château de Hallingbury, consacrée à saint Gilles, recevait la visite de deux ecclésiastiques. L'un, nouveau catholique, appartenait au Carmel de Londres ; l'autre était le curé de St-Gilles, en France. La famille Archer Honblon, après une réception comme savent en faire les familles opulentes de l'Angleterre, avait bien voulu accompagner ses hôtes dans cette église réparée par ses soins.

Cettc église est un des plus curieux monuments de l'architecture du moyen-âge encore debout au sein de l'Angleterre. Son style est gothique. Une tour romane, dans laquelle est

enchâssée la statue de saint Gilles, en surmonte le porche. Un arceau du même style sépare le chœur du reste de l'église. Une fenêtre latérale murée rappelle les ouvertures pratiquées au moyen-âge, et appelées, à cause de leur usage, *fenêtre des lépreux*. Un autel se dresse dans le chœur; des stalles admirablement sculptées, et sur lesquelles se font remarquer les statues de saint Gilles et de sainte Catherine, en ornent l'entrée.

Devant ces restes bénis du catholicisme, conservés avec tant d'amour et restaurés avec un goût exquis, notre âme fut émue. Elle éprouva un sentiment de muet étonnement à la vue de cette passion mystérieuse pour un culte qui ne cache plus là que des symboles et ne rappelle guère que des souvenirs. Ce phénomène de l'anglicanisme a fait dire à un auteur célèbre: « Quand je vois l'église anglicane se passion- « ner ainsi pour les restes de ce culte catho- « lique, je me représente une mère ayant perdu « l'objet de sa tendresse et pressant sur son

« cœur le berceau vide d'un enfant qui n'est « plus (1). »

A ce sentiment d'étonnement muet je ne pus qu'ajouter une parole d'espérance et d'adieu : « Au revoir, m'écriai-je, en saluant l'honorable famille dont j'avais reçu la plus bienveillante hospitalité, laissez-moi espérer qu'un jour, plus tard, il me sera permis de monter à l'autel dans cette église, rendue par les prières de saint Gilles au centre de la vérité catholique, dont elle fut autrefois une des gloires les plus chères.

Après ces témoignages recueillis en faveur du culte de saint Gilles dans ces contrées, n'est-il pas permis d'espérer ? Les semences précieuses de vérité, les étincelles d'un ardent amour pour le grand patron de la vallée Flavienne, demeureront-elles toujours stériles au sein de ces populations ? La foi ne pourra-t-elle ja-

(1) Nettement, *Introduction aux Conférences du cardinal Wiseman*.

mais, par leur influence, reprendre son empire au milieu de ces multitudes dont elle fut proscrite aux jours d'aveugles persécutions ? Qui oserait l'affirmer ? Espérons-le plutôt, comme le feu divin transporté des splendeurs du Temple et caché, sous l'inspiration des prêtres, dans les profondeurs de la terre, s'éteignit pendant de longues années et s'élança plus tard en flammes brillantes vers le ciel d'où il était descendu (1) ; ainsi, la confiance de l'Angleterre et son culte envers saint Gilles et les saints patrons dont elle a conservé l'impérissable souvenir deviendront le point de départ et la force de son retour à la vérité, comme ils l'ont été déjà pour un grand nombre de ses enfants.

ÉTAT ACTUEL DE LA PAROISSE

Si l'on compare l'état religieux de saint Gilles de nos jours à celui du moyen-âge, on sera

(1) 2. Machab. I, 19.

tout d'abord frappé d'une douloureuse surprise, et l'on se demandera comment un changement aussi considérable a pu s'opérer. Il n'est pas rare dans l'histoire de constater ce triste effet produit par les révolutions au sein des cités non moins florissantes autrefois. Mais ne reste-t-il pas encore à St-Gilles de quoi se consoler dans les ressources du présent des disgrâces et des pertes subies dans le passé ? n'a-t-elle pas encore ses imposantes ruines qui lui attirent de toutes les parties du monde des pèlerins pieux et des artistes distingués ; sa crypte qui fait l'admiration du monde avec le portail de sa basilique qui demeure, bien que mutilé, le *nec plus ultrà* du genre Bysantin (1) ? n'a-t-elle pas surtout conservé la foi de ses ancêtres, la foi catholique ? Certes, à la pensée de tous les efforts tentés depuis des siècles pour la lui arracher,

(1) L'abbaye de St-Gilles a été le centre du style Goth. pur. St-Gilles, Cluny et Sens sont les trois foyers successifs où se perfectionna la grande architecture religieuse.

(M. DE SAINT-ANDÉOL.)

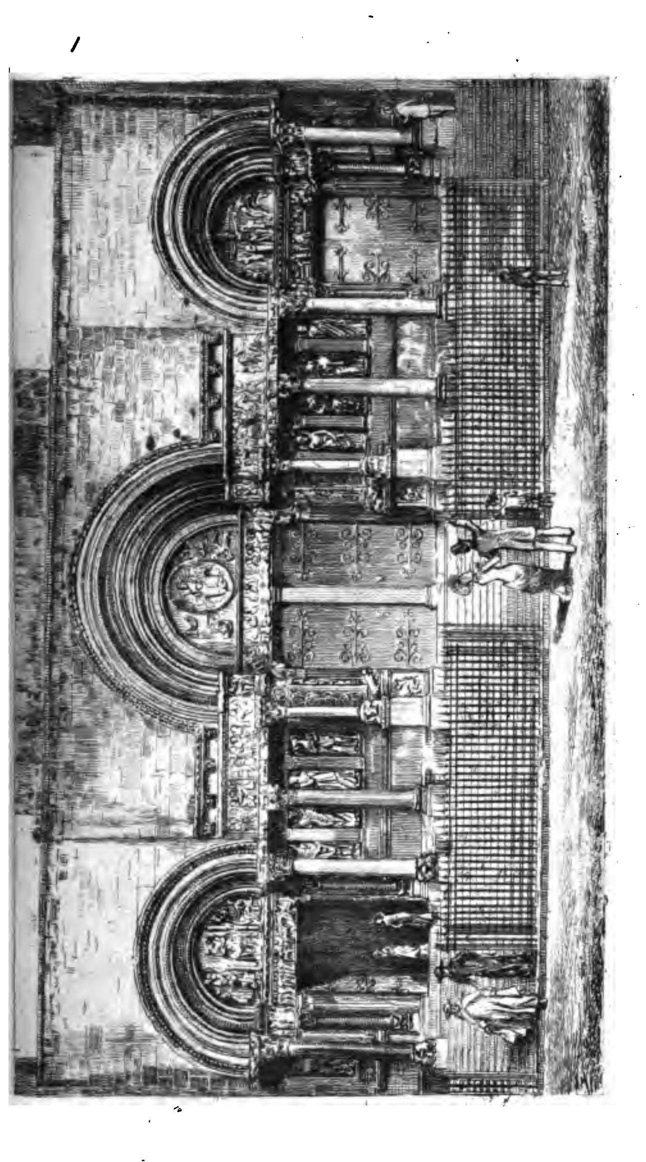
au souvenir de la domination que les Albigeois et les Calvinistes exercèrent par la terreur durant de longues années, sans venir à bout de la déraciner ni même de l'amoindrir, puisque le nombre des enfants séparés par l'hérésie de l'église mère est à peine de 270, on peut le dire avec raison : « Le doigt de Dieu est là. »

L'antique abbatiale restaurée, ornée et embellie chaque jour avec plus de soin, remplie les jours de fête et le dimanche d'une foule pieuse et recueillie ; les sacrements fréquentés même pendant les jours de la semaine ; un clergé réduit, il est vrai, à quatre membres et jouissant dans sa modeste pauvreté de l'affection et du respect de tous, parce que l'on sait qu'il compatit aux peines et aux souffrances de ses frères, et qu'il s'efforce de les soulager selon les trop faibles ressources dont il peut disposer, tout en lui prodiguant le pain de la parole et de la vérité ; deux communautés florissantes, l'une, composée de huit Frères des Écoles chrétiennes, donne tous ses soins à la jeunesse de

de la paroisse qui se presse par centaines dans les classes trop étroites pour les contenir toutes, l'autre, sous la direction des filles de la Charité dont l'établissement à Saint-Gilles remonte à plus de cent ans, partage ses travaux continuels entre les cinq cents jeunes filles qui fréquentent leurs classes, les malades, les salles d'asile, les cinquante orphelines qu'elles élèvent et la nouvelle maison des vieillards qui s'ouvre à cette heure; quel tableau consolant pour tout cœur chrétien !

Ajoutez à cela une Conférence de St-Vincent de Paul, des cercles religieux, des sociétés pour la jeunesse chrétienne, des bibliothèques religieuses qui offrent un aliment au zèle du clergé, des communautés et des laïques pieux de la paroisse. Plusieurs confréries de jeunes filles, de femmes chrétiennes et d'hommes constituent dans son sein une phalange sacrée consacrée à Dieu et à l'Église. N'y a-t-il pas là une bien douce consolation et un sujet de grande espérance en fa-

veur d'une population qui ne compte pas sept mille âmes et qui produit toutes ces merveilles de charité, de zèle et de foi.



CHAPITRE CINQUIÈME

LA BASILIQUE DE SAINT-GILLES

« *Vidi Jérusalem novam... paratam sicut sponsam ;... et audivi vocem magnam de throno dicentem : Ecce tabernaculum Dei cum hominibus.* »

« Je vis la nouvelle Jérusalem, parée comme une épouse... et j'entendis une voix qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes... »

Apoc. XXI, 2, 3.

Un grand pape avait dit de la basilique de St-Gilles : « Elle sera la plus belle basilique du monde. » Trois églises en occupaient l'emplacement, quand on voulut jeter ses fondements en

1116 : (1) Notre-Dame, la plus petite, l'église Saint-Pierre, que saint Gilles avait construite, et celle que les moines de la vallée Flavienne élevèrent à la mémoire de leur père, le grand Ægidius. Qui nous redira la magnificence de ce temple, dont la majesté ne put cependant arrêter l'aveugle fureur de démolisseurs impies ? Quelle grandeur dans ses proportions ! quelle perfection dans l'exécution de ce plan admirable, apporté par les moines de Cluny, dignes émules, en lumière et en sainteté, de leurs frères de l'abbaye de Saint-Gilles !

L'église mesurait 94 mètres de longueur sur 25 mètres 50 de largueur dans œuvre. L'ancienne sacristie, dont la voûte est haute de 15 mètres, est la seule partie intérieure de l'édifice qui ait

(1) Cette date est confirmée par l'inscription suivante qu'on peut lire sur un de ses murs extérieurs, côté sud de l'église : *..... O DNI MCXVI HOCT TEPIT..... GIDII. ÆDIFICARI CŒPIT.... AP FER II IN OCTAB. PASCHE. — Anno Domini 1116 hoc templum sancti Gidii ædificari cœpit mense aprilis feria secunda in octavi Paschæ.*

La construction de ce Temple a été commencée l'an du Seigneur 1116, au mois d'avil, en la 2e férie de l'octave de Pâques. (Lundi de Pâques).

échappé à la destruction. Or, cette portion, appartenant à l'un des bas-côtés de l'ancien monument, était dépassée de beaucoup, en hauteur, par la nef principale.

La voûte actuelle, reconstruite en 1655, a conservé la même largeur ; sa longeur a été réduite à 49 mètres 50.

Le vieux chœur, dont les vestiges sont grandioses, se voit encore, au dehors, avec ses formes bien dessinées, ses nombreuses chapelles et l'un de ses escaliers qui conduisaient aux tribunes, connu dans le monde des arts sous le nom de *vis de Saint-Gilles* (1).

(1) Ce vieux chœur est entouré d'une grille ; on y rencontre de nombreux cénotaphes.

Depuis plusieurs années, un enfant de la catholique et fidèle Bretagne, M. Eugène Chèvremont, percepteur à St-Gilles, consacre ses loisirs et ses ressources personnelles à l'embellissement de ces ruines, au milieu desquelles vient d'être érigée une statue de la Sainte Vierge, sous le vocable de Notre-Dame des Ruines.

VIS DE SAINT-GILLES

C'est un des plus riches spécimens de l'art au XII[e] siècle. Écoutons Rondelet, dans son « *Art de bâtir* », cité par M. Révoil.

« Cette vis est une espèce de voûte annu-
« laire, disposée pour soutenir les marches
« d'un escalier tournant autour d'un noyau
« plein. Le nom par lequel on la désigne lui
« vient de ce que la première voûte de ce genre,
« exécutée en pierre de taille, a été faite au
« prieuré de Saint-Gilles. Le trait de cette voûte
« passe pour un des plus difficiles de la coupe
« des pierres, parce que toutes les surfaces des
« voussoirs sont gauches et les arêtes à double
« courbure. »

FAÇADE

Mais, de toutes les parties de l'antique basilique, il n'en est pas de mieux conservée et il

n'en fut jamais de plus riche que la façade.

« Sur cette façade, appelée le *nec plus ultrà* « de l'art bysantin, s'est épuisé, » dit Mérimée, « tout le caprice, tout le luxe de l'ornementa- « tion bysantine. Elle se présente comme un « immense bas-relief de marbre et de pierre, où « le fond disparaît sous la multiplicité des dé- « tails ; il semble qu'on ait pris à tâche de ne « pas y laisser une seule partie lisse : colonnes, « statues, frises sculptées, rinceaux, motifs em- « pruntés aux règnes végétal et animal, tout « s'enlace, se confond. Des débris de cette fa- « çade, on pourrait décorer des édifices somp- « tueux. Devant tant de richesses, prodiguées « avec une profusion inouïe, le spectateur « ébloui d'abord, attiré de tous les côtés à la « fois et ne sachant où arrêter ses regards, a « peine à reconnaître des formes générales. » Aussi c'est une justice que lui a rendue, dans ces derniers temps, l'éditeur de la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ* par M. L. Veuillot, en faisant figurer la façade de l'église de St-Gilles,

au milieu des chefs-d'œuvre de l'art chrétien, dont cette mosaïque est émaillée.

Nous ne saurions mieux dépeindre les merveilles de ce riche frontispice qu'en empruntant sa description à la savante étude de M. Révoil (1), qui a voulu nous y autoriser. Qu'il reçoive l'expression de notre reconnaissance.

Nous laissons parler ici l'éminent architecte.

DESCRIPTION DE LA FAÇADE

« Encadrée dans deux petites tourelles, la façade de l'église de Saint-Gilles s'arrête par une ligne droite au dessus de l'archivolte de la porte principale.

Cette façade est percée de trois portes, surmontées chacune d'un tympan et d'archivoltes, dont les premières moulures sont enrichies de perles et d'oves. L'archivolte de la porte prin-

(1) *Architecture Romane du Midi de la France*, par Henri Révoil, architecte du gouvernement, 3 vol. in-folio. V. A. Morél, éditeur à Paris, 13, rue Bonaparte, pag. 56 et seqq.

cipale repose, à droite et à gauche, sur une corniche ornée de feuilles et supportée, de chaque côté, par quatre consoles. Ces huit consoles sont ornées de têtes de lion, de bélier, d'aigle, d'une grande feuille et de figures d'anges.

Un pilastre cannelé, avec base et chapiteau à simple moulure, partage en deux l'entrée principale. Un grand linteau sculpté, portant le tympan, repose sur ce pilastre, et, à ses extrémités, sur deux pilastres pareillement cannelés, l'un couronné par un taureau ailé, l'autre par un aigle, tous deux formant console. A la hauteur de ce linteau, de chaque côté, règne une frise ornée de bas-reliefs. Elle s'arrête aux archivoltes des portes latérales et sur l'aplomb de la corniche à corbeaux sculptés dont nous venons de parler. Cette frise, à droite et à gauche, est supportée, au retour, par une contre-frise à rinceaux, placée elle-même sur neuf figures reposant sur des lions qui dévorent des corps humains ou des animaux. Sur la face principale cette frise s'appuie sur un pilastre

orné des plus ravissantes arabesques, et, vers son extrémité, sur une colonne à l'aplomb de la saillie. Deux colonnes accouplées forment, de chaque côté, un avant-corps assez saillant, posé sur un piédestal, dont les moulures se profilent avec le socle principal. Entre les colonnes et en arrière-corps, dans des niches séparées par des pilastres cannelés, sont placées quatre grandes statues de même dimension que celles de l'embrasure de la grande porte. Ces statues reposent sur un double socle; une frise à rinceaux règne au-dessus des corniches. Le grand soffite formé par la saillie de la grande frise à sujets et à personnages, est orné de rosaces dans les caissons.

Chaque entrée latérale est entourée d'une décoration uniforme et surmontée d'une archivolte divisée en deux parties principales : la première, plus en retraite que l'autre, entoure le tympan et s'asseoit sur le retour d'une nouvelle frise ; la seconde partie de cette archivolte retombe sur deux colonnes qui viennent s'aligner sur l'aplomb de la grande frise.

Dans chaque angle de la façade une statue, de même dimension que les précédentes, enchâssée dans une niche, repose sur le double socle qui se continue à la même hauteur.

Le tympan de la porte à gauche représente la Vierge-Mère, assise sur un trône, portant son Fils bénissant les trois Mages, qui lui offrent leurs présents. Dans l'extrémité, à droite, l'ange apparaît à saint Joseph, assis sur une sorte d'escabeau. Ce tympan est la seule partie de la façade portant des traces évidentes de peinture.

Celui de la porte principale représente, au milieu d'un nimbe elliptique, le Christ glorifié, assis sur l'arc-en-ciel au milieu de nuages. Un nimbe à rayons droits et flambelliformes est placé derrière sa tête. Les angles de ce tympan sont garnis par l'ange et les animaux symboliques de l'Évangile.

Le tympan de la porte à droite représente Jésus crucifié ; Jean et Marie se tiennent au pied de la Croix. A côté de Marie-Madeleine,

on distingue une figure de femme richement vêtue; près d'elle, deux autres figures, dont l'une est à genoux, la contemplent en levant les bras au ciel, en signe d'admiration et de réjouissance. C'est la Religion du Christ qu'elles saluent.

A côté de Jean, un ange renverse une femme enveloppée dans les plis d'un long manteau. La couronne qu'elle portait lui échappe; c'est l'ancienne Synagogue, dont le règne vient de finir.

Comme nous venons de le voir, le bas-relief du tympan de la porte latérale se rapporte à la naissance du Christ. Le premier sujet de la frise nous montre successivement Jésus enseignant à ses disciples; l'un d'eux détache l'ânesse sur laquelle le Maître va monter pour entrer dans Jérusalem; l'autre jette sur le dos du paisible animal son vêtement. Treize disciples (particularité singulière) accompagnent le divin Maître, qui est monté sur l'ânesse, suivie de son ânon.

Au devant de Jésus s'avancent deux personnages : l'un jette des branches, l'autre étend des étoffes sur son passage. Derrière eux, on distingue deux palmiers, sur lesquels sont montés deux autres personnages. La ville sainte est représentée par une enceinte crénelée entre deux tourelles.

Au milieu, s'élève la coupole du temple de Salomon ; derrière cette enceinte crénelée, trois figures regardent l'entrée de ce cortége. Sur le retour de cette frise, un enfant, curieux d'admirer ce beau spectacle, monte sur un palmier. Au pied de cet arbre sont groupés d'autres spectateurs. Le sculpteur, par les expressions diverses de ces figures a voulu rappeler l'enthousiasme de cette entrée solennelle et touchante, dont l'Évangile nous donne l'intéressant récit.

Voici maintenant l'explication de la frise principale. A gauche, sur de grandes cannelures, se détachent les figures des bas-reliefs qui la composent. On reconnaît d'abord les adieux de

l'Enfant prodigue; puis, séparée par un petit intervalle, la scène où il vient demander à son père sa part légitime. Le père est assis, et de sa main tombent trois pièces, qu'il donne à son fils en présence de trois assistants. Un monument élevé sépare le sujet suivant; c'est la représentation du Temple.

A la suite, le Christ armé de verges, chasse de ce lieu sacré les vendeurs qui s'enfuient, emportant leurs bourses et poussant devant eux leurs bœufs et leurs moutons.

Cette composition est remarquable par son mouvement et par un faire peut-être plus habile que dans les autres parties de cette frise.

Vient ensuite Jésus, à qui Marie demande la résurrection de Lazare. Le Christ accomplit cet éclatant miracle, et Lazare, enveloppé d'un linceul attaché à la tête, sort de son tombeau.

L'artiste a voulu indiquer sans doute, en marquant d'une croix le couvercle de son sarcophage, que Lazare compte parmi les premiers chrétiens. Cette première portion de

cette grande frise a échappé presque entièrement aux mutilations qui ont dégradé à peu près toutes les autres figures.

Nous approchons des derniers moments de la vie de Jésus. Les disciples l'entourent; auprès de lui est placé Pierre: le coq est aux pieds de l'apôtre, auquel le Maître prédit sa renonciation. A la suite, Jésus lave les pieds à ses apôtres. C'est le commencement du grand linteau de la façade principale. Le voilà maintenant assis au milieu d'eux au divin banquet de la Cène. Au retour de la frise, saint Pierre, d'un coup d'épée, tranche l'oreille de Malchus; puis Jésus est trahi par Judas qui lui donne le baiser des traîtres (1). Les soldats entraînent le Christ, le conduisent devant Hérode; Jésus attaché à la colonne est flagellé par deux bourreaux. Après ce cruel supplice, suivi de trois personnages, il porte sa croix. Là finit la frise

(1) C'est la seule scène de l'Évangile qui ait été respectée par les démolisseurs du siècle dernier.

principale, dont les trois derniers sujets sont malheureusement très-dégradés. On les reconnaît sans peine cependant.

La mort de Jésus-Christ remplit le tympan du portail à droite : c'est le sujet principal autour duquel vont se grouper les épisodes qui s'y rattachent. Comme au portail gauche, la frise reparaît ensuite. Elle commence, sur le retour, par le conseil des pharisiens envieux ; puis est représenté un groupe de deux personnages, dont l'un est évidemment Jésus-Christ tenant un roseau en face du juge, qui lève la main et semble dire avec Pilate : « Êtes-vous le roi des Juifs ? » Après cela on voit la scène touchante de Madeleine essuyant les pieds du Christ avec ses cheveux ; Jésus-Christ est entouré de ses disciples, il semble dire à Simon le pharisien : « Beaucoup de péchés lui sont pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé. » En suivant, sur le linteau de la porte, sont figurées les saintes femmes venant acheter des aromates. Deux marchands sont assis devant leurs

crédences. Chacune des saintes femmes porte un vase pour recevoir sa part, que l'un des deux marchands pèse dans une balance. Puis les saintes femmes s'approchent du tombeau, entouré de trois soldats endormis L'ange veille, assis auprès du sépulcre entr'ouvert, tenant une épée dans sa main droite, et leur montre le ciel de la main gauche, comme pour leur dire: « Jésus est ressuscité. » Le dernier tableau de cette histoire, si naïvement reproduite, représente les saintes femmes allant annoncer cette nouvelle aux apôtres, en leur indiquant aussi le ciel, où Jésus est monté. Remarquons en passant que la grande frise repose tout entière sur une sorte d'abaque, se prolongeant d'un chapiteau à l'autre de chaque colonne, et garni de bêtes féroces, de chimères à la tête basse, à la figure hideuse, emblèmes évidents des passions et de la méchancété de l'homme, dont tous ces tableaux retracent les cruelles actions.

Un sujet non moins important à étudier dans cette description, est celui qui a rapport aux

grandes figures qui concourent si puissamment à la décoration de cette façade. Dans la partie du milieu, douze statues, la tête nimbée, les pieds nus, représentent les douze apôtres ; huit sont parfaitement reconnaissables, aux attributs qui les accompagnent et aux textes du Nouveau Testament gravés sur leurs livres et sur leurs phylactères.

Entre la porte gauche et le grand portail, le premier personnage à gauche est saint Jude, surnommé Thadée (le zélé) ou Lebbé (le Lion ou le courageux).

Il tient son livre, sur lequel est gravé le dernier verset de son épître | SOLI DEO SALVATORI | NOSTRO PER | JESUM CHRISTUM DOMI | NUM NOSTRUM GLORIA (1). | Il ne reste plus que six lettres ; elles nous ont servi à rétablir l'inscription précédente.

Saint Barthélemy vient ensuite ; il porte une

(1) Au seul Dieu sauveur la gloire, par Jésus-Christ notre Seigneur.

banderolle sur laquelle on lit : EGO SUM BART | OLO | MEUS | AP | OSTO L (U) S | X. NON EVERTI QUEMQUAM SED CONVERTI. » (1)

Le troisième personnage à la suite est saint Thomas, disant : NISI VIDERO IN MANIBUS EJUS FIXURAM CLAVORUM ET MITTAM DIGITUM MEUM IN LOCUM CLAVORUM ET MANUM MEAM IN LATUS EJUS NON CREDAM. » (2) Ces paroles sont tracées sur un livre qu'il porte de la main droite : avec deux doigts de cette main, il indique ce texte au lecteur.

Vient ensuite saint Jacques le Mineur, parfaitement désigné avec ces titres inscrits dans son nimbe : JACOBUS FRATER DMI | EPS (EPISCOPUS) IE (R) OSOLIM (Æ). (3)

Au retour, en suivant, est placé saint Jean

(1) Je suis Barthélemy apôtre; je n'ai jamais perverti personne, mais converti.

(2) Si je ne vois dans sa main la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans la plaie des clous et ma main dans son côté, je ne croirai point. (St-Jean, 20).

(3) Jacques, frère du Seigneur, évêque de Jérusalem.

l'évangéliste, avec les premiers mots de son Evangile : IN PRINCIPIO ERAT VERBUM.

Après lui, à côté du portail, saint Pierre avec ses clefs. En face du chef des apôtres, à droite, saint Jacques le majeur, que le sculpteur a cru être l'auteur de l'épitre catholique, puisqu'il lui a donné pour texte caractéristique un verset de cette épître : « OMNE DATUM OPTIMUM ET DONUM PERFECTUM, » gravé sur le livre qu'il tient. Autour de son nimbe, on lit : SUR-SUM) EST DESCENDENS A PATRE LUMINUM. » (1)

A côté de saint Jacques, est placé saint Paul, indiqué par ce texte de sa première épître aux Corinthiens (XV, 10) : « GRATIA DEI SUM ID QUOD SUM. » (2)

Les quatre autres, à la suite, à droite, qui n'ont ni textes, ni attributs, parce que évidemment l'œuvre n'a pas été achevée, ne peuvent

(1) Tout don excellent et parfait vient d'en haut, descend du Père des lumières. (Jac. I, 17).

(2) Ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu.

être que saint André, saint Mathieu, saint Philippe, et saint Simon (le chananéen).

La figure placée dans la niche, à l'angle de la porte de gauche, représente saint Michel terrassant le démon ; en pendant, dans la porte opposée, sont trois personnages ailés, écrasant chacun un monstre. Ce sont, sans doute, les combats et les triomphes de l'Église, personnifiée dans trois anges, refoulant le paganisme, l'hérésie et le mahométisme.

Le nom du sculpteur à qui est due la statue de saint Jude est aujourd'hui parfaitement connu. Nous l'avons découvert sous une couche de plâtre, gravé dans le mur au-dessus de l'épaule droite du Saint : « BRUNUS ME FECIT. » (1)

On retrouve au-dessus de la statue de saint Barthélemy la fin de cette phrase « ME FECIT, » à la même place.

En examinant les six statues placées de ce

(1) Brunus m'a fait.

côté gauche du grand portail, on est frappé de la ressemblance de leur modelé et de leur exécution. Volontiers on attribuerait à maître Brun ces six figures. Tout au moins doit-on lui attribuer la seconde, qui est signée de la même façon. Celles du côté opposé paraissent mieux traitées et annonceraient un faire plus habile.

Des traces de peinture qui se voient encore dans quelques plis, dans les lettres, et surtout dans le nimbe de la statue de saint Barthélemy, feraient supposer qu'à une époque postérieure, à la fin du XIIIe siècle peut-être, ces statues avaient été peintes, ainsi que nous l'avons remarqué sur le tympan de la Vierge.

La façade de l'église de Saint-Gilles repose sur un socle, qui est sillonné de cannelures. Dans la partie des avant-corps du milieu seulement, ces cannelures sont remplacées par des bas-reliefs d'une sculpture méplate, qui existent encore aujourd'hui sur les deux faces extérieures de ces avant-corps et sur leur retour.

On s'est contenté de reproduire le socle avec une face unie dans les portions restaurées. A droite du grand portail, sur le socle en marbre des bases des colonnes accouplées de l avant-corps, l'artiste a sculpté David gardant ses troupeaux et jouant de la harpe ; un ange lui apparaît. — Le retour parallèle de la façade représente des griffons et des oiseaux. Sur l'autre face, David tue Goliath : l'armure du géant est un curieux spécimen des costumes guerriers du XIII[e] siècle, Au socle des colonnes de gauche, la même main a représenté deux singes liés ensemble par une corde ; puis, sur le retour, un chameau et un homme couché pressant la patte d'un lion ; sur l'autre face, un lion posant sa patte sur une figure d'homme renversé à terre. Sur ce soubassement, à gauche, deux médaillons en marbre blanc représentent, l'un, Abel offrant à Dieu le plus bel agneau de son troupeau, tandis que Caïn se contente d'offrir une gerbe de blé. Entre les deux arcatures qui encadrent ces deux médail-

lons, se dresse la main de Dieu sortant d'un nuage et bénissant le sacrifice d'Abel. Abel a suivi le conseil du bon ange, qui est placé derrière lui, tandis que Caïn a écouté la voix du génie du mal, qui s'est attaché à lui sous la forme d'un dragon. Adossé au pied droit, à gauche de la porte, le sculpteur a représenté Caïn tenant son frère qu'il a acculé contre un arbre : l'âme d'Abel, sous la forme d'une figurine, monte au ciel ; un ange va au-devant d'elle pour lui porter la couronne, symbole de sa récompense ; tandis qu'on voit un dragon enfoncer ses griffes dans le corps de Caïn, emblème de la malédiction qui punira son crime. Au côté opposé, dans une arcature semblable, on voit Balaam monté sur son ânesse et allant maudire les Hébreux. L'archange Michel apparaît au-devant de lui avec une épée pour l'arrêter. Les autres médaillons sont encadrés dans un cercle garni de perles. Le premier représente un centaure poursuivant un cerf : c'est l'emblème de la force brutale,

Ce cerf remplit le second médaillon. Celui qui suit, représente une chimère, symbole de la ruse, et le dernier une lionne allaitant un lionceau. » (1)

SYMBOLISME DE LA FAÇADE

Nous terminerons cette savante étude par quelques réflexions sur le symbolisme de la basilique de Saint-Gilles. Nous les empruntons encore, en partie du moins, à l'ouvrage de M. Révoil.

« Examinons le plan de cette église. Nous trouvons d'abord trois portails sur la façade, trois reliefs, emblèmes de la Trinité.

De la nef aux transepts, six arcades de chaque côté, représentation évidente des douze apôtres.

(1) Architecture romane du midi de la France, par *Henri Révoil*.

Entrons dans l'abside : nous retrouvons dans les cinq arcades le souvenir des cinq plaies du Christ, et dans les sept chapelles du pourtour absidial les sept Sacrements.

Arrêtons-nous encore devant la façade : la pensée de l'artiste devient encore plus incontestable dans cette grande page où il va représenter les détails les plus importants de la vie du Christ, et, auprès de sa croix, la religion chrétienne apparaissant pleine de jeunesse et de vie devant la décadence de l'ancienne Synagogue. Peut-on nier son intention évidente, lorsqu'il entoure l'entrée principale de l'église, image de la porte du ciel, des douze apôtres, qui en ont ouvert le chemin au monde ? Ne voyons-nous pas, placés aux extrémités de cette phalange sacrée, Michel et les anges, terrassant, à la porte du sanctuaire, le dragon infernal : le paganisme, l'hérésie et le mahométisme ? Comme dans tous les monuments de la même ordonnance, l'Église punit les vices, personnifiés par leurs emblèmes qu'elle

écrase ou qu'elle anéantit. Elle s'appuie sur la prière, expliquant ainsi cette colonne dont la base représente un solitaire en méditation entre deux ours, pour rappeler les animaux féroces, leur seule compagnie dans le désert ; elle s'appuie aussi sur la force, représentée par le lion. » (1)

L'étude du symbolisme dans l'art fait regretter plus amèrement encore la destruction de la basilique de Saint-Gilles. Quels enseignements n'aurait-on pas à retirer de cette création inspirée par le génie chrétien ! Sans doute ceux qui élevèrent ce temple à la gloire de Dieu sous le vocable du grand saint Gilles. devaient s'écrier dans l'enthousiasme de leur œuvre, à la vue de cette multitude de pierres animées par le souffle de leur génie : « *Lapides clamabunt*, » ces pierres crieront, elles parleront à l'homme, elles l'instruiront.

(1) Architecture romane du midi de la France, par *Henri Révoil.*



Ses longues nefs ne disent-elles pas au chrétien, qui entre dans le temple, que la vie est un pèlerinage pour l'homme ?

L'homme vient de Dieu ; où va-t-il sinon à Dieu ?

Le Dieu créateur, il le rencontre, symbolisé, nous l'avons dit, dans ce triple portail, image de la Trinité sainte ; puis en avançant sous les voûtes de la basilique, le chrétien arrive au Dieu rédempteur, le Christ fils du Dieu vivant, caché sous les voiles eucharistiques.

De là, sans doute, l'étroitesse des nefs et leur longueur dans le style roman ; de là l'absence de tout point d'arrêt ou de toute chapelle. Tout ici dit à l'homme de se hâter pour trouver Dieu qui l'attend, afin de le consoler et de le fortifier.

Qui ne verrait une image du ciel dans ce chœur au milieu duquel se dresse le tabernacle de l'Homme-Dieu ? Au ciel, Dieu se révèle à ses élus ; il les remplit d'une joie inénarrable, essence de leur bonheur éternel ; il les rend

participants d'une part de sa puissance. Au ciel règne une harmonie parfaite, résultant de l'accord de toutes les volontés, qui se perdent dans la volonté souveraine de Dieu.

Regardez ces ruines, reconstituez ce chœur, n'est-il pas une image fidèle du royaume du ciel ? Voyez autour de l'autel principal ces chapelles. au milieu desquelles les Saints sont placés comme autant de souverains. A leur tête est une chapelle privilégiée, devant laquelle tout chrétien aime à venir s'incliner pour prier. C'est celle de Marie Immaculée, la plus rapprochée de Dieu puisqu'elle est sa mère, et supérieure à toute hiérarchie céleste puisqu'elle en est la reine. Voilà pourquoi l'image de Marie est placée au milieu des saints qui l'environnent et lui font un cortége d'honneur. Elle résume en elle-même, comme mère de l'humanité et mère de la grâce, la voix du monde surnaturel et devient, en faveur de l'homme qui l'implore, la toute-puissance suppliante auprès de Dieu, *omnipotentia supplex.* »



APPENDICE

AU CHAPITRE CINQUIÈME

LA MAISON ROMANE

« Une tradition veut que ce soit dans la maison Romane, élevée en face de la basilique de Saint-Gilles, que soit né Guy de Foulque (1).

Ses caractères architectoniques prouvent qu'elle est contemporaine de cet événement, et son ornementation dit assez qu'elle a appartenu à une famille opulente.

(1) [illegible] jurisconsulte. Il fut [illegible] et [illegible] pape sous le [illegible], 1265-1268.

APPENDICE

AU CHAPITRE CINQUIÈME

LA MAISON ROMANE

« Une tradition veut que ce soit dans la maison Romane, élevée en face de la basilique de Saint-Gilles, que soit né Guy de Foulque (1)

Ses caractères architectoniques prouvent qu'elle est contemporaine de cet événement, et son ornementation dit assez qu'elle a appartenu à une famille opulente.

(1) Célèbre jurisconsulte. Il fut le secrétaire de saint Louis et plus tard devint pape sous le nom de Clément IV, 1265-1268.

Le style de son architecture dénote la fin du XII° siècle ou le commencement du XIII°.

Deux étages surmontent un rez-de-chaussée très-élevé. Ce rez-de-chaussée est percé d'une grande ouverture centrale et de deux ouvertures latérales très-étroites; les piles placées entre ces ouvertures sont couronnées par un profil comme des pilastres. De grands linteaux reposent sur ces piliers et recouvrent ces trois ouvertures. Chacun de ces linteaux est surmonté par un arc de décharge en pierre de taille, destiné à soulager ces monolithes du poids des étages supérieurs.

Sur un cordon moulé et orné d'une sorte de frise figurant des imbrications en losanges, reposent les quatre ouvertures du premier étage; une colonnette avec base et chapiteau sculpté sert de meneau à chacune de ces baies; sur le chapiteau de cette colonnette reposent les linteaux accouplés de ces ouvertures. Sur deux de ces linteaux, dans l'épaisseur de la pierre, sont dessinés des trilobes, dont les cen-

tres sont ornés de rosaces variées. Sur les deux autres, sont tracés de simples cercles figurant les archivoltes.

Cette dernière décoration est reproduite dans la disposition identique des quatre baies du deuxième étage.

Telle est l'ordonnance architecturale de cette intéressante construction.

Qu'était l'intérieur de cette maison quand elle abrita le pontife Clément IV ? Il serait difficile de le dire aujourd'hui.

Une cheminée placée au deuxième étage mérite seule de fixer l'attention des visiteurs. Son manteau conique repose sur une sorte de couronne appareillée avec une clef. Cette couronne elle-même est soutenue par deux consoles encadrées dans le mur contre lequel est adossé le foyer.

Ce fut Prosper Mérimée qui, le premier, signala ce précieux modèle d'architecture au moyen-âge. Elle a été depuis rangée parmi les monuments historiques.

On l'a dit, il était temps, car bientôt rien ne serait resté d'elle. Ses habitants avaient depuis longtemps pris une part intime à ce complot contre la seule maison respectée par quatre siéges dans la ville plusieurs fois saccagée. Chacun de ses hôtes s'y était construit son nid à sa façon; trois fenêtres sur quatre avaient été fermée au deuxième étage, et une maussade ouverture carrée, pratiquée dans la partie la plus maltraitée, formait une large échancrure dans la corniche brisée.

Le premier étage a été odieusement mutilé par l'ouverture de deux grandes fenêtres modernes, dont l'une surtout, celle de gauche, a tellement compromis la solidité de l'édifice que, du sommet de cette ouverture. à l'angle de la fenêtre supérieure, se dessine une large lézarde, produite par le brisement de plusieurs pierres de taille. Tout cela n'est pourtant rien en comparaison de ce que le rez-de-chaussée a eu à souffrir : pierres arrachées, muraille minée, sept ouvertures pratiquées avec le pic dans

les parties les plus chargées, poutres violemment enfoncées dans le mur pour faire deux étages dans un, rien ne manque à la dégradation.

Les ouvriers que le sieur Roise fit venir d'Aimargues et de Sommières pour renverser la vieille basilique, auparavant convertie en forteresse par le capitaine des huguenots, Bertichères, ne devaient pas procéder autrement pour mener à bonne fin leur œuvre de destruction.

C'est de 1867 que date la pensée sérieuse de faire de la maison romane un presbytère. Depuis, que de démarches, que d'efforts tentés ! Un devis estimé 22,000 fr., couvert en partie par la commune, les beaux-arts, les cultes, la fabrique et une dernière somme de 7.000 fr. votée par la mairie pour le logemenf des vicaires (1),

(1) Les travaux commencés sous l'administration du digne et regretté M. Hitier, maire de St-Gilles et membre du Conseil général du Gard, viennent d'être terminés, grâce au bienveillant concours de M. Gautier, maire, de MM. Bessière et Rocquelain, adjoints.

assurent la conservation, l'appropriation de cet intéressant édifice et une maison convenable au curé et au clergé de la paroisse. (1)

Le 14 avril 1877, Mgr Besson daigna bénir la maison romane, dont les clefs lui furent présentées par M. le maire de St-Gilles. Monseigneur l'évêque remercia ce magistrat, au nom de la religion, de la patrie et des arts, des sacrifices, que la ville de St-Gilles s'était imposés pour restaurer ce monument. Il loua hautement la destination si digne qu'on lui avait donnée en y plaçant le presbytère de la paroisse. L'inscription suivante a été gravée sur l'un des murs de l'édifice donnant sur le square de la maison romane :

(2) Anno DNI MDCCCLXXVII DIE XIV Aprilis hanc Ædem Clementis P. P. IV no-

(1) Extrait de l'*Architecture Romane du Midi de la France*, par Henry Révoil, vol. 3, pag. 10 et des *Notes d'un voyage dans le Midi de la France*, par Mérimée.

(2) L'an du Seigneur 1877 le 14 avril Mgr Louis Besson, évêque de Nîmes, a béni cet édifice restauré par les deniers publics et illustré du nom de Clément IV, H. Revoil, architecte; P. Gautier, maire ; P. E. D'Everlange, curé.

mine, claram et ære publico restauratam benedixit Ill. ac RR. DD. Ludovicus Besson episcopus Nemausensis, H. Revoil archit., P. Gauthier ædili primo, P. E. d'Everlange parocho.

CONCLUSION

En terminant un de ses principaux ouvrages écrits à la gloire de saint Gilles, l'un des grands évêques de Nîmes émettait les vœux suivants : 1° de voir relever les ruines de la basilique abbatiale ; 2° de voir germer encore, à l'ombre du saint tombeau, des pontifes et des évêques dignes de leurs aînés et dont l'Église pût considérer les mérites et citer les noms avec une fierté maternelle.

Quels vœux ! Quels admirables souhaits ! Qu'ils sont dignes de cette grande âme et du pays de St-Gilles auxquels ils s'adressent ! Pourrions-nous ne pas nous y associer, nous à qui l'illustre prélat daignait, quelques années avant sa mort, confier cette paroisse si chère à son cœur ?

Pourquoi les enfants de St-Gilles ne tenteraient-ils pas de relever au moins quelques-unes des ruines faites autour du tombeau de leur glorieux patron ? La grandeur et la prospérité de la ville ont toujours été en rapport avec la gloire de son monastère et de sa basilique : retirer les secondes de cet état d'humiliation injuste et de sacrilége dégradation, ne serait-ce pas travailler au bonheur de la cité ?

N'avons-nous pas abusé des richesses, de l'opulence, du bien-être, au sein desquels pendant des années trop prospères, nous nous sommes plongés, sans profit pour la défense des grands intérêts de nos âmes ? Or, jeter maintenant l'obole de notre pauvreté (1) dans les fondements de ces ruines à réédifier, de ce chœur à reconstruire, de ce clocher à élever, ne serait-ce pas une réparation nécessaire de l'abus de tant d'or prodigué en de coupables jouissances ?

(1) A l'heure où nous écrivons, un fléau dévastateur ravage nos campagnes et vient priver le pays de ses plus abondantes ressources.



Nous ne travaillerions pas seuls à cette œuvre glorieuse : Dieu nous prêterait son concours. Nous ne serions pas dès lors du nombre de ceux « *qui s'efforcent en vain d'édifier la maison, parce que Dieu ne construit pas avec eux.* (1) »

Nous ne travaillerions pas seuls. Tous les cœurs dévoués à saint Gilles nous prêteraient leur appui. Les dons de l'opulence, joints à l'humble tribut du pauvre, féconderaient nos efforts.

Nous ne travaillerions pas seuls. La France, qui prodigue la fortune publique à bâtir des temples à toutes les divinités du Paganisme, revivant dans les hideuses figures du Philosophisme et de la Révolution, comprendrait que c'est justice de venir en aide à une population jalouse de conserver des merveilles de l'art chrétien. (2)

(1) *Nisi Dominus ædificaverit domum in vanum laboraverunt qui ædificant eam.* Ps. cxxvi, 1.

(2) En 1842, le gouvernement, sur la proposition de M. Lenormand, savant archéologue, a classé l'église de St-Gilles parmi les monuments historiques. Sous l'habile direction de

Le second vœu de l'évêque de Nîmes s'adressait aux illustrations dont s'enorgueillit justement St-Gilles et que Mgr Plantier désirait voir revivre.

Lorsque la basilique était debout avec son monastère, des papes, des pontifes, des abbés, lui formaient comme une armée sainte mise au service de l'église. Depuis, cette séve féconde ne s'est pas tarie au cœur de la population de St-Gilles. Que de noms à citer ici parmi les défenseurs intrépides de la vérité! Prêtres de tous rangs, décorés de titres divers dans la hiérarchie ecclésiastique; et aujourd'hui encore, dans ce siècle d'indifférence, que de pasteurs, donnés à l'Église par la paroisse de St-Gilles, remplissent leur saint ministère avec honneur et profit pour les âmes!

Pourrions-nous oublier ce prêtre si riche de qualités, dévoré du zèle le plus ardent pour la

M. Questel, d'importantes réparations furent faites à l'église. Les dépenses s'élevèrent à 40,000 francs. — Pourquoi n'affecterait-on pas chaque année une somme proportionnée aux travaux qui restent encore à effectuer?



gloire de Dieu, M. l'abbé Guinoir, supérieur du petit séminaire de Beaucaire, mort dans les missions lointaines, presque en face du tombeau du Christ? C'est lui qui disait à un enfant de la Providence destinait à être un jour curé que St-Gilles : (1)

« O mon enfant, voulez-vous être prêtre? » Et le comblant des témoignages de son affection paternelle : « Oui nous mourrons tous les deux prêtres. »

Toutes les gloires du sacerdoce ne semblent-elles pas se résumer, pour Saint-Gilles, dans ce savant et vénéré Prélat, le saint évêque de Digne (2)? Il assistait naguère à la consécration d'un évêque de sa province (3) et entendait l'éloge que lui décernait le magnanime exilé de Genève, Mgr Mermillod, dont la parole, appe-

(1) Mr Guinoir, vicaire-général de Mgr Auvergne, archevêque d'Icone, et délégat apostolique en Syrie, mort à Diarbékir. Ses restes ont été transférés à Ghazir, dans le mont Liban avec celui de l'archevêque.

(2) Mgr Meirieu.

(3) Mgr Terris, évêque de Fréjus et Toulon, sacré à Carpentras le 29 juin 1876.

lée à relever l'éclat de toutes les fêtes du monde catholique, honorait en ce jour la ville de St-Gilles, par l'hommage glorieux qu'il rendait au plus illustre de ses enfants.

La voix de l'éloquent successeur de Mgr Plantier, Mgr Besson, viendra en aide aux vœux de celui dont il occupe si dignement la place. Ses généreux efforts ne demeureront pas infructueux pour l'honneur du sacerdoce. On le sait, aujourd'hui plus que jamais, « *les ouvriers sont peu nombreux et la moisson est abondante*, » (1) Dieu et les hommes répondront à l'appel de notre évêque bien-aimé, car la gloire de Dieu et le salut des âmes ne peuvent s'obtenir que par le sacerdoce ; et ces deux choses, Dieu ne peut s'en passer. (2)

A ces vœux, Mgr Plantier en ajoutait un troisième, que nous aimons à redire après lui.

(1) *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* Luc, x. 2.

(2) L'état florissant de la nouvelle Maîtrise, le nombre croissant des élèves des établissements diocésains de Beaucaire, de Sommières et de Nîmes, sont à cette heure l'espoir du diocèse et l'honneur de son évêque.

« O St-Gilles, » s'écriait-il en terminant la magnifique lettre pastorale sur la découverte du tombeau de notre saint patron, « cité fidèle, ce « que je demande pour toi surtout, c'est que « fille d'un saint, couronnée de son nom, soli- « daire de sa gloire, tu travailles à pénétrer « tous tes enfants de son esprit et de sa foi ; « que tu les pousses avec ardeur à l'imitation « de ses vertus ; que tu proscrives de tes usa- « ges et de tes mœurs tous les obstacles qui « pourraient s'opposer à leur sanctification ; « que ton sol devenu divinement fécond soit « désormais une riche pépinière d'élus pour le « ciel, et qu'ainsi les nouvelles destinées du « sépulcre de ton auguste patron soient encore « plus belles et plus consolantes que les pre- « mières ! »

FIN

PANÉGYRIQUE DE SAINT GILLES (1)

Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit ipsum solum manet, si autem mor tuum fuerit, multum fructum affert. (JOAN. XII, 24).

Si le grain de froment en tombant à terre n'y meurt il demeure seul, mais s'il y meurt, il porte beaucoup de fruits.

MES FRÈRES,

Cette grande et divine loi de la fécondité par la souffrance, Jésus-Christ était venu l'inaugurer dans le monde, et, après lui, toutes les âmes prédestinées à continuer son œuvre devaient la

(1) Prêché à St-Gilles, par M. l'abbé d'Éverlange, le dimanche, 7 septembre, fête patronale de St-Gilles.

perpétuer dans la souffrance et la mort. Or, ce n'était pas seulement par le martyre que Jésus-Christ devait perpétuer ses miraculeuses conquêtes; sans doute, au martyre la gloire de retracer de la manière la plus parfaite la puissance de Jésus-Christ, puisque le martyre par son sang devait donner au monde une semence inépuisable de chrétiens. (1) Mais tout homme, appelé aux gloires d'une sainteté élevée, ne pouvait y aspirer désormais que par la mort dans l'immolation de la nature, et, à ce seul titre, porter des fruits abondants dans l'Église de Dieu.

Mort mystique, je l'avoue, mais réelle, et qui a été dépeinte par ce beau mot de l'Apôtre : « Vous êtes mort et votre vie a été cachée en « Dieu. » (2) Or saint Gilles, notre glorieux Patron, a réalisé de la manière la plus parfaite cette parole du grand Paul qui n'est que le commentaire de la parole de Jésus-Christ par laquelle j'ai commencé ce discours : « Si le grain

(1) Tertullien.
(2) Cor. c. III, v. 3.

de blé tombant en terre n'y meurt, il demeure stérile; mais s'il y meurt, il porte beaucoup de fruits.

Oh! que sa vie a été bien cachée en Dieu! Oh! que sa mort au monde et à ses vanités a été complète; aussi quels ont été les fruits merveilleux qu'a produits dans l'église de Dieu ce grain de froment jeté en terre et fécondé par toutes les grâces du Ciel! Voyons, dans ce discours, comment saint Gilles a été dans sa vie et dans ses œuvres la réalisation parfaite de ces paroles de l'Évangile. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

C'est la ville d'Athènes, riehe en grands souvenirs, qui eut l'insigne honneur de donner le jour, vers le milieu du VIIe siècle, à notre illustre et glorieux patron. Descendant des anciens rois de la Grèce, Dieu lui accorda le bienfait inestimable d'une éducation chrétienne. Ce fut aux leçons soutenues par les exemples du foyer domestique que saint Gilles dût ces im-

pressions fortes et salutaires qui influent d'une manière décisive sur la destinée de l'enfant.

Saint Gilles, à cet âge où *la fascination de la bagatelle* (1) exerce un trop funeste empire sur le cœur du jeune homme, s'arrache au danger des richesses par le dépouillement de tout ce qu'il possède. Il meurt au monde par ce côté auquel il est si difficile de renoncer entièrement et il a la force d'aspirer, dès le début de la carrière, à la plus grande perfection contenue dans ce seul mot de l'Évangile: « Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres et vous aurez un trésor dans le ciel. » (2)

Mais que vois-je? Au sein de cette pauvreté volontaire, St-Gilles se trouve encore trop peu à l'aise pour servir son Dieu dans le dégagement absolu de toute préoccupation terrestre. Les regards d'admiration des créatures que lui attirent les éclatants miracles qu'il opère; les

(1) *Fascinatio nugacitatis Sap.* IV, 12.
(2) Matth. XIX, v. 21.

louanges que lui prodiguent les hommes témoins de son désintéressement l'épouvantent, et le voilà qui aspire après des ténèbres assez profondes pour le dérober entièrement à ce monde qui l'applaudit, pour en faire son habitation préférée et chérie « *Posuisti tenebras latibulum suum.* » (P. 17 et 12).

Saint Gilles s'éloigne donc de cette terre qui l'a vu naître ; il faut qu'il meure en lui cet amour de la patrie avec ses ineffables douceurs, ou du moins il faut qu'il cède à la voix du Ciel qui l'appelle, lui faisant accomplir par là le plus douloureux des sacrifices. La patrie, n'est-elle pas pour nous ce foyer de la famille qui nous réchauffa sur son sein, le Ciel qui ombragea notre berceau, vivante image de tous ces êtres aimés auxquels nous avions l'espoir d'être unis dans la mort comme nous l'avions été dans la vie ?

Saint Gilles dit adieu à cette terre illustre qui lui donna le jour ; il prend les sentiers de la mer qu'ont suivis les saintes femmes qui for-

mèrent sur la terre la famille humaine du Sauveur. O terre de la Provence, tressaille encore d'une vive allégresse! Depuis l'aurore du christianisme, jamais créature mortelle n'aborda tes rivages avec un cœur enrichi de plus admirables vertus. Commes les servantes du Christ, ces femmes incomparables qui ont sanctifié tes fils, il vient faire resplendir à leurs yeux la pure lumière de l'Évangile, et leur révéler par ses exemples les sublimes vertus qui en découlent. Et toi, vallée Flavienne, salue cet astre resplendissant de la sainteté qui bientôt t'embrasera de ses feux!

L'antique et illustre cité d'Arles a la première l'honneur d'offrir son hospitalité à saint Gilles. Mais il ne saurait y fixer son séjour. L'admiration qu'il rencontre sur ses pas pour ses vertus et les prodiges dont le Seigneur veut qu'il soit le glorieux instrument troublent son humilité. Un malade tourmenté cruellement par la fièvre depuis trois ans et guéri par sa prière le détermine à fuir cette grande ville où on lui offre des riomphes.

Sur les bords escarpés du Gardon s'ouvre devant ses pas égarés dans la solitude une caverne aussi abrupte que profonde, et, par une admirable délicatesse de la Providence, un vénérable solitaire, saint Vérédème, attiré comme lui par l'amour de la retraite et de la perfection des rivages d'Athènes, l'attend dans ces lieux déjà sanctifiés par les parfums de sa prière et de sa pénitence. O sainte grotte, redis-nous la louable émulation des vertus qui, transportant ces deux âmes unies par les liens de la plus tendre et la plus pure des amitiés, les eut transformés bientôt en deux créatures qui n'avaient de terrestre que leur enveloppe mortelle, et dont les pensées, les affections étaient toutes pour le Ciel et l'éternité ! Ce que nous savons, c'est que tu fus impuissante à retenir renfermés dans ta profonde solitude les parfums des vertus sublimes de ces deux héros de la perfection évangélique. Des foules, avides de recueillir leurs paroles et les hautes leçons de leurs vertus, ont franchi les barrières élevées de ces déserts. Saint

Gilles est donc obligé de fuir afin de se soustraire encore à ces triomphes que son humilité abhorre et, en disant adieu à cette retraite chérie, où son âme a goûté Dieu et tous les délices de son amour, il brise encore les liens d'une amitié qui semblait nécessaire à sa vie. Dieu veut que de tous les sacrifices possibles, il n'y en ait aucun d'étranger à son cœur, et que les plus douloureux surtout soient accomplis par sa grande âme avec le plus de générosité, afin que rien de mortel, rien d'humain ne subsiste dans son cœur destiné à accomplir de si grands desseins « *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit ipsum solum manet.* O vous que mille liens rendent esclaves des sens et du monde, instruisez-vous ici, et apprenez que le sacrifice seul peut nous rendre à la glorieuse et sainte liberté des enfants de Dieu, c'est-à-dire à la sainteté.

Le voilà donc conduit par la main de la Providence vers cette région privilégiée qui devait posséder ce précieux trésor, en le fixant pour

toujours dans cette vallée destinée à fleurir au souffle de sa sainteté ! Oh ! que ces lieux étaient propres, avouons-le, à captiver son cœur ! et que le silence profond de ces bois, qui n'était interrompu que par le cri des bêtes sauvages, répondait bien aux aspirations de ce cœur avide de solitude pour ne s'occuper que de prières, de silence et du Dieu, seul objet de son unique et ardent amour !

O grand et admirable athlète du Christ, ne craignez donc pas : *ne timeas*. Dieu sera avec vous, il répondra à toutes les aspirations de votre admirable générosité ! et, de même que le Christ se transfigura sur les sommets lumineux du Thabor, il va transfigurer ici, dans ce lieu solitaire, son disciple, son saint, celui qu'il prédestine à répondre aux grands desseins de sa miséricorde pour la gloire de son nom, l'honneur de l'Église, et la perfection d'un grand nombre.

Une oraison continuelle élève ses pensées au-dessus de la terre, et les ravissements d'une

contemplation sublime ont transfiguré son intelligence et ne lui ont laissé que des pensées célestes. Son cœur qui a trouvé Dieu dans le silence profond de ces retraites inaccessibles le possède sans partage, et il se sent consumé déjà par les divines ardeurs du céleste amour. Comment retracer les austérités de sa pénitence, qui rappelle les rigueurs dont les plus sévères pénitents des déserts de l'Orient affligeaient leur chair crucifiée ? L'eau des fontaines étanche sa soif; les herbes de la forêt et le lait d'une biche font toute sa nourriture; la terre nue lui sert de lit pour reposer ses membres fatigués. Notre saint est-il assez mortifié ? Oh non ! il faut qu'il porte d'une manière plus authentique encore les signes de cette mort qui est le prélude de la vie ! Wamba, roi des Goths, est venu à la tête d'une nombreuse armée faire le siége de l'antique et florissante cité de Nîmes. Ses guerriers ont inondé la forêt de leurs nombreuses troupes. L'un de ces guerriers a aperçu la biche du bienheureux solitaire qui bondit à leur appro-

che et va se réfugier dans ses bras protecteurs; il la poursuit; une flèche siffle et blesse le saint dont le sang rougit cette terre trempée de ses larmes et sanctifiée par ses austérités. Quelle scène saisissante et admirable à la fois! Tous les caractères de la mort, St-Gilles ne nous les avait-il pas révélés jusqu'à cette heure? De cette mort spirituelle, dont nous avons parlé au commencement de ce discours. Il a foulé aux pieds le monde et ses richesses, méprisé les hommes, dit adieu à sa patrie, embrassé les rigueurs d'une vie pénitente et crucifiée. Et, à cette heure. Dieu veut qu'aux larmes si abondantes de son amour pénitent, que saint Augustin appelait le sang du cœur, viennent se mêler es flots de sang que fait jaillir douloureusement de sa blessure le trait inhumain d'un farouche soldat.

Dites, M. F., saint Gilles n'est-il pas ce grain de blé qui tombant en terre y est véritablement mort? De quels fruits merveilleux ne devra-t-il donc pas être maintenant couronné! Voyons

comment Dieu réalise pour lui cette seconde parole de l'Évangile : « Le grain mort en terre doit porter beaucoup de fruits. »

DEUXIÈME PARTIE

Saint Gilles couronne sa mort surnaturelle et intérieure des fruits miraculeux que la grâce lui a fait porter. C'est en effet un oracle de l'éternelle vérité que celui qui aura tout quitté pour suivre dans la pauvreté, les humiliations et les douleurs, le Dieu de la crèche, le Dieu fait pauvre, le Dieu du Calvaire, recevra le centuple dès cette vie (1). Or ce centuple Saint Gilles l'a reçu des mains du Dieu qu'il servit avec une si admirable perfection durant les jours de sa longue carrière. Oui il est bien comme son maître ce grain de froment qui, une fois mort dans le sillon, lève et porte beaucoup de fruits. Le fruit de l'humilité c'est la gloire ; le fruit de la pauvreté c'est la richesse ; le fruit le la douleur c'est

(1) Matth. xix, 29.

la paix, le bonheur. Or notre grand saint a semé dans l'humilité, il récolte dans la gloire! Pour lui se réalise d'une manière admirable la parole de l'Évangile : *Qui se humiliat exaltabitur*. (1)

Saint Gilles s'est enseveli dans une affreuse solitude. Il fuit les honneurs et les honneurs le poursuivent ; de même, dit le grand Bossuet, que l'ombre fuit celui qui la poursuit et qu'elle s'attache à celui qui veut la fuir, ainsi de la gloire. Nous avons vu comment elle s'est attachée aux pas de saint Gilles la fuyant à Athènes dans les déserts et les cités où elle avait voulu rayonner sur son front humble et pur. Hé bien ! voyez dans cette grotte obscure, c'est une cour brillante, c'est un roi vainqueur qui vient tomber aux pieds de saint Gilles ! Il s'était enseveli vivant dans un désert ; il avait voulu être oublié du monde, et voilà que cette gloire qu'il avait méprisée l'environne comme d'une auréole éclatante qui porte la renommée

(2) Celui qui s'humilie sera élevé. (Math. xxiii, 12).

de ses vertus jusqu'aux extrémités de la terre ; et un jour, cette renommée si pure, cette gloire si admirable qui, semblables au soleil, iront en grandissant et prendront les proportions d'un jour éclatant, attireront l'univers sur son tombeau, un jour, on verra les hommes les plus illustres échanger leurs titres les plus pompeux contre le nom de saint Gilles, et se croire bien plus honorés par là que par tous les titres que leur léguèrent leurs ancêtres.

Il n'est pas jusqu'à cette solitude, à ce désert affreux qui ne s'illumine des rayons de cette gloire incomparable, et c'est bien à toi, ô vallée Flavienne que l'on peut appliquer ce beau mot des saintes Écritures : La solitude illustrée par la vie de saint Gilles va fleurir resplendissant de l'éclat parfumé du lys, « *Florebit sicut lilium solitudo* » (Isaïe 35-1).

Le fruit de la pauvreté c'est la richesse. Sur la terre la règle c'est la pauvreté ; l'exception, la richesse. Or, on n'est digne de posséder que par le détachement, car sans lui, sans l'esprit de

pauvreté, on est possédé par la richesse, mais on ne la possède plus. Voilà le malheur. *Væ vobis divitibus* (1), malheur à vous qui êtes riches par le cœur, s'est-à-dire par l'attachement du cœur. Heureux, ô vous qui êtes pauvres par l'esprit, c'est-à-dire dans le détachement du cœur. *Beati pauperes spiritu* (2). Oui, on n'est digne d'être placé dans l'exception qu'autant qu'on a su embrasser la règle. La règle c'est la pauvreté ; ici-bas l'exception c'est la richesse. Celui qui abandonnera tout, dit Jésus-Christ, recevra dès ce monde le centuple et puis la vie éternelle. *Centuplum accipiet et vitam æternam possidebit* (3).

Saint Gilles a quitté tout pour suivre Jésus-Christ, le roi de la pauvreté. Nous l'avons vu couronné de gloire à la suite de Jésus, le Dieu de l'humilité. Il trouve encore la richesse et il

(1) Luc, VI, 24.
(2) Matth. V, 3.
(3) Matth. XIX, 29.

fait l'expérience de cette parole de l'Écriture « *Gloria et divitiæ in domo ejus* (1).

Il ne demande au Roi Wamba que l'oubli, le silence et sa chère solitude. Une église et un monastère s'élèvent aussitôt, et il lui faut accepter la propriété de toute la forêt qu'il embaumait des parfums de tant de vertus. Dès le VII° siècle, ce monastère étendra au loin son influence salutaire et puissante. Pendant douze siècles il prendra les proportions d'un royaume florissant et tel est le nombre des nouveaux habitants qui viennent en foule et de tous les côtés demander au saint Fondateur de demeurer près de lui, que près de 100,000 âmes et sept paroisses formeront bientôt la nouvelle cité. Saint Gilles ne saurait demeurer longtemps chargé de cette immense sollicitude, et il s'empresse de faire une donation de toutes ses richesses au Pape qui déclara l'accepter à perpétuité (685) (Benoît II.)

(2) Ps. III, 3.

Ne soyons pas surpris que Rome ait comme épuisé les trésors de sa libéralité et de son amour en faveur de ce célèbre monastère. Et n'est-ce pas à cette protection souveraine que le monastère de saint Gilles est redevable de son incomparable longévité... Après les invasions des Sarrasins il est sorti de ses ruines ; seule la fureur des disciples de Calvin semblait lui avoir porté des coups dont il ne devait plus se relever. Mais grâce à la protection de la Papauté qui, par l'organe de l'un de ses plus grands pontifes, sollicitant la charité du monde catholique en faveur de la fondation de St-Gilles par ces belles paroles : « Après son achèvement, elle n'aura pas de rivale dans tout le royaume de France » (Jules II), jusqu'à ces grâces spirituelles obtenues par l'immortel Pie IX en ces derniers temps, saint Gilles, dans son œuvre immortelle, a survécu à toutes ses ruines. Nous pouvons toucher ici du doigt ces grandes vérités si importantes que nous ne saurions trop rappeler en ces jours tourmentés :

l'indispensable nécessité et l'indépendance des papes pour qu'ils puissent accomplir leur divine mission; le devoir sacré d'une soumission sans bornes à leur autorité ; et les garanties précieuses que rois, peuples et sujets trouveront toujours dans cette institution qu'il faudrait créer si Dieu ne l'avait pas donnée au monde.

Ceux, dit l'Écriture, qui sèment dans les larmes recueilleront dans la joie. *Qui seminant in lacrymis in exultatione metent*(1). Oh! que ces paroles reçoivent un magnifique accomplissement dans la vie et la mort de notre glorieux patron!... Qui pourrait douter un seul instant du bonheur que goûte saint Gilles depuis l'heureux moment où, brisant tous les liens qui l'attachaient au monde, il prit Dieu pour son partage et fit profession de le servir? bonheur dans cette paix qui inondait son âme, paix que vous ne sauriez goûter, impies, âmes malheureuses qui vous êtes révoltées contre Dieu, et

(1) Ps. cxxv, 5.

que saint Gilles goûta dans sa plénitude, puisque son cœur fut toujours uni par les liens de la plus ardente charité à ce Dieu qui en est la source intarissable ; bonheur dans ces œuvres admirables qui fleurissent au loin et dont les hommes le proclament l'auteur et le miraculeux instrument. Un seul désir venait cependant faire sentir à cette âme si paisible une soif que rien ici-bas ne pouvait apaiser : le désir de la patrie céleste, le désir de voir face à face et de posséder enfin son Dieu qu'il avait aimé, qu'il avait servi pendant près d'un siècle au milieu des combats, des ombres et des tristesses de l'exil. « Mes enfants, s'écriait saint Gilles, je sens ma vigueur s'éteindre ; quatre-vingts ans de misères pèsent sur ma fragile existence. Quand donc serai-je délivré de ce corps de mort ? Quand prendrai-je les ailes de la colombe et je volerai et je me reposerai. » Dieu a exaucé ses vœux. Comme l'arbre séculaire qui succombe plus encore sous le poids des fruits dont il est surchargé que sous la violence des vents qui

secouent ses vigoureux rameaux, saint Gilles, comblé de mérites, orné de toutes les vertus, entend la voix du Ciel, bénit une dernière fois ses fils, et je le vois présenté par la main des anges, gardiens de ces saintes solitudes, au juste Juge qui, en couronnant ses dons, récompense magnifiquement ses vertus.

O grand et illustre saint, admirable modèle, père tendre et dévoué au bonheur de vos enfants, daignez les bénir du haut des cieux ! Non, vous ne saurez vous laisser vaincre par eux en amour, et leur piété filiale, si grande envers le Père de leurs âmes, ne peut être que surpassée par votre dévouement sans bornes accrû au ciel de toute l'étendue de la distance qui vous sépare d'eux, de celle plus grande encore de leurs misères. Inspirez-leur une vertu qui se couronne chaque jour de fruits plus abondants. Obtenez-leur du Ciel une foi vive et ardente, une espérance inébranlable; qu'au milieu des agitations de cette vie, ils se reposent toujours comme vous en Dieu, le seul et unique soutien

de l'âme ici-bas ; et qu'enfin, toujours guidés par la lumière sûre et brillante de la vérité dont l'église catholique est la colonne immortelle (1), ils partagent un jour votre gloire comme ils auront été sur la terre associés à vos combats. Amen !

(1) I Tim. III, 13.

DISCOURS

POUR L'ANNIVERSAIRE

DE LA DÉCOUVERTE DU TOMBEAU DE SAINT GILLES (1)

LE TOMBEAU DE SAINT GILLES

Et erit sepulchrum ejus gloriosum.
(ISAIE, XI, V. 10.)
Son sépulcre sera glorieux.

Mes Frères,

Je le sais et je me hâte de le proclamer ici dès le commencement de ce discours : c'est en

(1) Prêché par M. l'abbé d'Éverlange, curé de Saint-Gilles, le huitième anniversaire de sa découverte, 29 août 1873.

regard du tombeau qui devait renfermer quelques instants le corps de Jésus toujours uni à sa Divinité qu'Isaïe faisait entendre ces remarquables paroles ? » Son sépulcre sera glorieux, *et erit sepulchrum ejus gloriosum.* » Pouvait-il en être autrement du sépulcre du vainqueur de la mort, du triomphateur du monde et de l'enfer ? Mais de même que le Christ nous a tous fait participer aux gloires de la Résurrection, il a voulu que le tombeau de ses saints ne fussent pas étrangers à cette gloire ; il a voulu même que quelques-uns resplendissent du même éclat et de la même gloire que son propre tombeau. Or celui que nous avons sous les yeux, le tombeau de saint Gilles, notre glorieux et vénéré patron, est un de ceux sur lequel, en s'inclinant, les générations ont laissé dans leur foi et leur reconnaissance une trace tellement profonde de leur amour, que l'on peut bien lui appliquer ces paroles du Prophète : *Et erit sepulchrum ejus gloriosum.* Or, trois choses ont fait et feront toujours la gloire

du tombeau de Jésus-Christ. Et cette gloire pour le tombeau de St-Gilles je la trouve aussi renfermée : 1° dans l'amour dont l'ont entouré ses disciples ; 2° dans la haine dont l'ont poursuivi ses ennemis ; 3° dans la restauration de la foi et de l'amour des siècles qui ont suivi.

PREMIÈRE PARTIE.

Gloire dans l'amour de ses disciples. Qui pourrait nier, mes frères, que la gloire d'un tombeau se tire en premier lieu de l'amour dont il est entouré ? Selon le degré d'amour que l'on a voué à une personne justement chère à notre cœur et que la mort nous ravit, on lui fait une sépulture digne de cet amour. Tel fut aussi le premier caractère de grandeur que le tombeau de notre saint Patron partage avec le tombeau glorieux de notre divin Maître. Autant, vous le savez, Notre-Seigneur méprisa la gloire, les richesses durant sa vie, autant il permit que dans sa sépulture se manifestât par de pieuses libéralités l'amour de ses disciples.

C'est un sépulcre neuf et péniblement creusé dans le rocher qui lui fut préparé. C'est un homme aussi recommandable par nom et sa fortune que par sa piété qui, secondant les pieux désirs des amis de Jésus lui offre un tombeau digne de sa grandeur et de son incomparable sainteté. Les parfums les plus précieux, les suaires les plus riches, les aromates les plus rares, voilà ce qui est offert à Jésus dans sa sépulture, et à travers ces vingt siècles qui nous séparent de cette sépulture, nous saluons encore ses gloires comme rayonnant d'un incomparable éclat et dont la pierre conservera une ineffaçable empreinte.

Tel est le premier caractère de grandeur du tombeau de notre glorieux patron. A peine a-t-il rendu le dernier soupir, que ses disciples éplorés veulent se venger de la mort en faisant à leur père bien-aimé un sépulcre digne de son nom, de sa sainteté et de l'amour dont il est entouré. En vain la vie de saint Gilles tout entière proteste-t-elle par cette pauvreté si

grande qui a été la compagne de sa vie, contre une sépulture qui ne devrait pas, ce semble, contraster dans sa splendeur avec un pareil dénûment.

Ah ! mes frères, si l'amour ne recule devant aucun sacrifice, c'est surtout dans les séparations suprêmes qu'il se montre dans sa force et sa puissance. Et voyez si les disciples de notre saint Patron manquent à ce devoir sacré. Crypte vénérable avec quelle éloquence ne nous redis-tu pas les premières gloires de ce tombeau vénéré ! Oh ! oui, mes frères, qu'ils l'aimaient ce père, ce modèle, ceux qui donnèrent à son sépulcre une solidité telle qu'il est devenu la pierre fondamentale d'une grande cité dont la splendeur glorieuse rayonna durant de longs siècles dans l'univers entier !

Combien les enfants de saint Gilles aimaient leur père, puisqu'ils élevèrent sur ce tombeau une défense qui a défié les siècles et qui a survécu à tant de souffles d'orages ! Et si je voulais, mes frères, vous rappeler les larmes ré-

pandues, les parfums précieux, les regrets profonds, les soupirs brûlants qui présidèrent à la consécration de cette tombe se refermant pour des siècles sur les restes vénérés du grand saint Gilles, je n'aurais qu'à redire ici ce que vous faites vous-mêmes aux jours solennels où s'entrouvrent les grilles qui défendent ce tombeau contre les saintes impatiences de votre amour, pour retracer en un seul tableau les grandeurs de sa sépulture. Donc le tombeau de saint Gilles partage les gloires du tombeau de Jésus-Christ dans l'amour dont ses disciples l'entourent.

DEUXIÈME PARTIE.

Gloire dans la haine des ennemis de la foi. L'amour est un titre de gloire quand il est juste et saint. La haine honore peut-être plus encore. Vous serez un objet de haine à cause de moi, disait Jésus-Christ à ses apôtres. Et voilà que ceux qui vous feront mourir, leur disait-il encore, croiront faire une chose

agréable à Dieu (1). Eh bien ! ce témoignage d'une haine aveugle, satanique, a-t-il manqué à ce tombeau de notre illustre Patron ?

Pourquoi, mes frères, faut-il ici ouvrir devant vos regards les pages les plus tristes et les plus lamentables de notre histoire ? Hélas ! pouvons-nous les taire, puisque les pierres ici ont une voix pour dire jusqu'à quel point de fureur s'est portée la haine des méchants contre ce tombeau vénéré ?

La première profanation infligée à ce glorieux tombeau fut le sang des martyrs et la mort cruelle des défenseurs de la religion dont l'impiété des Albigeois ne craignit pas de se souiller en immolant en regard de cette illustre basilique les plus dévoués enfants de l'Église de Dieu. Mais qu'étaient ces fureurs, auxquelles le Ciel, par un prodige de sa puissance et de son amour, voulut soustraire ce saint tombeau, comparées aux cruelles persécutions de la pré-

(1) Jean, XVI, 2.

tendue Réforme contre les enfants de cette foi que leur avait prêchée saint Gilles et contre tout ce qui rappelait la mémoire de cet illustre Saint ?

Comme un torrent dévastateur auquel rien ne saurait désormais résister, les ennemis de l'Église romaine se précipitent sur la vénérable basilique de St-Gilles, la gloire et le plus bel ornement de ces contrées. Ah ! c'est vers le tombeau vénéré que vont se tourner toutes leurs fureurs. Ils savent bien qu'il est le rempart le plus puissant de la foi et l'objet le plus cher à la piété catholique. O ! saintes reliques, qu'allez-vous devenir, mains vénérables qui ne vous êtes levées ici que pour bénir ? Non, non vous ne serez pas jetées aux vents du Ciel dans vos cendres profanées ! Mais vous devrez gagner d'autres rivages, il vous faudra vous exiler de cette terre qui vous fut redevable, pendant de si longs siècles, de sa gloire et de sa prospérité. Oui c'en est fait. Toulouse ouvre sa crypte aux reliques de saint Gilles ; son glorieux tom-

beau doit disparaître et se cacher dans l'ombre, comme un tombeau maudit et exécré et, ô horreur ! cette basilique, couronne splendide déposée sur ce saint tombeau devra expier cet incomparable honneur par une destruction sacrilége ! Je me trompe, ces figures vénérables du Christ, de sa sainte Mère, de ses apôtres demeureront comme des témoins désolés de la gloire du tombeau de saint Gilles, et les tempêtes qui l'ont arraché à la piété de ses enfants ; elles expieront cruellement cet honneur et aux jours néfastes et plus terribles encore que ceux qui les ont précédés, il faudra que le marteau des démolisseurs achève ce qu'avait respecté la torche incendiaire et l'impiété calvinienne du XVIe siècle. Voilà ce qu'a fait la haine, mes frères, et les ruines qu'elle a amoncelées autour de nous n'ont-elles pas une voix pour redire bien haut la gloire de ce sépulcre qui a attiré contre lui tous les coups et toutes les fureurs de la puissance jalouse de l'enfer.

Voyons maintenant comment cette gloire,

resplendit encore dans les réparations offertes à ce tombeau par la foi et la piété des enfants de l'Église pendant ces derniers jours.

TROISIÈME PARTIE.

Ne croyez pas mes frères, que les paroles que vous venez d'entendre soient empreintes de la plus légère exagération. Ne suffit-il pas en effet de se rappeler l'état dans lequel était tombée la crypte de St-Gilles pour se faire une idée des profanations horribles que lui avait ait subir la haine des méchants ? Repaire des oiseaux de proie, sorte de caveau infect sans lumière et sans air, trois siècles d'oubli succédant à la haine la plus implacable, tel est le triste tableau que l'histoire nous présente dans les siècles écoulés. Mais après l'outrage qui honore viendra la réparation glorieuse qui redira bien plus haut les gloires de ce sépulcre.

Vous savez, mes frères, les regrets profonds qui pesaient sur tous les cœurs à la seule

pensée de la disparition mystérieuse de ce sépulcre, qui pendant des siècles avait attiré tous les peuples chrétiens. En vain pour se dédommager de cette perte cruelle les âmes allaient épancher en prières et en larmes brûlantes d'amour leurs regrets et leurs espérances sur cette terre qui fut témoin des austérités et des oraisons du grand saint Gilles. Nous avons nommé la Sainte-Baume. En vain une relique insigne fut rendue après bien des prières et des démarches, disons le mot, après des efforts tentés même par le pontife de Rome, à cette antique basilique, seule dépositaire autrefois du corps vénéré de son saint Patron ! Prêtres et fidèles soupiraient avec ardeur après la découverte de ce tombeau arraché depuis des siècles à sa foi et à son ardent amour. O Dieu ! permettrez-vous donc qu'il soit perdu à jamais, et ne voudrez-vous pas qu'enfin il reparaisse au milieu de vos enfants pour la gloire de votre nom ? Et voyez-le ce prêtre zélé, cet admirable pasteur consumé de l'irré-

sistible désir de découvrir ce trésor, entreprendre courageusement ce grand ouvrage. Il a consulté le ciel, il fait appel à tous les dévouements, il frappe à la porte de tous les cœurs des enfants de St-Gilles, qui sont ses propres enfants. Dieu et les hommes, la terre et le ciel répondent à sa voix. Un instinct mystérieux, a dit un grand évêque, le pousse à faire commencer des fouilles dans l'église souterraine ? Enfin, après bien des travaux, des hésitations cruelles et des découragements profonds le pic du travail fait résonner un tombeau ! A ce bruit sourd mais révélateur, un doux frisson court dans les veines, on arrive au sépulcre d'où il est parti..... et ô bonheur, on a acquis la certitude que c'est là que reposa le corps de saint Ægidius !... Comment exprimer maintenant ici, mes frères, les témoignages éclatants d'amour qui entourèrent ce tombeau à partir de ce moment à jamais mémorable ? Quelle langue pourra jamais redire et les saintes prodigalités dans le sacrifice, et les unanimes et

constants efforts de tout un peuple justement jaloux de rendre dans son amour à ce tombeau plus de gloire qui ne lui fut donnée dans son glorieux passé ?

Aussitôt que cette crypte, dont nous avons redit et les tristesses et les ignominies, est sortie de cet état de tristesse et d'abjection, elle voit sa jeunesse se renouveler comme celle de l'aigle, tous les arts à l'envi accourir et rivalisant entre eux pour lui offrir une couronne assez belle pour lui faire oublier ses longs jours de deuil auxquels elle fut si indignement condamnée.

Que dire surtout de cette foi admirable qui se réveilla vive et féconde au fond de tous les cœurs, au point que l'on put se croire un instant en plein XIXe siècle transporté pour toujours aux siècles de foi en ces lieux privilégiés et bénis. Vous en fûtes témoins, vous tous, pasteurs et troupeau, prêtres et fidèles, et vous la contemplâtes avec admiration, cette foi vive, inébranlable. Oui elle apparut à vos yeux dans

ces malades et ces infirmes que l'on portait à ce tombeau, dans ces riches offrandes et jusque dans ces baisers respectueux imprimés avec une inexprimable ardeur sur cette pierre sépulcrale. Ah ! dites, mes frères, les gloires que ces jours de réparation ont rendu à ce tombeau, n'en ont-elles pas fait un tombeau grand et glorieux, aussi illustre en un mot que le grand saint de la vallée Flavienne à qui il servit de dernier asile et dont il conserve encore quelques précieuses reliques !

O saint tombeau! tressaille, en ce jour, d'une sainte allégresse, et que de tes profondeurs s'échappe une vertu céleste qui, ranimant en nous la foi des anciens jours, éloigne de cette enceinte sacrée toute profanation en y appelant tout l'amour de la terre et toutes les bénédictions des cieux. Que ta vertu, qui n'a pu être tarie tout entière par les flots de grâces qui se sont échappés de toi comme un fleuve fécond, ni moins encore par le souffle de l'ingratitude ou de l'incrédulité armée de toutes les puissances

de l'enfer, fasse sentir ici de nouveau sa céleste influence. Ah! sans doute, la guérison de nos malades, le soulagement de nos infirmes, la cessation des fléaux qui ravagent nos campagnes sont des grâces que le Ciel peut encore par toi nous accorder, car les dons de Dieu, a dit un grand évêque, sont sans repentance. Mais il est d'autres faveurs dont nous devons ici nous montrer au moins jaloux aussi. N'est-ce pas en face du tombeau de leur père que les enfants d'une même mère se montrent plus faciles à s'aimer dans le pardon des injures et dans tous les dévouements de la charité fraternelle? N'est-ce pas là aussi que les passions les plus déchaînées se calment et perdent de leurs funestes ardeurs; là que la foi ranime son brillant flambeau; là enfin que les attaches insensées du cœur pour les choses de la terre sont brisées et consumées par les célestes flammes de ce feu ardent qui brûle toujours et ne s'éteint jamais? Eh bien! si les grâces temporelles tu ne pouvais nous les accorder, que celles-ci au moins

tous les enfants puissent les obtenir, et nous et devrons, ô saint tombeau, la paix dans l'union des cœurs, la joie de la bonne conscience dans la sainteté des œuvres et un jour la gloire, le bonheur des saints dans l'immortalité bienheureuse. Amen!

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES ABBÉS DE SAINT-GILLES

Atticus	an	705
Léon		878
Autulphe		925
Rangefroi, depuis évêque d'Avignon		940
Giraud		1004
Gautier		1032
Virgile		1044
Ermengaud 1er		1054
Béraud		1060
Benoît		1077
Odilon		1091
Étienne Ier		1100
Hugues Ier		1106
Pierre de Situlvero, depuis archevêque de Narbonne		1139
Étienne II		1151
Bertrand Ier, de St-Côme		1154
Raymond Ier		1169

Ermengaud II. . . . . an 1179
Raissier. 1195
Pons Ier. 1208
Pons II 1245
Guillaume Ier. 1252
Bérenger-Varnier, de Sauve 1265
Pierre, de Lunel 1271
Astorg. 1281
Raimond II, Régis 1286
Bertrand II, de la Tour 1301
Hugues II, de Folaquier 1302
Bertrand III 1319
Raimond III, de Sérignac 1326
Hugues III 1330
Gilbert, de Cantabre 1332
Bertrand IV 1335
Bertrand V 1339
Raimond IV, de Ganges 1348
Arnaud. 1362
Guillaume II, de Miers 1367
Esquivi 1373
Sauveur Guillaume ou Guillens 1379
Jean Ier, de Melzenne 1418
Antoine Ier, Fouquier. 1421
Jean II, Préverand 1448
Jean III, de Mareuil, évêque d'Uzès, premier abbé commendataire 1472
Julien, de la Rovère, cardinal-archevêque d'Avignon, depuis pape sous le nom de Jules II 1483
François Ier, de Chassaignes. 1511
Antoine II, Brémond 1521

Jean IV, du Rosier . . . . an 1529
Gabriel d'Aigremont, cardinal 1531
Théodore Jean, de Clermont-Tallard, depuis évêque de Senèr et vice-légat d'Avignon. 1532
Guillaume III, Pascal 1557
Martin de Beaune, chevalier de la Reine, évêque du Puy 1562
Renaud de Beaune, évêque de Mende, depuis archevêque de Bourges . . . 1566
Gilles Chambrier 1593
Jean-Baptiste Séguier 1595
Guillaume IV, Jaquet 1596
Michel, de Mathis. 1601
Barthelemi, de Chaumont 1607
Jean V, Picard, de Chaumont 1620
Guillaume V, de Noset, archevêque de Séleucie, vice-légat d'Avignon . . . 1622
Claude, de St-Bonnet de Toiras, évêque de Nismes 1625
Antime Denis Cohon, évêque de Nismes. 1642
Jules de Nogaret, de Cauvisson de Manduel. 1643
François II, de Nogaret, de Cauvisson, de Manduel 1662
François III, Louvet, de Cauvisson . . 1704
Charles le Goux de la Berchère, archevêque de Narbonne 1707
Jacques-Antoine Phelypeaux, évêque de Lodève 1721
Jean VI, César Rousseau de la Parisière, évêque de Nismes 1732

François IV, de Béringhen, évêque du Puy. . . . . an 1738
Louis-François Vivet de Montclus, évêque d'Alais 1744

Successions chronologiques. — Abbés de St-Gilles. Ménard, tom. 6, p. 39.

Curés de St-Gilles depuis la grande Révolution.

MM.	Clavière	1795 (1)
	Louis Dorthe	1813
	Laurent Coutellier	1830
	Benoit Poutingon	1831
	Joseph Calmen	1840
	François Corrieux	1858
	Achille Goubier	1864
	Hippolyte Bastien	1872
	Pierre-Émile d'Everlange	1873

(1) Les registres de catholicité de la paroisse portent les actes signés, *par M. Clavière, curé,* dès 1795.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

Saint Gilles. — Sa naissance. — Ses œuvres. — Sa mort

CHAPITRE II

Rapide propagation du culte de saint Gilles

CHAPITRE III

Décadence du Pèlerinage de saint Gilles

CHAPITRE IV

Découverte du tombeau de saint Gilles
Résurrection des pèlerinages

CHAPITRE V

La Basilique de Saint-Gilles

APPENDICE AU CHAPITRE CINQUIÈME

Achevé d'imprimer

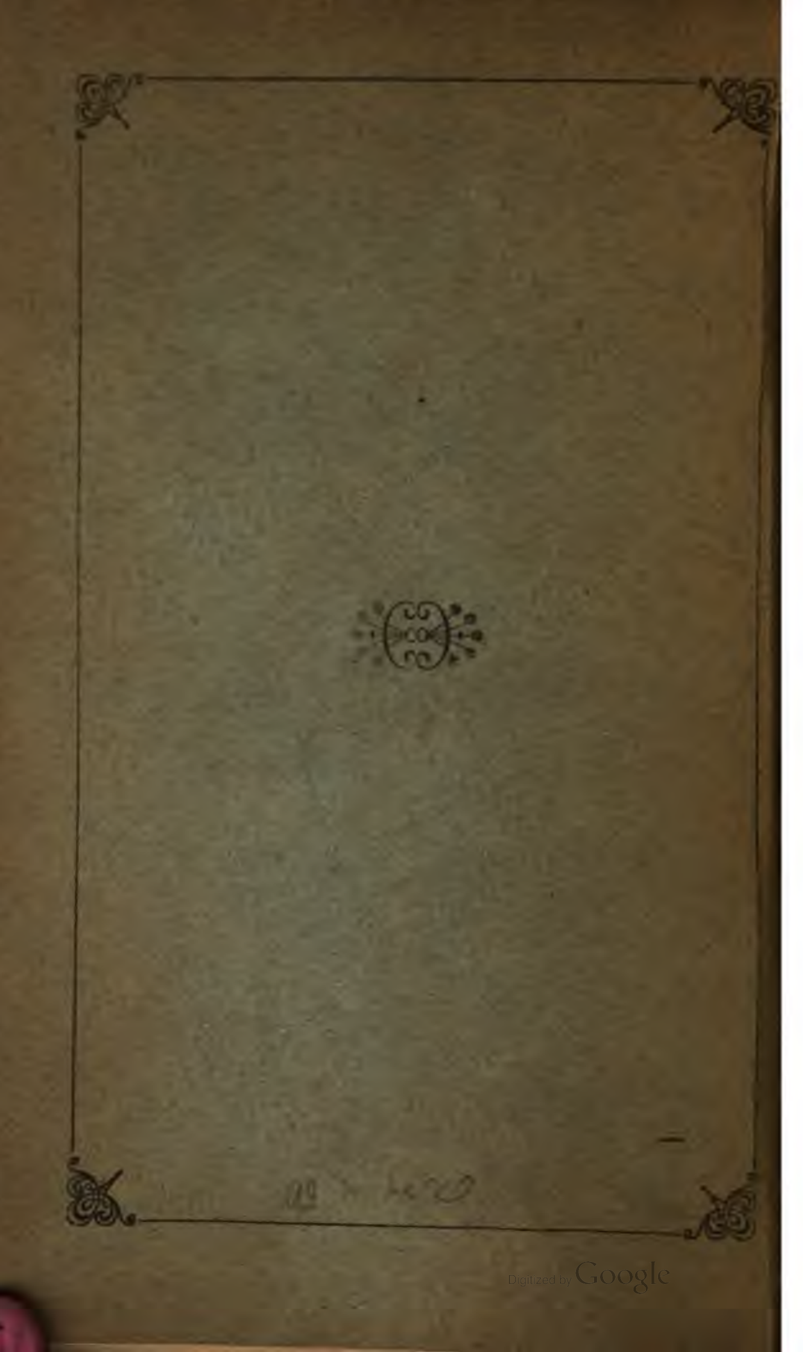
A AVIGNON

PAR MM. SEGUIN FRÈRES

imprimeurs-libraires

le huit décembre

1877




Digitized by Google

